

Nos **DENTS** sont très belles naturelles, garanties. **Institut Dentaire, Franco-Américain** (Incorporé).

162, St-Denis, Montréal.



PEDICURE

Cors enlevés sans douleur. Traitement des oignons et ongles incarnés.

M. E. RATELLE

163 rue St-Denis
Près Ste-Catherine
Tel. Est 5345.

LISEZ

Le Samedi

Magazine Hebdomadaire Illustré

40 PAGES 5 CENTS 40 PAGES

ou $2.50 d'abonnement par an

En vente chez tous les dépositaires ou chez les Edits-propriétaires, Poirier, Bessette & Cie, 200 Blvd St-Laurent, Montréal

Sauvez vos Cheveux

Par l'usage du merveilleux

Luby Parisien

Qui embellit, conserve, **régénère** les chevelures dont l'état est le plus désespéré.

Il remet les cheveux à leur couleur primitive et ne présente aucun danger; mais ce ne sont pas les seules qualités de ce filtre régénérateur de beauté, il donne encore à la chevelure le brillant, l'abondance et la souplesse.

Manufacturé rue Vivienne, à Paris.

La Compagnie R. J. Devins, Ltée.

en est le représentant général au Canada

1845 Notre-Dame Ouest, Montréal.

En écrivant, mentionnez le **Samedi.**

The Canadian Advertising Ltd.,

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentent un capital dépassant $10,000,000.00.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adaptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES: LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

Avant de placer vos ordres d'annonces,
écrivez-nous — il y va de votre intérêt.

C. P. R. Telegraph Building., 4 rue Hospital, Montreal


Août
Dim. Lundi Mar. Mer. Jeudi Vend Sam.
1 2 3
4 5 6 7 8 9 10
11 12 13 14 15 16 17
18 19 20 21 22 23 24
25 26 27 28 29 30 31
GOOD LUCK

La Revue Populaire

PARAIT TOUS LES MOIS

ABONNEMENT:
Canada et Etats-Unis:
Un An: $1.00, - Six Mois: - - - - - 50 cts
Montréal et Etranger:
Un An: $1.50 - - Six Mois: - - - - 75 cts

POIRIER, BESSETTE & Cie,
Editeurs-Propritaires,
200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL.

Vol. 5, No 8, Montréal, Août 1912

Le Doux Parler de France

A LA fin du mois dernier, Québec a vu se réunir un Congrès de la langue française.

Je n'ai pas ici la place suffisante pour analyser les travaux de ce Congrès, jt me bornerai à en appuyer les conclusions et à en souhaiter l'entier succès en rappelant un des nombreux efforts qui ont déjà été tentés en vue de donner à la langue française, la place qu'elle doit avoir au Canada.

Dans une conférence faite devant le cercle Ville-Marie, il y a quelques années, M. L. A. Chauvin, ex-député aux Communes, s'exprimait ainsi:

"Nos pères disaient: "femme qui à son mary répond, semble à la voix écho". Il en est de même du caractère national; il répond à la langue comme l'écho à la voix.

L'apprentissage de la vraie langue doit commencer par l'enfance dès l'école primaire l'instituteur ne devrait permettre à l'élève que d'employer le mot propre et vraiment français.

D'autre part, ceux qui ont charge d'un journal doivent exiger, de chaque rédacteur, dans chaque division du journal et dans chaque article, une connaissance parfaite de la langue française de manière à ce que ce journal devienne une école de bon langage et que l'on puisse le lire avec un double profit: l'intérêt et l'instruction.

Il ne faut pas non plus que les parents se désintéressent de la question; c'est à eux qu'il incombe, pour une grande part, d'habituer leurs enfants à s'exprimer correctement en français, dans cette langue si belle et si douce qu'à la parler, dit le poëte:

"Nos femmes, sur la lèvre, en gardent un
[sourire."

Il faut que les enfants apprennent, de leurs parents à parler purement et sans mélange d'anglicismes. Je vous redirai ce que deux patriotes, en 1789, parlant aux femmes françaises de Strasbourg, leur disaient:

"Vous qui avez des coeurs français, cessez de porter des costumes allemands". Vous qui avez des coeurs français, ne parlez et n'apprenez parler à vos enfants que la pure langue de France.

Je ne puis que m'associer entièrement aux idées émises par M. Chauvin; il ne faut, toutefois, pas en conclure faussement que seule la langue française doive être enseignée aux enfants, la langue anglaise est ici indispensable pour eux également, mais les deux doivent être apprises aussi minutieusement et avec la même pureté.

Roger Francoeur.

Secret d'Enfant

Quand le père et la mère ont su qu'elle était
[morte,
Cette voisine, enfant que d'un culte obstiné
Leur fils aima tout bas dès que son coeur fut
[né,
Ils ont craint pour son âge une douleur trop
[forte.

Oh! combien pèse au coeur de celui qui l'ap-
[porte
La nouvelle d'un coup qui n'est pas deviné!
Le père hésitait, fixe et le front incliné,
Dans cette morne angoisse où la parole avorte.

Mais la mère, voyant l'enfant pâlir d'effroi,
Lui dit, les yeux mouillés: "Elle a parlé de
[toi."

Il n'osa pas non plus s'écrier: "Je l'aimais."
Et, comme au vent soudain se ferme une co-
[rolle,
Sa paupière aussitôt s'est close pour jamais.

SULLY-PRUDHOMME.

AU PAYS DU SILENCE

LES TRAPPISTES

÷

par Louis Roland

÷



ARMI tous les ordres religieux, c'est peut-être celui de la Trappe qui présente la physionomie la plus saisissante.

Chacun de ses monastères offre l'aspect d'une ruche laborieuse où deux lois essentielles s'imposent à l'être humain: la loi du travail et celle de la vie en commun et cela dans un continuel silence sans jamais une seule heure de délassement.



÷

A l'origine

Au XIIe siècle, un ordre de religieux, alors très célèbre, rayonnait sur toute la France et même au-delà; on l'appelait l'ordre de Citeaux.

Il avait des règles très austères; perpétuellement soutenus et surveillés par ces règles, les membres de cet ordre (on les appelait les cisterciens) s'occupaient d'agriculture, de science, de charité.

Ils avaient un tel prestige, qu'une petite colonie de religieux normands, installés à la Grande Trappe, voulut se joindre



Le départ d'un troupeau sous la conduite du frère berger.

à l'ordre des Citeaux. Les cisterciens acceptèrent ces nouveaux venus.

Cinq siècles s'écoulèrent; les cisterciens avaient oublié, çà et là, l'austérité de leurs obligations; c'est de la Grande Trappe que le bon exemple leur revint.

Un fort élégant gentilhomme, M. de Rance, avait mené longtemps, dans les salons de Paris, une vie dissipée: il était le personnage à la mode, et les amusements de la cour, le tourbillon des plaisirs l'absorbaient complètement.

Il touchait les revenus d'un certain nombre de monastères, ce qui s'appelait "en avoir la commande"; et, parmi ces monastères, il y avait la Grande Trappe, qui entretenait ainsi les lointains divertissements de ce mondain.

Un jour vint où Rancé voulut se recueillir: on le vit arriver à la Trappe comme abbé régulier; étendant aux moines la sévérité justifiée qu'il avait pour lui-même, il rétablit l'austérité du régime primitif des cisterciens.

Il se fit un maître de dépouillement et de renoncement.

Alors la Grande Trappe devint à son tour une fondation. Les "cisterciens réformés": telle est l'appellation exacte du nouveau rameau monastique dont la Grande Trappe fut le tronc.

Pour plus de simplicité, on appela tous ces moines les trappistes, et tous les couvents qui ont adopté la règle de M. de Rancé se sont appelés des Trappes.

A l'heure actuelle, outre la Grande Trappe, il existe en France vingt autres monastères qui s'appellent également des Trappes; il y en a cinq en Belgique; la Hollande, l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie, la Grande-Bretagne ont chacune trois Trappes; l'Espagne en a deux; il en ex-

iste six tant au Canada qu'aux Etats-Unis et huit autres encore dans diverses parties du monde.

÷

Présentement, sur le globe, il y a plus de 3,400 trappistes groupés en 75 maisons ou plutôt 75 petites cités qui trouvent en elles-mêmes tout ce dont elles ont besoin pour vivre et prospérer.

Chaque maison n'a besoin que d'elle-même; elle ne compte que sur ses membres. Ceux-ci sont des travailleurs actifs qui mettent tout en commun, leur bras, leur activité et leurs prières.

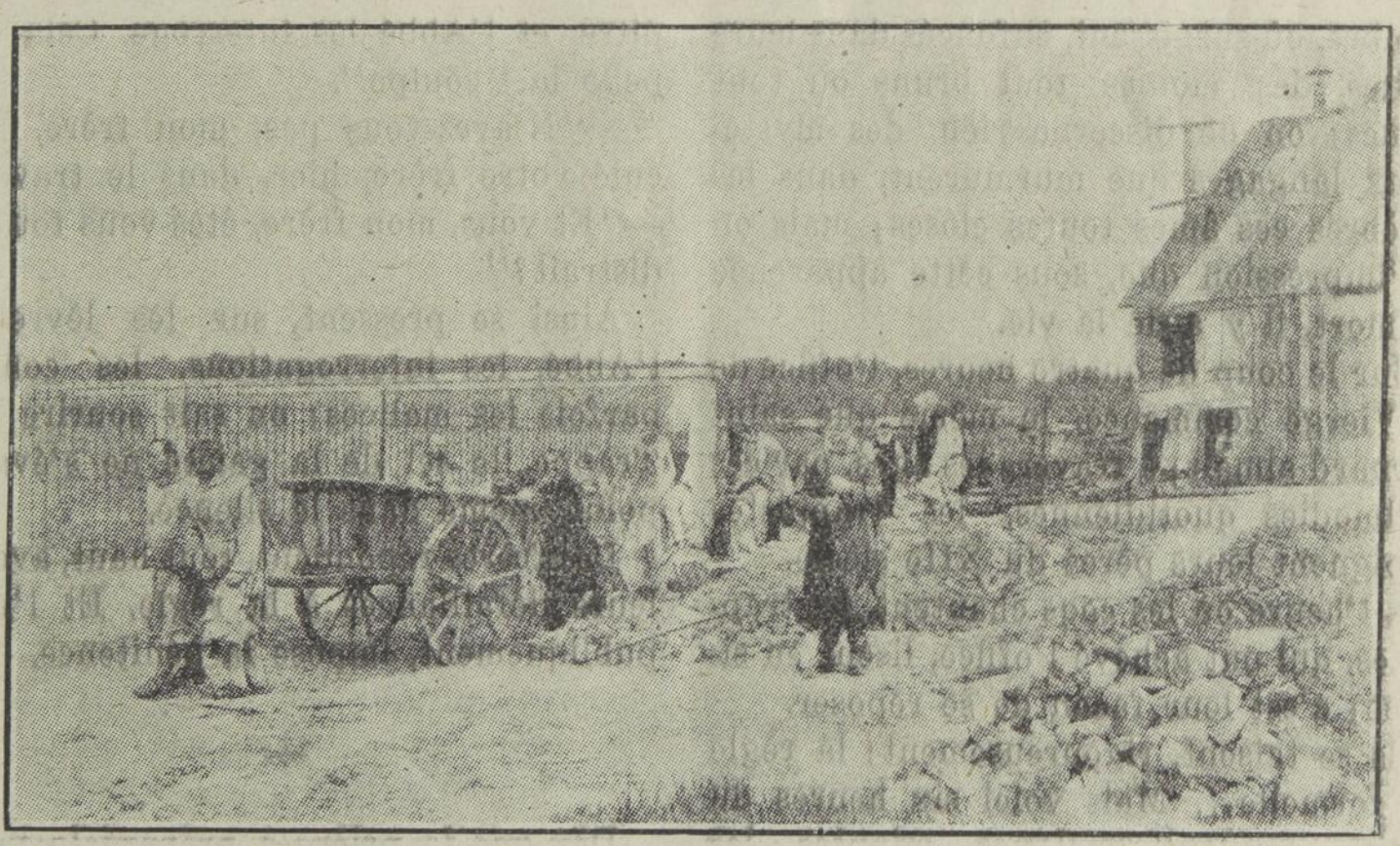
Comme les Trappistes consomment beaucoup moins qu'ils ne produisent, le surplus est affecté à l'extension de l'ordre ou à la bienfaisance; ils font la charité avec le produit même de leur travail; ce qu'ils donnent comme ce qu'ils mangent est le résultat de leurs sueurs; le travail est la base de leur vie.

÷

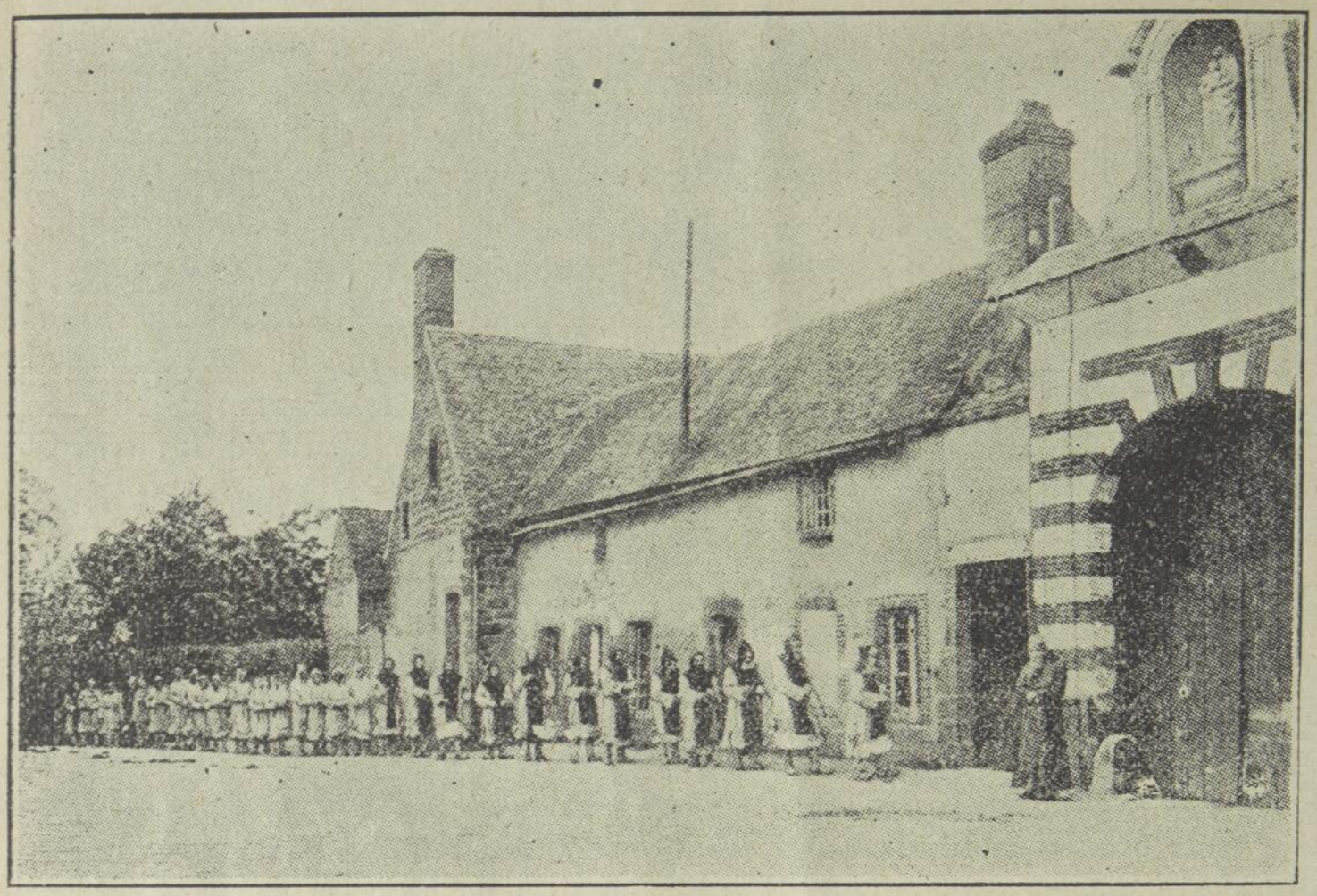
La vie du Trappiste

A deux heures du matin, la Trappe s'éveille; à travers les longs corridors, des coules blanches et des chapes brunes défilent; elles s'acheminent vers la chapelle. Le grand office se récite ou se chante, avec une lenteur solennelle; puis, vers trois heures et demie du matin, dans l'ombre du lieu saint, le silence s'appesantit: les silhouettes des trappistes se replient sur elles-mêmes, en un profond recueillement, chacun, à part soi, fait sa méditation.

A travers les hauts vitraux de la chapelle le jour ne filtre point encore; de petites bougies, çà et là, éclairent la pé-



Trappistes au travail.



La rentrée après le travail dans les champs.

nombre, où surgissent, enfoncés dans leurs stalles, des moines tout bruns ou tout blancs: on ne discerne rien des mystérieux langages que murmurent, dans les ténèbres ces âmes toutes closes; mais on a l'impression que, sous cette apparence de mort, il y a de la vie.

Sur le coup de quatre heures, l'office de la Vierge commence, le même que saint Bernard aimait; à travers les âges, par ces psalmodies quotidiennes, les trappistes rejoignent leurs pères du XIIe siècle.

A l'heure où les coqs chantent, les trappistes, qui ont achevé l'office, lisent en silence: c'est leur façon de se reposer.

Ils se taisent, rigoureusement: la règle est formelle... Mais voici six heures du matin; pendant quelques minutes, les trappistes vont pouvoir parler.

Ils arrivent tous dans la salle du chapitre, et l'Abbé les interroge. Cela s'appelle la "coulpe".

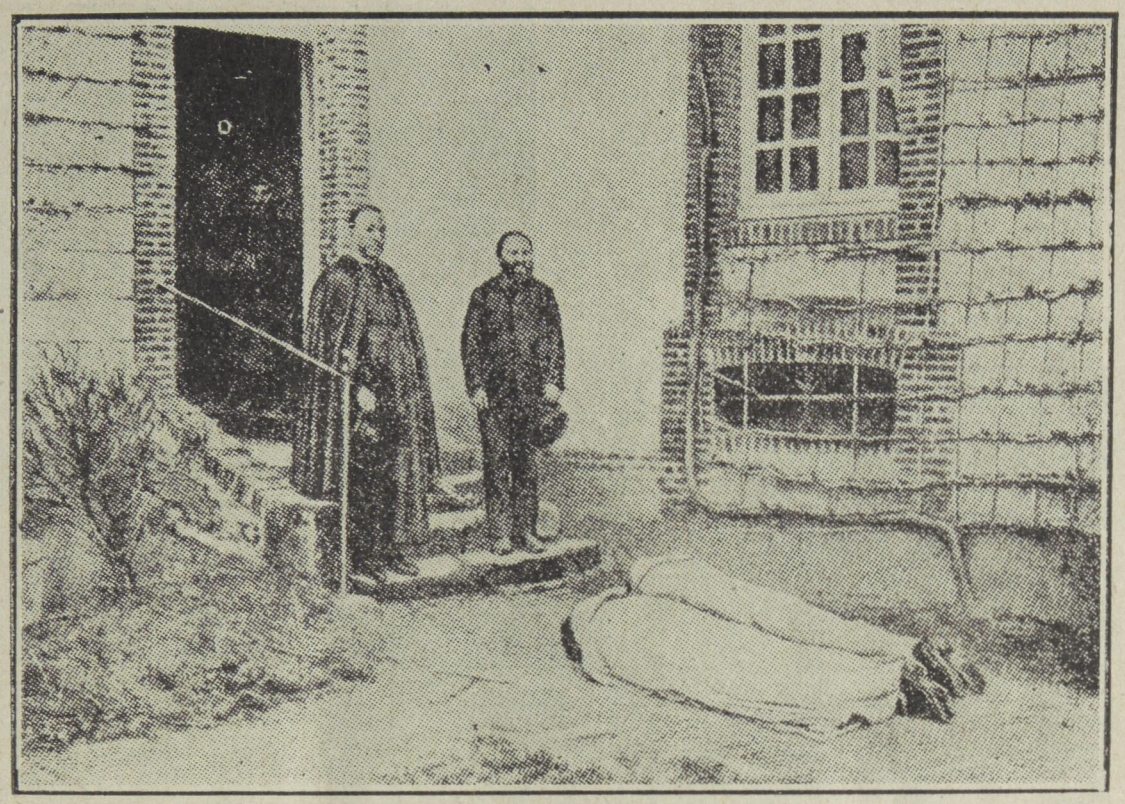
—"N'avez-vous pas, mon frère, bousculé votre frère, hier, dans le travail?"
—"Et vous, mon frère, êtes-vous toujours distrait?"

Ainsi se pressent, sur les lèvres de l'Abbé, les interrogations, les conseils, parfois les malices: on sait sourire à la Trappe, le sel de la gaieté ne s'évapore point, même dans le silence.

Les frères répondent, tout haut, avouent leurs défaillances à la règle. Et l'Abbé, publiquement, impose la pénitence.

÷

Dès que la prière a préparé le travail du jour, on se met à la besogne; il est à peu près sept heures du matin.



La réception d'un étranger à la Trappe.

Les uns vont laver le linge, d'autres font du jardinage, ceux-ci se rendent à la meunerie pour faire le pain, ceux-là prennent, par groupes le chemin des champs ou de la forêt.

Et tout le travail se fait en silence; si un incident quelconque rend une explication nécessaire, cette explication se fait par signes mais nuls propos ne s'échangent.

A midi, la cloche sonne; à ce signal chaque Trappiste laisse son ouvrage, rabaisse son capuchon et relève la tête vers le ciel; les moines bûcherons, les moines moissonneurs renoncent, non sans peine, parfois, à l'âpre et robuste attrait des travaux faits au grand air; et tous ensemble, se rencontrant sans cesse, se coudoyant sans cesse, reprennent le chemin de l'église, où leurs voix vont se confondre.

Puis, le réfectoire s'ouvre. De chaque côté, de longues rangées de tables.

Chaque moine pour manger s'assied à sa petite table. Un morceau de pain, un broc de cidre, une soupe, des légumes, des fruits: voilà l'ordinaire du trappiste.

Il faut qu'il soit malade pour prendre de la viande.

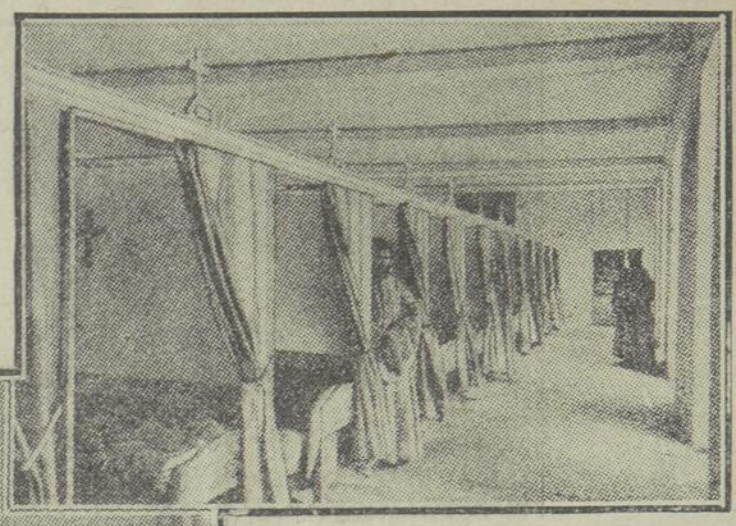
Du 14 septembre à Pâques, il jeûne tous les jours; de la Pentecôte au 14 septembre, il jeûne deux fois par semaine, à moins que la chaleur ou le surcroît de travail n'y fasse obstacle.

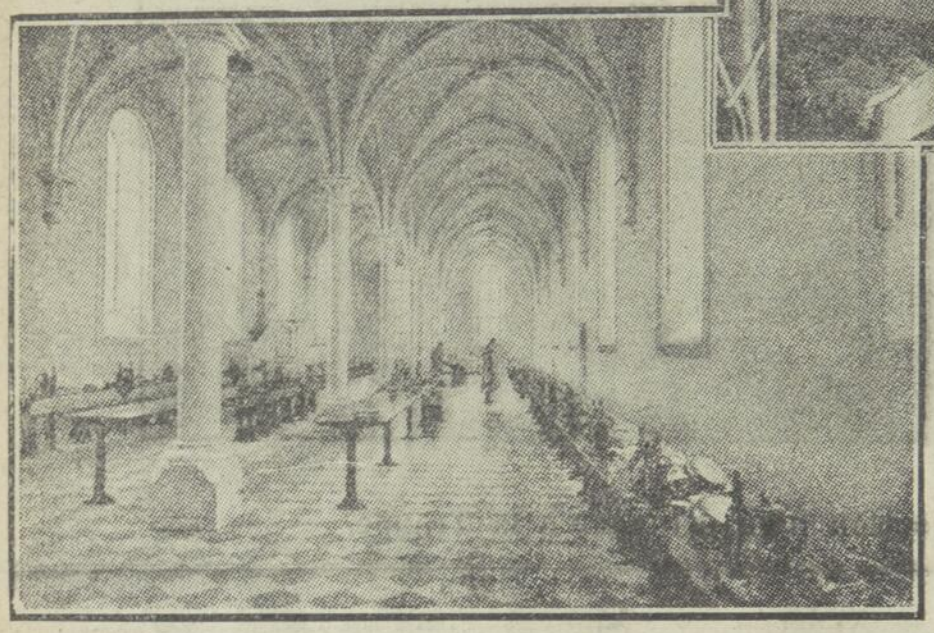
"Le jeûne et le travail, disait un jour à Napoléon III l'abbé de la Trappe algérienne de "Staouéli", sont les meilleurs cuisiniers des trappistes."

Le mot était vrai: le jeûne et le travail donnent faim, et jamais trappiste ayant faim ne se plaint de son ordinaire. Il ne trouve aucune monotonie aux frais et verts légumes que fait pousser le Frère jardinier.

Souvent, au milieu du repas, on aperçoit quelque trappiste, dont la "coulpe"

Le dortoir des moines





Le réfectoire

du matin a dénoncé une faute grave, venir tour à tour baiser les pieds de chacun de ses frères qui honorent tous cet abaissement volontaire.

Tout cela s'accomplit sans affectation, avec simplicité, presque avec bonne humeur; rien de pompeux dans ces mortifications, rien de solennel dans ces humiliations.

Un trappiste, en général, s'assimile si bien sa règle, qu'il n'a besoin de nul effort pour l'appliquer.

÷

L'après-midi, comme le matin, prières au choeur, travail aux champs ou dans les ateliers, lecture ou méditation se succèdent avec régularité.

On est tout surpris, souvent, de ne point retrouver les mêmes trappistes au même poste de travail qu'ils occupaient le matin.

C'est que le travail, pour eux, n'est pas seulement un moyen de faire vivre le monastère et de mériter eux-mêmes leur nourriture; c'est aussi, si l'on peut ainsi dire, un instrument de discipline, un dressage de la volonté, un apprentissage incessant du renoncement.

Le trappiste doit être prêt à n'importe quel travail qui lui est commandé par l'Abbé on par le cellerier (ainsi qualifie-t-on l'économe); il faut qu'il s'arrache à la bibliothèque, où il copiait de beaux livres de chant, pour aller arroser un massif ou fendre des copeaux; il ne doit jamais refuser une besogne.

Il doit s'acharner au labeur en vertu de la loi éternelle qui veut qu'on soit laborieux; mais en vertu de la loi de l'obéis-

sance, il n'a pas le droit de choisir son labeur. Et celui qui, le matin, lisait les Pères ou faisait de la menuiserie, sera affecté, le soir, à la fromagerie ou à la porcherie; il y a, dans le monastère de la Trappe, une préoccupation constante d'amener l'être humain à ne répudier aucune privation, aucune contrariété...

Mais ces contrariétés deviennent des joies, et voilà ce qu'il faut bien saisir pour comprendre l'économie de la vie d'un Trappiste.

On le voit, la vie de ces austères religieux diffère bien de la vie mondaine!

Travail assidu et toujours en commun, voilà qui semblerait au-dessus de bien des forces humaines.

La permission d'avoir un entretien avec un de ses frères est acordée si difficilement que, généralement, elle n'est jamais réclamée.

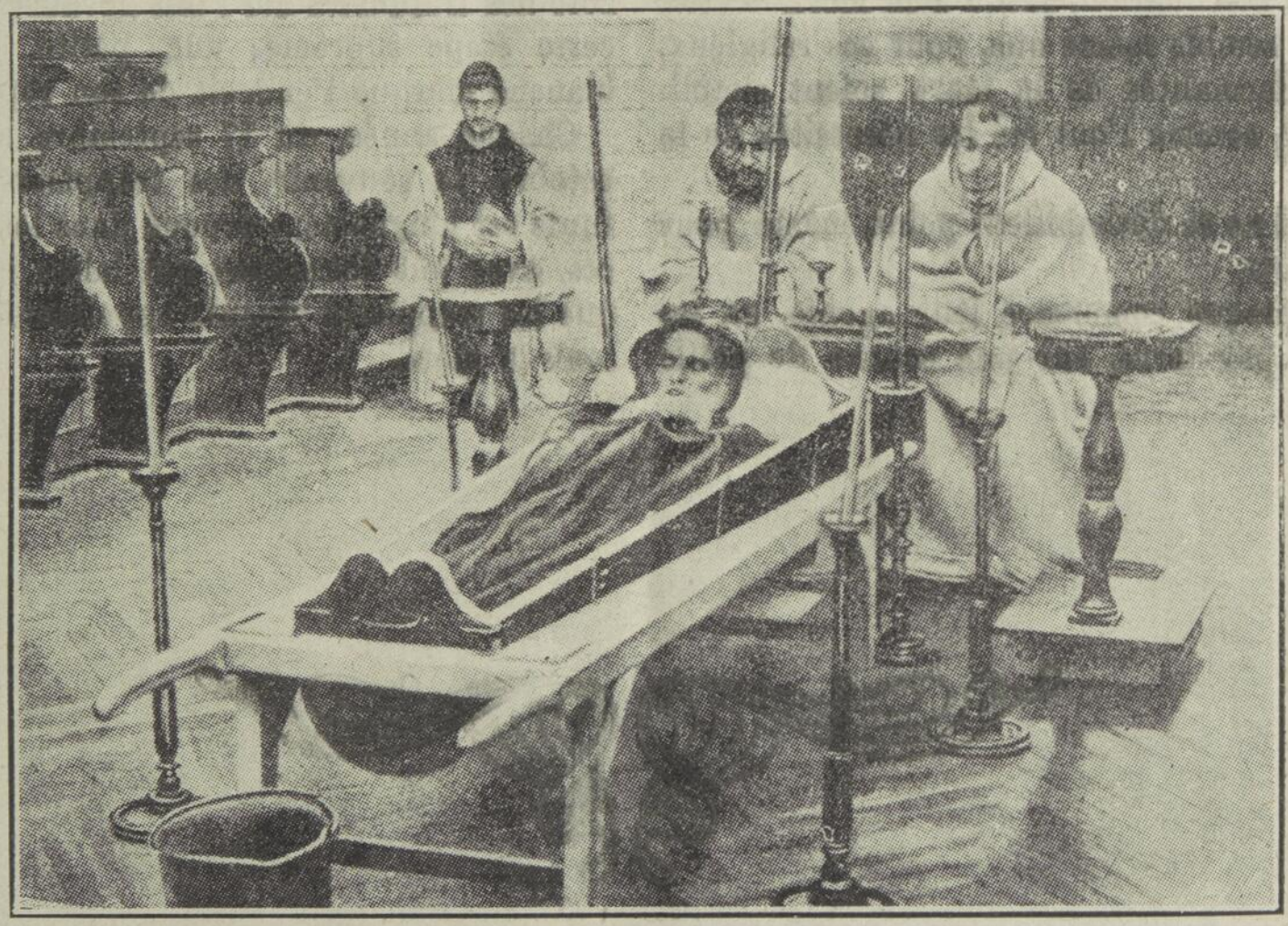
÷

Ainsi se succèdent les occupations dans la journée du trappiste: une collation, plus maigre encore que le repas du matin, les termine.

Puis le trappiste, vers cinq heures et demie lit, chante complies, médite; à sept heures, enfin, ce défilé d'ombres silencieuses prend le chemin du dortoir.

Car de même qu'on travaille en commun et qu'on prie en commun, de même, à la Trappe, le dortoir est commun.

C'est une immense salle toute nue; de petites cloisons qui n'atteignent point au plafond, marquent l'enclos des cellules.



La veillée mortuaire d'un trappiste.

Nulle porte ne ferme ces cellules: un rideau de serge grise en défend l'entrée; c'est la seule clôture.

Comme mobilier, un lit de camp: sur ce lit, une paillasse piquée, un oreiller rempli de paille, des couvertures.

Le trappiste, même malade, doit dormir tout habillé. Il passe sept heures sur cete couche rudimentaire et régulièrement rude; et lorsque sonne, au milieu de la nuit, la cloche de l'office, le trappiste, debout aussitôt, recommence une nouvelle journée rigoureusement semblable à la précédente.

÷

L'heure de la Mort

Et il en est ainsi, sans changements, sans atténuation, jusqu'à la mort.

Il semble même que, pour ces religieux, les formalités de la mort soient simplifiées, comme l'ont été les nécessités de la vie.

Ils ne se déshabillent point, même pour mourir.

Lorsque commence leur agonie, on les met par terre, sur une couche de paille recouverte de cendres: c'est là le lit de mort de tout trappiste.

On donne au moine agonisant la sensation précise que tout est déjà fini. on constate la mort, pour ainsi dire, avant même que la mort n'ait eu lieu; on a vu des trappistes sourire à leurs Frères, sur cette étrange couche de souffrance.

Car tous les Frères arrivent autour du trappiste qui meurt, toujours silencieux et toujours priants; ils viennent assister au départ de cette âme, que l'éternité réclame.

Lorsqu'elle a pris son essor, le cimetière de la Trappe, touchant en son austère simplicité, compte un hôte de plus, et cet hôte est dépouillé dans la mort, comme il l'était dans la vie.

Il n'a même pas le luxe d'un cercueil: on l'ensevelit à même dans la terre, à côté des trappistes qui l'ont devancé dans cette étape suprême; une petite croix blanche marque l'endroit de son repos.

Chaque année, du 17 septembre au 17 octobre, le souvenir des trappistes défunts est longuement évoqué dans les offices, avec une insistance qui laisse croire que les trappistes vivants appellent à leur tour la mort.

POUR BIEN JOUER AU FOOT-BALL

NOUS voici au moment le plus intéressant de la saison de foot-ball rugby. Les équipes sont formées et s'entraînent. D'ici peu, les championnats commenceront : il est donc l'heure de dire surtout aux équipes scolaires ce qui est bon et ce qui est défectueux chez elles, et j'espère que les jeunes joueurs voudront bien accueillir les conseils d'un ancien qui étudiera ici tour à tour les diverses phases du jeu, et dont l'expérience et dont les enseignements souhaitent d'être profitables. On sait en quoi consiste le jeu : sur une vaste pelouse de 400 verges de long sur 70 de large au minimum, deux équipes de 15 joueurs chacune essayent de porter un ballon ovale derrière la ligne de but adverse, attaquant ou se défendant tour à tour suivant que le ballon, objet du jeu, se trouve en possession de l'un ou l'autre camp.

Si vous le voulez nous étudierons simplement aujourd'hui deux choses essentielles du rugby, deux choses qui devraient être élémentaires et parfaitement exécutées par tous et qui ne le sont point : la mêlée et la passe !

Une équipe qui travaillerait ensemble et utilement emmêlée serait particulièrement redoutable, mais à cette qualité si elle joignait l'art de la passe à propos et correcte, même avec des moyens physiques insuffisants, elle serait chez nous imbattable ; examinons donc successivement la mêlée et la passe telles qu'elles ne devraient pas être, pour indiquer comment il serait nécessaire de les voir s'établir.

Voici une mêlée de joueurs scolaires, chacun y a sa place marquée d'avance et n'y arrive que cahin-caha, jamais à temps. Il ne devrait pas y avoir de place spéciale dans la mêlée ; les trois premiers arrivés à l'endroit de la faute doivent se baisser et s'unir ; derrière les deux suivants, puis les trois de la dernière ligne et les huit hommes comme dans l'effort d'un seul doivent s'arc-bouter et pousser dès que le ballon touche terre devant eux.

A l'encontre, chez les scolaires, celui qui joue en troisième ligne répugne à se placer tout de suite dans la première. Celle-ci, lorsqu'elle est formée, pousse sans méthode gênée dans son travail par la seconde ligne qui se place mal, cependant que la troisième — cette bonne troisième ligne des paresseux—se repose un instant, en s'appuyant simplement, pour souffler

des courses faites, sur le dos des camarades.

Une ligne d'avants consciencieuse devrait s'entraîner à pousser d'un effort commun, comme les athlètes qui tirent dans la lutte à la corde s'habituent à produire ensemble le maximum de leurs forces. La mêlée doit être pour les avants l'acte essentiel d'une partie de rugby. On ne saurait trop s'y préparer.

Un avant doit suivre étroitement son ballon d'un bout à l'autre du jeu, non point tant pour en tirer un parti utile à un moment heureux que pour être immédiatement prêt sur l'emplacement de la mêlée. Lorsque cette dernière est formée tout de suite, il est facile d'y adopter avec ensemble la bonne tactique inspirée par la circonstance et de la voir porter ses fruits.

Lorsque la mêlée est irrégulière, incomplète et disjointe, ce n'est plus qu'un bafouillage sans nom, d'où le ballon sort comme honteux et prêt à faire accomplir toutes les bêtises possibles à ceux qui le recevront après son passage dans une pareille désorganisation.

On a dit et répété sur tous les tons: la passe doit être courte et rapide. Il faut passer son ballon à toute allure à sa droite ou à sa gauche à l'homme dégagé capable de lui faire continuer une course victorieuse, et ne jamais attendre d'être arrêté pour se débarrasser de l'objet du jeu. -

On ne doit passer son ballon ni trop tôt ni trop tard. Trop tôt, c'est précipiter la défense adverse sur celui qui reçoit la passe; trop tard c'est être déjà soi-même en posture de ne rien préparer de bon.

Inutile de faire des passes longues: un adversaire peut les intercepter aisément.

Le ballon doit filer de vos mains sans qu'on le voie partir, afin qu'il ne soit plus qu'une chose rapide et fugace, volant de mains en mains, à hauteur de la ceinture, et que celui qui le porte se fasse étreindre au moment précis où déjà il n'a plus rien qui justifie cet arrêt.

Pour traverser le terrain dans sa largeur, il vaut mieux qu'un ballon passe dans quatre ou cinq mains différentes à peu de distance les unes des autres que de voler au travers des airs jusqu'à un joueur éloigné.

On voit aisément ce que va devenir un ballon lorsqu'il passe d'un joueur à un autre, mais on ne devine pas ce qui va advenir de lui lorsque quatre ou cinq personnes vont tour à tour le posséder.

Voici brièvement exposées quelques notes de rugby.

Pendant la saison du jeu, j'aurai l'occasion d'ajouter encore quelques mots sur le sport du ballon ovale.

UNE CELEBRATION DE MARIAGE EN ANNAM

La "Revue Populaire" a publié, dans des numéros précédents les curieuses coutumes de certains peuples relativement aux fiançailles et au mariage.

Autant de peuples, autant de cérémonies diverses, pourrait-on dire, et les unes comme les autres sont intéressantes à étudier.

Dans le protectorat français d'Annam en Asie, la tribu des "Thaï" procède au mariage d'une façon singulière qui ne manque pas de surprendre les étrangers.

Les futurs époux s'agenouillent de chaque côté d'un énorme pot contenant du vin de riz dans lequel plongent de longs tuyaux.

Un "sorcier" de la tribu prononce la formule du mariage tout en maintenant les tubes de façon que les nouveaux mariés puissent boire facilement.

Le reste du vin est ensuite bu de la même manière par les témoins et les invités.

Comme les jeunes gens doivent boire pendant tout le temps que le sorcier les unit, il est à espérer pour leur équilibre que la formule du mariage n'est pas bien



La Cérémonie.

longue car le vin de riz est une liqueur capiteuse qui enivre fort bien.

Voilà un genre de mariage qui doit être certainement bien accueilli par les fervents de la bouteille!

—— o ——



La chaussure du père Adam
A souvent quelque inconvénient...

NOTRE FEUILLETON.

ROMAN COMPLET

AR VARADEK

ROMAN BRETON

Ar Varadek, c'est ainsi que s'appelle le défrichement d'une lande bretonne, curieuse cérémonie rurale, ou littéralement: "le cassement de lande".

Par Georges de Lys

Maître Allar Penhoat, le métayer de Kerambellec, la porte refermée derrière les cottes de Mme Kerlavos, sa revêche propriétaire, s'était accoudé à la table, le front serré entre ses doigts gercés par le rude travail de la terre. La veuve Kerlavos emportait dans son cabas les bénéfices de la dernière récolte, solde de la redevance semestrielle, et Penhoat songeait avec souci aux termes futurs. Faudrait-il donc toujours peiner pour les autres sans que rien ne lui en restât entre les mains?... Son travail même parviendrait-il constamment à l'acquitter de ses fermages? . . . Grave inquiétude, car la veuve était peu clémente à ses débiteurs; plus qu'une autre, pourtant, elle aurait pu se montrer accommodante, riche qu'elle était au point que sur tout le pays s'étendait sa mainmise.

Chacun, cependant, la savait impitoyable à l'échéance et prompte à mettre l'huissier en action, mais tous, hélas! se courbaient à son joug, car seule, dans la contrée, elle était marchande d'argent, cet indispensable levier de toute entreprise.

Tant que l'emprunteur offrait de sérieuses garanties, que sur son avoir pouvaient s'étayer de solides et productives hypothèques, la bourse de Fante Kerlavos déliait ses cordons; en revanche, le terme échu, tant pis pour le retardataire; les frais allaient grand train; il fallait qu'elle encaissât ses rentrées et elle menait les poursuites jusqu'à la vente par autorité de justice.

Si le gage, dansce pays pauvre en capitaux, ne trouvait pas bon acquéreur, la créancière s'en emparait à un taux avantageux et, de la sorte, en était arrivée à posséder des biens dans tous les coins du canton.

De ceux qui avaient affaire à elle, seuls s'enrichissaient les huissiers. Quant aux victimes, chassées de leur gîte, la plupart s'expatriaient à la recherche de régions où , supposaient - elles, la vie leur serait plus facile, et même celles qui demeuraient au pays n'osaient trop haut se plaindre de la femme dont

la fortune et la puissance en imposaient à tous, car tous étaient plus ou moins sous sa dépendance.

Cette femme de proie sévissait depuis une vintaine d'années au nord du pays de Lannion. Veuve en premières noces d'un avoué de Guingamp, elle s'était férue d'amour pour la belle mine et les larges épaules de Jean Kerlavos, son cavalier durant une noce. Bien que l'aînée de cet homme, Fante sut le séduire par ses écus.

Le mariage ne tarda pas. Les nouveaux époux vinrent habiter le village de Saint-Quay où Kerlavos possédait une maison et quelque bien. Dès lors, tous les efforts de Fante avaient tendu à l'accroissement de la fortune dont les acquêts, d'après le contrat, devaient être dévolus à la communauté. Jean Kerlavos aimait l'argent; son mariage le prouvait. L'influence de sa femme l'induisit en des opérations usuraires que, de lui-même, il eût hésité à pratiquer.

Afin de garantir toute sécurité à ses affaires et de se prémunir contre des inquisitions fâcheuses de la justice, Fante résolut de s'assurer la protection du gouvernement anticlérical si volontairement aveugle au profit de ses fidèles. Renégate de la foi et de la probité de sa race, elle réussit par ses intrigues à faire élire maire Jean Kerlavos.

De ce jour, le pauvre homme dut, bien qu'à contre-coeur, se montrer un des plus ardents laïcisateurs du département. Frères et Soeurs furent dépossédés de leurs écoles et la commune obéra son budget des traitements d'instituteur et institutrice laïques.

Bien plus, toute famille dont les enfants ne fréquentaient pas ces écoles eut à se garer des représailles du maire.

Plus de quinze ans, Jean Kerlavos, instrument de sa femme, pesa sur le pays.

Une grave maladie le mena au tombeau. Lorsqu'il sentit sa fin prochaine, le remords de ses actes le bourrela et il réclama les secours du curé de la paroisse, ce prêtre qu'il avait persécuté et dont pourtant il espérait miséricorde.

Fante s'alarma. L'homme de Dieu, avant d'accorder l'absolution au mourant, exigerait fatalement la réparation de ses dols.

Déjà, d'ici moins de cinq ans, la majorité d'Hervé, leur fils unique, lui ravirait la jouissance de la moitié des bénéfices acquis par la communauté; faudrait-il que ceux-ci fussent considérablement diminués par la restitution de ce qui leur advenait de source coupable?... Jamais elle ne se résignerait à ce sacrifice!... L'avare monta la garde au chevet du moribond pour en écarter la robe noire qui, en apportant le pardon, commanderait l'acte de justice. Et, par le crime de sa femme, Jean Kerlavos mourut désespéré.

En revanche, sa veuve s'acquit de nouvelles sympathies auprès des autorités, en infligeant à ce pays chrétien le scandale d'un enterrement civil. Maître Penhoat savait donc qu'il n'avait rien à attendre de la bienveillance d'une telle propriétaire.

Certes, il ne se l'était point donnée de plein gré; mais il se trouvait en cours de bail quand la ferme de Kerambellec était passée aux mains des Kerlavos, avec les autres terres du chevalier de Tréludic, ruiné par ses emprunts hypothécaires dont les sommes s'étaient englouties dans des recherches scientifiques sur les amendements des terres et les engrais chimiques.

Le pauvre gentilhomme avait voulu se rendre utile et n'était parvenu qu'à enrichir davantage les exploiteurs et à leur livrer ses tenanciers, au grand dommage de ces braves gens, qui regrettaient en lui un bon maître, compatissant aux infortunes des humbles. Pas à craindre, avec lui, la visite de l'huissier, si la grêle ou quelque autre fléau, en compromettant les récoltes, laissait le métayer dans la gêne.

Le chevalier remettait l'acquittement de l'arriéré à des jours meilleurs, accordait des remises partielles, parfois totales, dès que son débiteur avait fait preuve de bonne volonté et quand les saisons se succédaient sans être réparatrices de l'année mauvaise. Et, cependant, lui-même connaissait de continuels besoins d'argent; mais ses embarras, loin de le rendre exigeant au prochain, le faisaient plus compatissant à leur misère.

Ce coeur de vrai chrétien était possédé par la charité évangélique.

Allar Penhoat, de cette bonne tutelle, était tombé au joug pesant des Kerlavos. Il le devait porter jusqu'à sa fin de bail, et peut-être même s'y réattellerait-il, car la pensée d'abandonner Kerambellec lui poignait le coeur.

Dans ce domaine cultivé par trois générations de Penhoat, il était né et les siens s'étaient endormis, leur tâche terrestre accomplie, dans la paix du Seigneur.

Jusqu'à ce jour, maître Allar avait exactement soldé ses fermages; mais la mauvaise année écoulée emportait ses économies. Des orages avaient versé les blés, des gelées printanières brûlé la fleur des pommiers. Pas de cidre à mettre en cave; il faudrait boire de l'eau, et ça ne remet guère de nerf aux bras et de coeur au ventre, après la journée usée à se battre contre la terre.

Par quelles ressources nouvelles compenser la perte subie? Bien que Penhoat suffit tout juste à la culture des terres arables de son domaine, il résolut de se créer un nouvau labeur. Il défricherait la grande lande d'ajoncs qui s'étendait derrière la ferme, la planterait de pommes de terre, dont le commerce avec la côte anglaise se développait chaque jour.

Par le petit port de Perros, il aurait l'écoulement facile de sa récolte. Oui, il allait "casser" sa lande et, pour cela, convoquer la jeunesse du pays au "varadek".

Il peinerait davantage, mais parviendrait, en revanche, à faire honneur à ses affaires.

Puisqu'il ne devait compter que sur lui seul, il prouverait qu'il était homme à en valoir deux!... Et le grand regret de sa vie lui troublait l'âme. Ah! si le Ciel lui eût donné le fils tant désiré!... Mais de son

union avec sa douce Corentine ne lui était née qu'une fille, Tina, appelée ainsi du diminutif maternel; une vaillante enfant, certes, mais qui, déjà, était assez absorbée par ses devoirs de ménagère; car, à seize ans, il y avait déjà deux hivers, elle s'était vu instituer maîtresse de maison par le départ de sa mère pour le cimetière..., autre fort et infrangible lien que cette nouvelle tombe qui liait Penhoat au pays!

L'arrachement de la lande et son défoncement sont un des plus rudes labeurs des paysans bretons.

L'ajonc épineux qui la peuple se défend d'abord par ses dards; ensuite, par ses profondes et tenaces racines nouées aux rocailles du sol. Celui-ci, même débroussaillé à la serpe, résisterait à la charrue, dont le soc s'ébrécherait sans résultat à tenter d'éventrer ce lacis de souches et son amalgame de pierres.

Seule, la pioche peut venir à bout de la besogne; mais que de journées et de peines un tel travail exigerait-il d'une unique paire de bras.

Heureusement, sur la terre bretonne, la charité divine a infusé des us de solidarité humaine. Le paysan qui décide, suivant le terme local, le "varadek" ou cassement de lande invoque, dans la paroisse, l'aide des jeunes bras; toute gratuite que soit leur assistance, il est assuré qu'elle ne lui manquera pas.

Maître Allar Penhoat, à la sortie de la messe du dimanche, fit donc publier le varadek de sa lande pour le samedi de la semaine qui s'ouvrait.

* * *

A la pointe d'aube, maître Allar Penhoat se tenait déjà, sur le chemin, à l'orée de sa lande; ne convenait-il pas qu'il fût le premier au rendez-vous?

En même temps que lui, cependant, arrivait Yves Le Golven, de Ploumanac'h, suivi, d'ailleurs, bientôt par de nombreux gars de la paroisse, pioche sur l'épaule, la gaieté aux yeux et la chanson aux lèvres.

Le métayer les accueillait d'un salut de la tête et d'une poignée de main, sans parler.

Lorsque l'assemblée fut au complet, sur un geste, un cercle se forma autour de maître Allar.

A l'horizon, un éclaboussement d'or nimbait le faîte des collines, annonçant la résurrection du soleil. D'un même mouvement, les gars haussèrent les bras, les nouèrent au cou de leurs voisins.

Alors, dans un religieux silence, maître Penhoat traça, d'un geste lent, le signe de la Rédemption ; puis, dans la gloire du jour naissant, une mélopée grave s'éleva, chantée à l'unisson par les travailleurs pour appeler, sur le champ qu'ils allaient défricher, la bénédiction du ciel.

C'était l'hymne bretonne qui, le dimanche, succède à la prière matinale et prélude au commencement de la messe, le plain-chant des commandements de Dieu:

"Eun Doué hepken' adori
"Ha dreist pep tra oll a agri..."

Le dernier verset expiré, le cercle se rompit; le maître versa à

chacun le coup du matin, puis, déployés en ligne, les travailleurs attaquèrent hardiment la lande.

Ils étaient là une trentaine, fleur de la jeunesse perrosienne; à l'extrémité du champ, menait rudement sa tâche, Yves Le Golven, l'ouvrier de la première heure.

De taille moyenne, svelte mais musclé, il piochait silencieusement, ses grands yeux de mer comme perdus dans un rêve. Yves était le dernier né et le seul survivant d'une famille de pêcheurs dévoré par l'insatiable maneuse d'hommes, par la mer meurtrière et pourtant adorée... La mère, Aimée Le Golven, jalousement gardait son dernier gars et le refusait à la cruelle ensorceleuse.

Assez de croix au cimetière rappelaient le nom des péris en mer de sa race: son homme et ses quatre fils: Yann, Gildas, Franch, Guirec... Son Yves n'allongerait pas la funèbre liste. Elle en avait exigé de lui le voeu, par un serment solennel, prêté, le jour des Morts, sur la sépulture des aînés.

Le premier de sa lignée de marins, Yves Le Golven serait terrien pour l'amour de sa mère.

Longtemps, l'âme de l'adolescent avait été hanté par la nostalgie de l'aventureuse vie de ses pères; ses regards jaloux suivaient les mousses sur les barques qui, à l'heure du jusant, s'essaimaient une à une vers le lare.

Tout son être eût voulu prendre sa volée dans l'essor des voiles blanches qui se gonflaient aux brises... Mais, un jour, Yves rencontrait Tina Penhoat, et la fille du laboureur le rattachait soudain à cette terre, juqu'alors traitée par lui en marâtre et qu'il servait en esclave.

C'était au dernier Pardon de Notre-Dame de la Clarté que Yves Le Golven avait eu l'éblouissement dont ses yeux gardaient le reflet de rêve.

Toute candide dans les plis neigeux de sa robe et de son voile, la jeune fille lui était apparue, couronnée de blanches roses comme la Vierge miraculeuse dont elle avait l'honneur de porter l'image; et la statue, du geste de ses mains, semblait répandre sur Tina l'abondance de ses grâces, la lumière de ses vertus.

Avant cette heure, jamais le gars n'avait remarqué la fille du métayer de Kerambellec, fait facilement explicable pour diverses causes.

Tout d'abord, le territoire, très accidenté, comprend de nombreuses agglomérations séparées: Perros, sa rade et son bourg, Trestraou et Trestrignel, fréquentés durant la saison par les baigneurs, le hameau de la clarté tapi au pied du sanctuaire de la Vierge, la marine de Ploumanac'h, enfin les fermes éparses dans la campagne. D'autre part, depuis le voeu qui le liait à la terre, Yves avait travaillé chez un cultivateur de Trégastel dont les champs, déjà distants de ceux de Penhoat, en étaient encore séparés par les deux profondes ravines des Troïeros.

Enfin, le dimanche, jour favorable aux rencontres, Tina, prise au logis par les travaux domestiques,

fréquentait l'office le plus matinal, tandis que le gars faisait le faraud à la grand-messe.

Depuis, bien qu'il claustrât jalousement son secret dans le sanctuaire le plus mystérieux de son coeur, Yves ne pouvait se défendre la recherche des occasions qui lui procuraient la chère présence de sa Douce.

Le pauvre gars, certes, n'osait se leurrer d'une impossible espérance; la fille unique d'un gros métayer tel que maître Penhoat n'était pas faite pour un misérable journalier en quête de son pain quotidien.

Malgré tout, Yves aimait Tina et l'enveloppait d'un culte dont la discrétion lui évitait toute offense.

Ce jour-là, au "varadek", le jeune homme éprouvait une satisfaction profonde à donner son travail au père de sa bien-aimée, à gratifier ce riche de l'aumône du pauvre.

D'ailleurs, ne serait-il pas payé au centuple par le bonheur d'être, à l'heure du repas, l'hôte de Kerambellec; et, bien plus, si la chance le favorisait, lors de la course habituelle qui termine tout "varadek", s'il conquérait le trophée, cette victoire le ferait le cavalier de Tina à la danse.

A cette pensée, un afflux de sang troublait ses yeux; alors, il secouait la tête pour la distraire de son trop ambitieux désir et se remettait plus âprement à la tâche.

Le défrichement avançait. Sous la morsure des pioches, pierres et racines sautaient, s'empilaient en monticules, tandis qu'alentour, le sol ameubli étalait sa belle couche de terre noirâtre dont le soleil réchauffait l'humus et distillait le fort arome.

De temps à autre, le pâtre de la ferme, dont les bêtes étaient restées à l'étable, circulait parmi les travailleurs et leur versait de libérales bolées. Et, de plus belle, les houes fouillaient la lande, extirpaient sa revêche toison.

Le soleil déclinait déjà quand tomba la dernière touffe; alors la lande, si durement hérissée la veille, étala une nappe aplanie de belle terre neuve, prête à recevoir la semence. D'un oeil fier, maître Allar Penhoat contemplait ce bel ouvrage; son second regard fut pour les gars qui, d'un revers de manche, étanchaient la sueur de leurs visages empourprés; il leur sourit et joyeusement commanda: "A table! mes amis, chacun a bien gagné la soupe et la bouteille!"

Dans la grange, soigneusement balayées, des planches fixées sur des tréteaux allongeaient leur longue tablée; les bancs furent pris d'assaut par la troupe affamée des travailleurs.

Déjà Tina, aidée de complaisantes compagnes, apportait la marmite fumante; chacun attaquait son écuellée de soupe aux crêpes bientôt vidée et sitôt de nouveau remplie. Les brocs de cidre circulaient, dispensant généreusement leur boisson ambrée, dont la saveur un peu amère aiguisait encore les appétits. Lard, viande fumée, s'engloutissaient en larges baffrées ; puis les estomacs solidement lestés, le café maria ses parfums à

ceux de l'eau-de-vie.

Au bout de la table, Yves le Golven ne faisait qu'un médiocre honneur au plantureux repas et ne s'associait guère à l'entrain général.

Depuis déjà longtemps, il avait cessé de manger et de boire et demeurait, l'air absorbé, devant son verre et son assiette. Pourtant, à la dérobée, son regard s'enivrait, dans une vision rapide, de la présence de Tina qui s'affairait entre les convives pour remplacer les pots vides par d'autres pleins à ras bord.

La gentille Bretonne ne semblait pas remarquer l'attitude réservée d'Yves le Golven, et pourtant une secrète émotion lui troublait le coeur. Le silence du gars n'avait pu lui céler l'aveu lu dans ses yeux.

Elle se savait aimée... Et si cet amour n'avait pas éveillé le sien, toujours était-il qu'elle savourait une douceur à l'avoir inspiré.

Au cours du repas, néanmoins, la jeune fille n'était pas sans avoir été flattée des galanteries que lui avait témoignées Cornély Brigeat, beau gars dont le père exploitait fructueusement le moulin de mer établi sur la chaussée qui sépare le port de Ploumanac'h du grand Troïero.

Maître Allar, de son côté, avait cligné de l'oeil avec satisfaction en remarquant ce petit manège.

Le meunier possédait des écus en réserve, et son fils, gaillard bien taillé, solide au travail, était de la bonne graine de gendre. Ce serait un fameux apport à Kerambellec que celui de sa paire de bras et de la dot de bel argent qui parerait aux mauvais sorts et permettrait une meilleure mise en valeur des terres. Tant mieux si les deux jeunes gens arrivaient à s'accorder, et, ma foi! la chose lui paraissait en bon train!... Que Cornély fût, avec Tina, le roi de la fête consécutive à tout bon "varadek", et un pas sérieux serait fait, mais, pour cela, il fallait d'abord que le gars remportât le prix de la course, suivant les us locaux.

Maître Allar sourit, après le coup d'oeil circulaire dont il recensa la tablée; le fils Brigeat lui semblait le mieux découplé de la réunion et le triomphateur presque certain. Allons! la royauté d'un soir, partagée avec une jolie fille comme Tina, avait chance de finir en accordailles.

Calé des deux poings à la table, Penhoat se redressa et dit:

—Allons, les belles? parez-vous de vos bouquets; et vous, mes gars, rendons-nous dans ma luzerne frais fauchée où vous jouerez des jambes; l'heure est venue de décider de la victoire qui fera le roi du bal et le cavalier de ma fille.

En joyeux brouhaha, tous se levèrent et se pressèrent sur les pas de leur hôte. Yves marchait le dernier.

En passant près de Tina, il leva sur elle un regard si anxieux que la jeune fille apitoyée sentit une émotion troubler son coeur, et affectueusement lui sourit... "Ah! pensa Le Galven, si je remportais la victoire!"

Soudain transporté, il rejoignit ses compagnons et fièrement mar-

cha au milieu d'eux.

Déjà, à l'extrémité de la luzerne choisie pour champ de course, les jeunes filles se déployaient sur un rang. A leurs corsages s'offraient les bouquets de fleurs artificielles qui serviraient de palmes aux coureurs.

Tina, placée au centre, était parée de la gerbe la plus grosse, celle qui conférerait l'apanage de la royauté. De nombreux assistants étaient venus voir la course et parmi eux se distinguait Hervé Kerlavos qui se pavanait avec importance en qualité d'héritier des terres de Kerambellec.

A l'autre bout du champ, sur la levée de terre, s'alignaient, pieds-nus, en bras de chemise, les concurrents prêts à sauter sur l'arène et à prendre essor vers le but.

Une mâle émulation enflammait ces jeunes visages qui se défiaient du regard; Cornély, cependant, souriait superbement en homme sûr de sa supériorité, tandis qu'Yves, très pâle, bandait tous ses muscles, tendait toute sa volonté, et frémissait d'impatience et d'espoir.

Un léger envol de fumée, une détonation sèche; la levée de terre apparut vide; les coureurs téaient partis...

Ils bondissaient, leurs pieds nus insensibles aux fétus hérissés de la garenne rase, en rang d'abord uni mais bientôt essaimé. Dès le départ, Cornély Brigeat avait pris la tête, serré de près par deux ou trois concurrents, et leur groupe semblait devoir fournir le vainqueur.

A peu de distance venait le Golven, les coudes au corps, avançant d'une allure égale, tandis que ceux qui le précédaient, s'efforçaient de se distancer l'un l'autre par de violents soubresauts, d'énormes enjambées, d'élans outrés qui les époumonaient.

Cornély, dépassé momentanément à deux reprises, avait presque aussitôt repris l'avantage. A mi-route, les plus acharnés de ses émules, à bout de souffle, devaient renoncer à le battre. Déjà son nom était sur toutes les lèvres des spectateurs. Cinquante pas au plus le séparaient du but, quand une rumeur courut:

—Yves le rattrape!

D'une course progressivement accélérée, le gars regagnait son retard. En vain, Brigeat recourait à de brusques coups de collier. A vingt pas du but, l'autre l'avait rejoint.

Les acclamations les fouettaient de leur encouragement:

—Hardi! Brigeat!

—Bravo! Le Golven!

—Yves le tient!

Le coeur haletant, Tina les voyait arriver en trombe; nettement elle comprenait que les deux jeunes hommes luttaient pour sa conquête et ne savait plus lequel elle souhaitait vainqueur.

Deux mains se tendaient vers le bouquet de son corsage... Elle ferma les yeux... D'un bond suprême, Yves avait saisi le trophée ; en même temps des doigts rageurs s'agrippaient à sa manche, mais trop tard pour écarter le bras conquérant.

Lestement, le vainqueur s'était dégagé; il voltait et debout, gran-

di, à côté de Tina, il élevait haut le gage de sa victoire.

Des applaudissements l'enorgueillirent.

---Vive Le Golven!

---Bien couru, mon gars!

—Yves Le Golven est roi!

Le nom haut proclamé du triomphateur rembrunit maître Penhoat; le coup de pistolet du départ tiré, il rejoignait, d'une allure plus posée, la bande des coureurs.

A voir l'avance prise par Brigeat, il lui avait donné course gagnée et s'en réjouissait; fallait-il donc que ce va-nu-pieds de Le Golven vînt ainsi contrarier ses plans... Toutefois, nonobstant son dépit, il gardait trop le respect des traditions pour chicaner ses droits au vainqueur. Il s'avança donc vers lui, en déclarant:

---Prends la main de ta reine, mon gars; que derrière vous les couples se forment, chacun avec celle dont il a cueilli le bouquet, et en route vers la maison; avant que les binious donnent le branle du bal, il convient de vider une bolée en ton honneur.

Hervé Kerlavos s'était approché.

—Je suis des vôtres, Penhoat.

---Bien honoré! marmotta le métayer, en dissimulant avec peine une grimace mécontente.

Une nouvelle contrariété vint assaillir le malheureux métayer; comme il se tournait vers le cortège prêt à se mettre en marche, il aperçut Naïk Grammec, la plus intime amie de Tina, sans cavalier.

---Seule, ma fille, interrogea-t-il, et pourquoi?

Les joues empourprées de dépit, la pauvrette répondit:

—J'étais dans le rang, à côté de Tina; mon bouquet revenait de droit au second de la course, mais le vilain gars, comme je le lui tendais, m'a tourné le dos et s'en est allé en maugréant.

Maître Penhoat eut un haut-le-corps.

---Cornély Brigeat est parti! s'exclama-t-il. Je suis de moitié dans l'affront, ma fille, et il me le revaudra.

Une colère sourde grondait en lui; non seulement l'insuccès du gars contrecarrait le beau résultat qu'il attendait de son rôle de roi auprès de Tina, mais encore lui faisait de Brigeat un ennemi.

Une rancune lui en vint contre Yves Le Golven. Il aurait pu rester chez lui ce fâcheux!... Pourtant, Penhoat, en homme juste, sentait que les seuls torts étaient du côté du vaincu.

Pour se consoler, il conclut:

---Peut-être, avec un gars de si mauvais caractère, la Tina n'eût-elle pas été heureuse? A qui l'accorder alors? Il me faut un gendre bon à m'aider de son travail et de sa bourse...

Son regard errait sur les assistants. Il les pesait, dans son jugement, l'un après l'autre et demeurait indécis. Pas un instant sa pensée ne s'arrêta au gueux qui, dans ce moment, marchait mains unies avec sa Tina.

La santé portée en l'honneur des souverains de la fête, les couples se formèrent sur l'aire aux appels du biniou.

Hervé Kerlavos vint, en se dandinant, inviter la reine. Yves Le Golven, irrité du sans-gêne de l'intrus, s'interposa:

Le fermier intervint:

—Si vous voulez prendre part aux danses, Monsieur Kerlavos, voici la gentille Naïk que le départ de Cornély Brigeat laisse sans cavalier. Elle sera heureuse de vous avoir pour le remplacer.

Hervé haussa dédaigneusement les épaules.

—Un laissé pour compte? Merci! Comme propriétaire du domaine, j'ai bien droit à quelque préséance quand j'invite la fille de mon métayer.

Ennuyé de ce conflit avec un homme dont il dépendait, Maître Allar tenta une proposition conciliante.:

—Cède ton droit, mon gars, dit-il en s'adressant à Yves, pour cette "dérobée", après tu reprendras ta danseuse.

---Quand le coeur m'en dira, ajouta le fils de Kerlavos.

La flamme de la colère monta au visage du gars.

---Pour vous éviter de l'ennui, je me rendrais à votre désir. Maître Penhoat, quoi qu'il m'en coûte, mais je ne serais pas un homme si j'acceptais l'insolence de ce Monsieur qui, sans avoir pris part à la peine, veut s'attribuer la récompense... Je ne me mettrai pas non plus en révolte contre vous, mais si vous ne faites pas respecter nos vieilles coutumes, à mon tour, je partirai.

Le fermier se gratta l'oreille, puis décida:

---Croyez bien que je le regrette, Monsieur Kerlavos, mais, ce soir, Yves Le Golven est seul maître ici. Nos traditions sont des lois que les anciens doivent être les premiers à observer.

---C'est bon! grommela Hervé. Je me souviendrai.

Brusquement il tourna les talons et disparut.

Mais la musique avait entamé ses ritournelles; les couples impatients réclamaient l'ouverture du bal; sans plus tarder, le roi et la reine durent donner le branle.

Bientôt, dans l'animation de la fête, se dissipa le malaise engendré par la querelle. Yves, tout au bonheur, de sentir sa Douce dans ses bras, s'enivrait de l'heure présente.

Tina, frappée par la fierté respectueuse que ce garçon avait montrée à l'égard de son père pour défendre sa place auprès d'elle d'une part et par le dédain dont il avait toisé le riche Kerlavos, découvrait un homme dans son cavalier.

Délicatement, elle pénétra dans l'intimité de cette âme qui s'ouvrait à ses inquisitions avec confiance, bien mieux avec joie, car elle sentait l'intérêt tendre infusé dans cette apparente curiosité.

Aussi quand l'heure tardive mit fin aux réjouissances et à leur royauté commune, Yves et Tina, à l'instant de l'adieu, savaient que rien désormais ne désunirait leurs êtres; pas un mot d'amour pourtant n'avait franchi leurs lèvres, mais, à palpiter l'un près de l'autre, leurs coeurs s'étaient entendus.

* * *

Les temps étaient proches qui arracheraient Yves Le Golven du village natal pour l'interner à la caserne. Une angoisse étreignait le coeur du gars à la pensée de sa séparation d'avec sa Douce.

Deux années d'absence!... Son souvenir serait-il assez fort pour défier l'oubli?... Une fois libre, retrouverait-il sa Tina fidèle à leur tacite entente?... Et un doute se levait en lui: ne s'était-il point trompé en croyant absolue leur communion de coeur que n'avaient certifié ni voeux devant la Vierge, ni même d'orales promesses?... Vivre au loin dans une telle anxiété lui était impossible; il lui fallait, avant son départ, la certitude affirmée de l'amour de la jeune fille et il n'osait se présenter chez elle, dans la crainte que maître Penhoat ne pénétrât sa démarche.

Or, depuis le "varadek", au hasard des rencontres, le métayer lui avait marqué une humeur qui lui gardait rancune à la fois de la défection de Cornély Brigeat et de son altercation avec le fils Kerlavos.

Ce dernier, pour le moment, n'était cependant guère à craindre en personne, puisque, de la même classe que Le Golven, il allait aussi partir pour le régiment.

D'ici son retour, les préventions du métayer auraient le loisir de se dissiper; il serait temps alors de tenter auprès de lui la démarche décisive.

Pour l'appuyer, Yves Le Golven était résolu à se distinguer au service et à ne pas revenir sans les galons de laine sur sa manche. Il se félicitait d'avoir mis à profit son temps d'écolier, de parler et d'écrire passablement le français, et, renseigné par un camarade libéré, déjà il étudiait la théorie militaire. Le tout, pour l'heure présente, était d'emporter en viatique l'engagement sacré de sa Douce.

Chaque jeudi, le marché de Lannion appelait à la ville le fermier de Kerambellev et sa fille. Là, maître Allar s'informait du cours des céréales; Tina, de son côté, vendait le beurre, les oeufs de la semaine et les élèves de sa basse-cour.

Généralement, le père, retenu par les amis gardait pour lui la carriole, tandis que la jeune fille délestée de ses marchandises, reprenait à pied le chemin de la ferme. Yves résolut de tenter cette chance d'une rencontre avec Tina.

Le jeudi suivant, Yves Le Golven suivait la rue escarpée qui, du port de Lannion, grimpe au Marhalla (place du marché). Il cheminait à petits pas, l'oeil aux aguets, fouillant la cohue bruyante dont se croisait le double courant, martelant d'innombrables claquements des sabots le pavé sonore.

Ce vacarme dominait les boniments de vendeurs et les marchandages débattus autour des éventaires. Une bruine, amenée par la marée montante, le "crachin," pour employer le terme local, enduisait la pente d'une boue grasse; les parapluies ouverts bornaient la vue du gars et lui rendaient plus ardue la découverte de celle dont il te-

nait à constater la présence.

Il redescendait la rue pour la troisième fois, quand il aperçut Tina, au coin de la place du Centre, en conversation avec son père.

—Tu peux rentrer à la maison, disait Penhoat; j'ai à causer cet après-midi avec un patron de goélette qui me fait de bonnes conditions pour transporter mes pommes de terre à Jersey.

Ces paroles soulagèrent Le Golven de toute inquiétude. A grandes enjambées, il coupa au court pour regagner la route de Perros, la remonta jusqu'à l'embranchement du vieux chemin de la Clarté, et là, guetta l'arrivée de sa Douce.

Une brise légère avait balayé la brume et un gai soleil riait sur la campagne rajeunie par l'ondée. Yves s'était assis sur les marches d'un calvaire et son âme conjurait avec ferveur le divin Crucifié d'abriter, dans le geste de ses deux bras ouverts, le serment d'amour dont il allait être l'auguste témoin.

Après une attente qui parut longue au pauvre amoureux, Tina, enfin, déboucha. Elle venait, d'un pas alenti, les yeux baissés, absorbée dans une méditation qui le laissait étrangère aux choses extérieures... Et soudain le gars se dressa devant elle.

Elle n'en parut pas surprise. Sa pensée déjà était devant lui.

---Tina, prononça Yves d'une voix oppressée, tu me sais tien, et moi je te crois mienne. Mais nos paroles n'ont pas confirmé notre accord. Tu sais que je pars pour le régiment. Me laisseras-tu séparé de toi sans que l'échange de nos promesses me donne le courage de supporter l'exil?

D'un geste confiant, la jeune fille lui tendit la main.

—Oui, répondit-elle, je suis tienne,mon Yves, ton coeur ne s'est pas trompé. C'est de toute la sincérité de mon âme que, devant ce calvaire, j'unis nos mains en gage d'éternelle foi. Je t'attendrai. Pars sans crainte. Nul autre que toi ne me sera en ton absence, et avec toi seul, dussé-je attendre de longues années, je m'agenouillerai devant l'autel pour recevoir la bénédiction du prêtre.

D'un mouvement spontané, les deux jeunes gens se prosternèrent sur les degrés du vieux calvaire, dont le granit, usé des vents, ne présentait plus qu'une image effacée du Rédempteur.

Et cependant la face du divin Supplicié leur parut rayonner son doux sourire sur leur amour. A haute voix, ils prononcèrent leur prière et le serment dont ils se liaient l'un à l'autre.

Alors, sans fausse honte, forts de la pureté de leurs coeurs, ils s'unirent en un chaste baiser.

* * *

Incorporé au 118e régiment de ligne, Yves fut affecté à la portion principale qui garnisonnait à Quimper, tandis qu'Hervé Kerlavos, pour lequel sa mère avait mis en branle toutes les autorités du département, se vit placé au bataillon détaché à Morlaix. De la sorte, presque chaque dimanche il

lui était facile de venir à Saint-Quay.

Quelque place que tînt l'argent dans le coeur de Mme Kerlavos, il n'en délogeait pas cependant l'amour maternel. Le succès de ses démarches lui procura donc la fréquente joie de la présence d'Hervé, mais par contre aussi de douloureux assauts à la bourse. Dès qu'elle se faisait récalcitrante, le jeune homme, abusant de la faiblesse maternelle à son endroit, supprimait ses visites. Bien vite, la vieille avare, après force lamentations, cédait, mais n'avait plus de repos qu'elle n'eût trouvé l'occasion de réparer la saignée subie au détriment de quelque tenancier ou client.

Le bail de maître Penhoat approchait de son terme, Hervé, qui gardait une dent au métayer de Kerambellec de l'incident du "Varadek", insinua méchamment à sa mère que, par suite de la mise en culture de landes jusqu'alors en friche, la ferme aavit augmenté de rapport et de valeur. La veuve n'était pas femme à oublier cet avis.

Ainsi, à Morlaix, Hervé "tirait" agréablement son temps, grâce aux protections acquises. A Quimper, Yves Le Golden, fidèle à ses résolutions, obtenait, dans le mois de son arrivée, le brevet d'aptitude au grade de caporal à terme réduit.

Le capitaine, intéressé par l'effort que ce succès avait dû exiger d'un fils de pêcheur, encouragea Le Golven et l'appuya si bien que, l'une des premiers de sa classe, le jeune soldat put faire coudre à ses manches le double galon de laine. Il eût bien voulu prendre une permission, qui certes ne lui eût pas été refusée, pour se montrer à sa Douce en tenue de caporal. Sa pénurie, ce jour-là, lui laissa le coeur gros.

Et les mois passaient. Au pays, Cornély Brigeat, loin de s'excuser vis-à-vis de maître Penhoat de l'impolitesse commise, n'avait pas reparu à Kerambellec.

Même, dans les rencontres fortuites avec le métayer, il affectait une froideur hostile. Maître Allar avait trop de fierté pour amadouer par des avances ce gars qui, dans un accès de méchante humeur à la suite de sa défaite, lui avait manqué par son brusque départ, mais il gardait rancune de l'aventure au fauteur de l'incident, à ce Le Golven dont la victoire avait ruiné ses plans.

Malgré lui, le fermier regrettait le gendre désiré qui lui eût apporté le concours de son épargne et de ses bras. Et ceux-ci n'eussent pas été de trop, car Penhoat se sentait vieillir et insuffisant à la tâche.

Tina, ignorante des soucis paternels, se réjouissait de ne plus entendre parler de Cornély ni d'autres épouseurs. Ceux-ci n'eussent point manqué pourtant, mais l'attitude de la jeune fille décourageait les galanteries.

Jalousement, elle se réservait au fiancé absent. Et voici que la moitié du temps d'exil était accomplie.

Encore une année de patience et, au retour d'Yves, ils conviendraient ensemble de l'opportunité d'agir.

Le jour de la Saint-Michel, la veuve Kerlavos se présenta, com-

me d'habitude, pour toucher ses fermages. Cette fois encore, grâce à ses nouvelles plantations, le métayer se trouva en mesure. Son argent compté et en poche, la propriétaire déclara:

---C'est dans douze mois qu'expire votre bail, Penhoat ; vous comptez le renouveler, sans doute?

L'homme se gratta l'oreille.

---Pour sûr que je tiens à la ferme, madame Kerlavos, voici que depuis mon ancien les Penhoat peinent sur cette terre; mais les temps sont durs..., et le prix...

---Le prix, coupa sèchement l'avare, est au contraire trop modique. La ferme a augmenté de rapport...

---Grâce à mes défrichements, précisa maître Allar; en récompense de la plus-value que je donne à Kerambellec par un surcroît de besogne, il est juste que j'obtienne une diminution de bail comme prime.

La veuve se récria:

---Comment? le rendement de ma terre s'accroît et vous voudriez payer moins cher?... Vous déraisonnez, mon brave!... Je sais que vos exportations de pommes de terre sont fructueuses; elles s'obtiennent sur mon terrain; j'en veux ma part.

Le métayer se rebiffa.

---Sans en avoir pris aucune à la peine?... C'est vilain, ça! madame Kerlavos. Si je gagne plus, j'ai accru aussi mes frais et mon travail. Ça m'appartient ça, et je ne vous en dois rien.

---Je n'entre pas dans ces considérations, décida la veuve. Je suis maîtresse de mon bien et libre d'en disposer à mon idée. A la prochaine Saint-Michel, le bail sera surélevé de cent écus. Vous avez d'ici là pour réfléchir.

---C'est mal! très mal! s'indigna maître Penhoat... Vous voulez vous enrichir de mes peines; ça ne vous portera pas bonheur, madame Kerlavos.

L'avare s'était levée.

---Il suffit! conclut-elle. Je ne reviens jamais sur mes décisions. A vous de prendre un parti, de dénoncer ou de renouveler le bail.

---Ah! s'exclama le métayer, le ciel vous punira!

La propriétaire eut un petit rire sec et supérieur... Et pourtant le poids de la justice immanente guettait son retour au logis.

Au 118e, la suppression du 4e bataillon avait amené tout un remaniement. Les compagnies licenciées de Morlaix versèrent leurs hommes dans leurs unités nouvelles venues de Quimper dans cette ville et Hervé Kervalos eut la surprise désagréable de tomber dans la section que commandait Yves Le Golven promu sergent.

Il était dur pour l'orgueil du jeune bourgeois d'être le subordonné de ce garçon qu'au pays il estimait d'une caste si inférieure à la sienne; Hervé affecta le dédain envers son sous-officier.

Le sergent s'ordonna, malgré l'irritation de sa juste fierté, de ne point s'apercevoir de ce manège tant que la dignité de ses galons ne serait pas en jeu. Kerlavos s'imagina dès lors qu'il en imposait à son gradé, tant par sa fortune que

par les appuis politiques qui lui avaient facilité la vie au régiment. Il n'en fut que plus arrogant, au point que Le Golven se vit obligé de lui en imposer s'il ne voulait pas sévir. Il l'aborda, seul à seul.

---Kerlavos, déclara-t-il, je n'ignore pas que vous vous jugez de beaucoup supérieur à moi; tel, en effet, vous avaient fait votre naissance et votre éducation. Cette situation réciproque n'est ici plus la même.

Au régiment, j'ai acquis un grade, dont pour votre part vous ne vous êtes pas soucié, mais qui ne m'en fait pas moins votre chef... Je sais encore que vous me tenez rancune d'une circonstance où la même opinion que vous avez de vous-même a suffi pour que vous soyez blessé de ne pouvoir usurper des droits que j'avais également conquis par mon seul effort.

Le présent m'offre ma revanche. Hé bien, sachez que je me suis imposé pour loi d'oublier tout grief antérieur vis-à-vis du subordonné que j'ai en vous. Je vous l'ai prouvé jusqu'ici. En retour, je réclame de vous,au moins pour l'exemple,la déférence que vous devez à mes galons.

Blessé au vif dans sa vanité, Hervé s'irrita et dédaigneusement répondit:

---Tes galons?... Si je ne les ai pas, c'est que je n'en ai pas voulu!

—Je n'en doute pas, riposta le sergent; votre instruction supérieure à la mienne vous en eût rendu l'obtention plus aisée, je n'ai donc que plus de mérite d'avoir réussi dans un effort qui vous a rebuté; toujours est-il que tant que vous serez soldat vous leur devrez le respect.

---Et à toi aussi, n'est-ce pas?... Sache que je me fiche du gueux que tu es, malgré ton grade... Ose donc un peu me punir?... Nous verrons qui aura le dernier mot.

---Ce n'est pas le sergent Le Golven qui vous punira, mais moi, intervint la parole sévère du capitaine qui, attiré par les éclats de voix, pénétrait dans la chambre.

Je vous inflige huit jours de prison pour avoir manqué à votre supérieur... Sergent, vous êtes de semaine, conduisez cet homme, sur l'heure, aux salles de discipline... Vous reviendrez ensuite me parler.

Le Golven n'avait qu'à obéir. Kerlavos suffoquait de rage. Etre humilié ainsi, en face de ce va-nu-pieds, l'affolait. Dans le couloir, seul avec Yves, il se tourna vers lui et lui jeta une insulte en pleine face.

Le sergent blémit, mais aussitôt se domina:

---C'est un cas de conseil de guerre, soldat Kerlavos... Soyez heureux que, cette fois, je sois seul à vous avoir entendu!

Hervé, abasourdi, baissa le front; dompté, il suivit silencieusement Le Golven au poste de police.

De retour près de son capitaine, le sous-officier était résolu à taire ce nouvel acte d'indiscipline dont les conséquences eussent été si si graves.

Il aurait la générosité de ne pas user de la trop rigoureuse revanche que le sort lui offrait. Kerla-

vos était son pays; le père de sa fiancée dépendait de sa famille et peut-être la haine d'Hervé aurait une répercussion fatale pour le fermier de Kerambellec, maître Penhoat ayant déjà encouru le mauvais vouloir de son propriétaire par sa décision le jour du "varadek".

Le sergent s'appliqua donc, devant son chef, à atténuer la faute du soldat. Il expliqua sa fâcheuse attitude comme une conséquence de leur ancienne querelle lors d'une fête au pays. Peut être même, s'accusa-t-il, avait-il, sans s'en rendre compte, provoqué Kerlavos par un ton trop autoritaire dans lequel le jeune homme avait pu voir une revanche abritée sous les galons.

Il fit si bien que le capitaine, à sa requête, consentit à modifier la punition du soldat, de telle sorte qu'elle n'eût pour lui aucune conséquence sérieuse. Et il chargea le sergent d'en faire part lui-même à son subordonné, afin d'éteindre, entre eux, toute trace d'animosité.

Dans sa prison, Hervé, atterré, envisageait soudain la gravité de son cas et s'épouvantait des conséquences probables si Le Golven révélait au capitaine le dernier incident.

Certes, les dernières paroles prononcées par le sergent semblaient indiquer qu'il n'en ferait pas état: mais le soldat s'en étonnait; à la place du sous-officier, il n'eût pas hésité à utiliser cet instrument de vengeance. Décidément, si le Golven se taisait, c'était pure générosité de sa part... Alors, lui, qu'était-il devant cet homme?... Son obligé!...

Il souffrit d'abord dans son orgueil, puis les bons sentiments, étouffés dans son coeur, mais non éteints, se rallumèrent. Si Le Golven l'épargnait, il lui ferait réparation de son injure.

Brusquement, la porte de sa prison s'ouvrit; le sergent, la figure calme et digne, prononça:

---Kerlavos, je veux oublier ce qui s'est passé entre nous. J'ai expliqué notre querelle comme la suite de notre rivalité au varadek. Pour éviter toutes conséquences, le capitaine change votre punition en deux mois de privation de permission.

---Alors, balbutia le jeune homme, vous n'avez rien dit, sergent?

---Je vous l'avais promis.

---Ah! s'écria le soldat, définitivement vaincu dans son orgueil, pardonnez-moi!... J'ai insulté à vos galons, sergent, ces galons auxquels vous faites honneur!... Je vous promets qu'à l'avenir, je les respecterai eux et vous!

---Donnez-moi la main Kerlavos; deux gars de la même terre ne sont pas faits pour être ennemis.

---Dites que je suis votre ami, à la vie et à la mort! affirma impétueusement Hervé. Vous pouviez me perdre, prendre votre revanche et vous m'avez sauvé!

Le Golven prit la main du soldat dans la sienne.

—Ecoutez, Kerlavos, je vous demande de vous souvenir de cette heure plus tard, et d'être bon pour ceux que vous dominerez dans la vie. Vous verrez que le vrai bonheur est de faire du bien!

Hervé devint grave.

---Je vous comprends... Trop de gens au pays ont souffert par les Kerlavos. Cela ne sera plus; de ma part tout au moins.

* * *

Au retour de Kerambellec, Mme Kerlavos trouva, dans son courrier, une lettre timbrée de l'étude de son notaire. Elle l'ouvrit et suffoqua. L'homme de loi lui exposait qu'Hervé, parvenu à sa majorité, l'avait saisi d'une demande de reddition de comptes de tutelle et de mise en possession de l'hoir paternel.

De la sorte, avait songé le jeune homme, nombre de pauvres gens échapperont déjà aux exigences de ma mère, et parmi eux les hôtes de Kerambellec---car il avait donné des ordres pour que ce domaine lui fût adjugé, soit à l'amiable, soit à la licitation. Sans que Le Golven eût parlé, son amour pour Tina n'était plus un secret aux yeux d'Hervé.

La veuve effarée courut sur l'heure à Lannion, pénétra en bolide chez le notaire, qui, imperturbablement, se retrancha derrière les ordres de son client. De là elle partit pour Morlaix, mais ses doléances se heurètrent contre la volonté calme et inébranlable de son fils.

---Mère, répondit-il à ses objurgations véhémentes, vous m'avez enseigné que notre seule règle doit être la loi; or celle-ci décrète l'apuration de toute tutelle à la majorité de l'intéressé. Je n'entends pas vous créer de difficultés; mon affection et mon respect pour **vous** doivent vous rassurer sur ce point, mais pourquoi vous insurger quand ma conduite n'est que la résultante de ce principe que je tiens de vous: "Envers tous et en toutes circonstances, exige la totalité de ton droit."

Après d'épiques débats, la mère dut battre en retraite et se résigner à ce qu'elle nommait sa ruine, bien qu'elle dût rester, en vertu de ses apports, plus riche que son fils.

Toutefois, dès qu'il s'agit de départager les biens à l'amiable, elle fit une défense héroïque. La femme d'argent surfaisait la valeur de toute terre qui lui était arrachée, pour déprécier celles attribuées à son lot.

En tant que mère, elle s'excusait mentalement sous le prétexte de garantir ainsi l'avenir de son fils: "Moins je lui livrerai, se disait-elle, plus j'aurai à faire profiter et plus il trouvera après moi." Le notaire, devant la rapacité de Mme Kerlavos, la menaça d'une licitation. L'effroi des frais, la certitude d'être ainsi moins avantagée eurent à demi raison de ses exigences; elle rabaissa donc ses prétentions sans, cependant, cesser de disputer le terrain pied à pied.

Cette tactique, d'ailleurs, reculait d'autant l'heure de la liquidation.

Enfin la procédure fut définitive et prête aux signatures à l'époque où la classe d'Hervé était libérée. Le jeune homme s'arrêta à Lannion, avec Le Golven, car, affirmait-il, il voulait rentrer avec lui, bras dessus, bras dessous, au

pays.

Il passa chez le notaire, s'assura que Kerambellec était bien compris dans son lot, parafa l'acte de partage, puis, avec son sergent dans sa carriole, se mit en route.

Yves s'étonna de lui voir quitter la route de Perros pour s'engager dans le vieux chemin de la Clarté. La vue du calvaire, témoin de ses accords avec sa Douce, l'étreignit d'un émoi qui l'empêcha de s'enquérir de cette déviation d'itinéraire. Il se signa dévotement et son ardente prière monta pour obtenir de Dieu le couronnement de son espérance. Silencieux, absorbé dans ses pensées, il s'étonna quand Hervé, qui avait arrêté sa voiture, lui poussa le coude:

---Allons! sergent, encore un petit arrêt ici.

Yves ouvrit des yeux effarés. Devant lui s'ouvrait la ferme de Kerambellec.

Mais déjà Kerlavos l'entraînait et le poussait devant lui dans la maison.

Assis dans un fauteuil de bois, maître Penhoat, la tête renversée au dossier, laissait errer des regards douloureux sur les murailles et les meubles de la vaste pièce. Ces témoins de sa vie, il lui faudrait donc les quitter?...

Depuis la mise en demeure de la propriétaire, il avait, chaque jour, subi ce déchirement sans avoir le courage de donner sa dédite, car il eût été dangereux, coupable même, d'accepter, sans être sûr de faire honneur à ses engagements, les conditions ruineuses du nouveau bail.

Il s'était bien étonné un peu de n'être pas mis en demeure à mesure que s'avançait l'année; puis il avait appris le partage entre la mère et le fils; à cette cause, qui laissait les attributions en suspens, il attribuait son répit. Mais, la fin serait pareille. Que lui importait quel fût le maître? Il n'espérait pas plus dans l'équité de l'un que de l'autre; tous de la même race ces Kerlavos, de mauvais riches engraissés des dépouilles du pauvre monde!

Son chagrin s'était récemment encore accru d'une déception suprême. Au dernier Pardon de la Clarté, Cornély Brigeat s'était rapproché de Tina, en s'excusant auprès de maître Allar de sa longue bouderie.

Puis il était revenu à la ferme et n'avait pas caché au père que la grâce de sa fille était pour beaucoup dans sa démarche. Il demandait l'autorisation de la fréquenter en vue de l'obtenir pour femme... C'était le salut!... Et voici que Tina démentait la bonne volonté de son père et, insensible aux objurgations, refusait tout net le prétendu qui s'offrait. Elle n'accueillerait jamais un gars si obstiné dans sa rancune, et dont ainsi s'était décelé le mauvais caractère ; d'ailleurs elle ne songeait pas au mariage.

En vain, le père avait-il mis en oeuvre l'argument suprême: l'entrée de Cornély dans la famille seule pouvait les maintenir à Kerambellec. Avec le secours de son travail et de son argent, l'augmentation de fermage serait supportable.

L'entêtée, alors, avait trouvé le mot qui avait clos la bouche à son père: "Voulait-il donc spéculer sur la fortune d'un gendre et conserver sa ferme aux risques du bonheur de son enfant?"

Mais d'avoir cru à la chance revenue pour aussitôt la perdre achevait d'accabler le vieux métayer. Avant la fin de la semaine, la Saint-Michel viderait son épargne et il lui faudrait chercher ailleurs sa vie, chassé de la maison habitée par ses pères, sans même s'être assuré un nouveau gîte!

Son chagrin désolait la pauvre Tina, impuissante à le soulager. Elle avait résisté au désir de son père, d'abord dans une révolte de tout son être à s'unir contre le voeu de son coeur et surtout contre la fidélité due au serment échangé devant l'image de son Dieu, mais sa foi envers le Témoin céleste de ses fiançailles demeurait entière et fondait sur lui une inlassable espérance.

A la vue de Le Golven, la jeune fille palpita d'un mystérieux espoir; le fermier s'était levé, hautain, mais les galons d'or du sergent l'impressionnèrent; sa surprise s'accrut en reconnaissant, dans le compagnon du sous-officier, Hervé Kerlavos.

Celui-ci prit la parole.

---Nous revenons tous deux du service, maître Allar, et Yves Le Golven m'a supplanté là-bas, comme ici, le soir du varadek. Mais il me fut un bon chef. Maintenant, nous reprenons la vie ancienne, sauf que je suis devenu votre propriétaire. Or, dans trois jours, votre bail prend fin; n'ayant reçu de vous aucun avis, j'en conclus que vous êtes résolu à le renouveler.

La voix un peu chevrotante, mais nettement, Penhoat répondit:

---Pas aux conditions qu'on m'a faites, monsieur Kerlavos.

---Hein? répliqua Hervé; alors, vous avez pensé profiter de l'embarras où j'allais me trouver?... Mauvais calcul, car j'ai preneur.

---Je n'ai rien calculé! Ce m'était assez d'attendre le coup du sort... Mais il suffit!... Nous partirons, déclara solennellement le vieux métayer. Nous quitterons ce toit sous lequel est entré, voici soixante ans, un Penhoat. Son petit-fils en sort pauvre, mais la conscience haute.

---Alors, vous êtes bien décidé à me quitter, insista Hervé, en jouant avec un papier timbré qu'il avait tiré de son portefeuille. En ce cas, je vais traiter avec votre successeur.

Il posa l'acte devant Le Golven.

---Signe! dit-il.

Le sergent recula, sans comprendre.

---Oui, reprit Hervé, c'est à toi que je loue le domaine de Kerambellec, au prix de quinze cents francs l'année.

-- Comment?... Mais j'en payais deux mille! se récria Penhoat, stupéfait, et votre mère me portait à cent écus plus cher!

---Hé bien! mon brave Allar, vous n'en donnerez plus que cinq cents écus, conjointement avec votre gendre, conclut en souriant le jeune propriétaire.

---Mon gendre! balbutia le vieux, je ne comprends pas.

Kerlavos lui prit le bras et lui montra Tina qui déjà s'était jetée dans les bras de son cher Yves.

---Regardez, et ne dites pas non; nous aurons ensemble la joie d'avoir fait deux heureux!

---Vous pouvez dire trois, balbutia le père, la voix tremblante d'une émotion douce... Donnez-moi la main, monsieur Kerlavos; si vous continuez ainsi, bien des larmes seront séchées et votre nom sera béni.

-- Alors, nous porterons le nombre des heureux à quatre, s'écria le jeune homme, car j'entends en être; mais je veux aussi ma revanche du "varadek"; tant pis pour toi, Yves, le jour des noces, j'ouvrirai le bal avec la mariée!



FINIS..

A Jeanne Marcelle

(Ma petite fille)

Que ta main rose joue avec ma barbe blanche,
Je te tiens sur mon coeur, tu n'échapperas pas,
Et puis, tu ne pourrais, seule, faire deux pas...
Reste comme une fleur sur une vieille bran-
[che.

Menace, ou fièrement mets le poing sur la
[hanche,
On ne peut effrayer, crois-le, les grands-papas,
Je vois bien, car jamais encor tu ne trompas,
Dans ton oeil agaçant ta petite âme franche.

Tu veux toucher à tout, n'est-ce pas vrai,
[voyons?
Même à l'étoile d'or, même au feu des rayons;
Serais-tu curieuse autant que grand'mère
[Eve?

Ce sont là des jouets d'anges; voici les tiens.
Mais tu cherches ailleurs depuis que tu les
[tiens...
En commençant la vie on commence le rêve!

Pamphile LEMAY.

François Le Canadien

ROMAN CANADIEN

Par Auguste Fortier

Pendant quarante ans, Joseph Gourlin, de la rue Saint-Denis, à Montréal, avait tavaillé sans repos afin de laisser à son fils unique, François, une fortune rondelette et un nom respecté. D'abord modeste entrepreneur, le père Gourlin, comme on l'appelait dans le quartier Saint-Jacques, avait, dans la suite, réussi à obtenir de gros contrats payants : deux usines importantes à ériger, plusieurs maisons d'éducation, et sept ou huit églises à bâtir, de sorte qu'à sa mort, en janvier 1902, il était propriétaire d'un magnifique "bloc," boulevard Saint-Laurent, de terrains dans la banlieue, et d'un certain lot d'actions dans de solides compagnies canadiennes, le tout évalué à deux cent mille dollars.

François Gourlin, l'héritier, suivait depuis un an les cours de droit, à l'université Laval. C'était un beau garçon de vingt-deux ans, assez intelligent, élégant, et aimant beaucoup le plaisir. Le lendemain de l'enterrement de son père, il ferma ses livres, arrangea les affaires de la succession, et, quelques semaines après, il annonçait à ses amis qu'il partait pour l'Europe. Sûrement, ce n'était pas pour aller faire la cour aux gentilles Parisiennes, car il avait donné son coeur à mademoiselle Alice Chopy, une gracieuse blondinette de la rue Berri, jolie avec de grands yeux bleus, et dont le père était avocat. Ils s'étaient connus enfants, et François Gourlin, à sa sortie du collège, avait commencé à la courtiser sérieusement, puis, un dimanche, avait eu lieu la cérémonie des fiançailles. Tous deux paraissaient s'aimer beaucoup. Alice Chopy était une jeune fille douce, gaie, modeste, vertueuse, très instruite et excellente musicienne. Son père avait de nombreuses causes, mais comme il avait aussi six enfants, il dépensait tout ce qu'il gagnait. Comme dot, ses filles n'avaient que leur beauté, leur gentillesse, leur bon naturel et leur éducation.

Quand Alice Chopy vit son prétendant revenir d'Europe, remportant avec lui une quantité de choses inutiles, des présents coûteux pour elle-même, elle comprit que le jeune héritier faisait danser rondement les écus que lui avait légués son père. Mais une chose affligea le coeur de la bonne jeune fille : son fiancé s'était mis à boire, et "buvait sec," comme on disait. Souvent il arrivait chez elle la figure rouge, la langue épaisse, émettant une odeur qui le trahissait. Il fréquentait les hôtels fashionables du West End, où le client

paye vingt cents ce que dans l'Est il payerait dix cents, ce qui, paraît-il, constitue le "chic."

François Gourlin loua, rue Sherbrooke, deux chambres luxueuses, acheta un magnifique cheval de selle, et, chaque matin, il venait passer sous les fenêtres de sa fiancée, lui adressant un gracieux salut. Un jour qu'il était venu, comme d'habitude, lui présenter ses hommages, la jeune fille lui dit :

—Vous vivez mieux que les Allan, et que nos autres Crésus montréalais ; pourtant, monsieur François, vous n'avez pas autant de fortune qu'eux... Pourquoi jetez-vous votre argent à tous les vents? A ce jeu, vous devez entamer votre capital... Sans doute, vous faites un beau cavalier, vous êtes élégant, séduisant ; néanmoins je vous aimais autant quand je vous voyais passer à pied le matin, vous rendant à vos cours à l'université Laval... Si vraiment, comme vous le dites, vous avez l'intention de faire de moi votre femme, souffrez que je vous donne un conseil : " Modérez vos dépenses ! "...

Et bas, presqu'à l'oreille, elle ajouta :

—Vous buvez trop!... Fi, que c'est vilain! Cessez, je vous en supplie, en grâce! ou vous êtes perdu!...

François Gourlin répondit :

—Je suis jeune, et la jeunesse n'a qu'un temps. Et d'ailleurs, mon véritable trésor n'est pas celui que m'a laissé mon père ; c'est vous, Alice, c'est votre adorable sourire... Dans quelque temps, je vous épouserai, et alors nous nous ferons un gentil petit nid tout rose, dont vous serez la blanche colombe, puis nous vivrons tranquillement. Pour ce qui est de boire, ajouta-t-il en riant, je ne suis pas devenu un alcoolique ; je n'ai pas encore une tomate rouge au nez. Et puis n'y a-t-il pas des "Gold Cures." Pour qui pensez-vous donc qu'ils aient été établis?...

Elle, ne pouvant réprimer un sourire, demanda :

—Et vos études de droit? Y avez-vous renoncé?

—Oh! mon Dieu, ne me parlez pas de mon Code civil, vous allez me donner des nausées. Préparez plutôt votre trousseau, afin d'être prête au grand jour...

Sur ce, l'élégant cavalier donna un coup de cravache à son cheval et disparut.

* * *

La fille de l'avocat prépara son trousseau. Il était fini depuis quatre ou cinq semaines, mais François Gourlin remettait le mariage de mois en mois. Il s'amusait trop bien pour se cloîtrer dans le conjungo. Cependant il aimait toujours Alice Chopy et la visitait assidûment, mais le coeur de la jeune fille saignait parfois bien fort ; son fiancé buvait de plus en plus ! Un soir elle apprit que l'héritier qui, depuis une semaine, faisait une noce à tout casser, était soudainement parti, avec trois amis, pour un deuxième voyage en Europe.

Après un séjour de quatre mois à Paris, les amis revinrent à Montréal. François se présenta chez son notaire et fit un relevé de comptes. Il poussa un cri de surprise. Pour satisfaire à ses demandes d'argent et suivant ses instructions, le notaire avait vendu le magnifique "bloc," boulevard Saint-Laurent, et certaines actions au prix du jour, à la Bourse. En deux ans, François Gourlin avait dépensé plutôt follement la somme de cent cinq mille dollars, soit un peu plus que la moitié de l'héritage laissé par le père Gourlin, le vieil et économe entrepreneur.

Le jeune homme devint affreusement pâle. Comme il avait l'air de douter, le

notaire lui dit :

—C'est qu'il en coûte de fréquenter les millionnaires du West End et de passer des mois en Europe, où vous avez rondement mené les choses.

L'amoureux de mademoiselle Alice Chopy retourna chez lui, et il se mit à réfléchir, à méditer. Ce soir-là, il ne sortit pas; le lendemain, il avait pris son parti.

Il commença à visiter la Bourse, et les Bucket Shops. Bientôt il devint une figure familière dans les bureaux de la rue Saint-François-Xavier, de la rue Saint-Sacrement, et de la rue de l'Hôpital. Ses débuts à la Bourse furent assez heureux. Bien conseillé, bien guidé par des amis, il fit quelques bonnes spéculations, ce qui lui donna, comme on dit, bonne bouche. Il voulut faire plus ; on lui prépara une affaire exceptionnelle. Il s'agissait pour lui de verser trente mille dollars dans un syndicat pour fournir l'électricité à une ville de l'Ontario. Dans un an, il réaliserait cinquante mille dollars. Aussitôt, il hypothéqua ses terrains qu'il avait dans la banlieue, et versa les trente mille dollars. Quelque temps après, on vint lui dire que l'affaire n'avait pas réussi. Plutôt que de tout perdre, il vendit ses actions pour la somme de quatre mille dollars. Il voulut prendre sa revanche et souscrivit vingt mille dollars dans une compagnie pour l'achat de champs d'or contenant de riches filons. Trois mois après, il apprenait que les filons étaient si pauvres qu'on les travaillait à perte. La propriété, qui avait été payée cent cinquante mille dollars, n'en valait pas quinze.

C'était la débâcle, le courant entraînait François Gourlin à sa perte. Il fréquentait les buvettes avec plus d'assiduité que jamais et avait établi ses quartiers généraux dans un "saloon" de la rue Saint-Jacques, où l'on était certain de le trouver à toute heure du jour. Au milieu de ces épreuves, de ces déboires, qui avaient amené une grande dégradation morale — conséquence inévitable d'un désir effréné d'amusements et de richesses, — une personne avait cherché à sauver de la ruine le malheureux héritier : c'était mademoiselle Alice Chopy. François Gourlin la courtisait encore ; seulement il ne parlait plus du nid à bâtir.

—Arrêtez-vous sur cette pente, lui disait-elle. Reprenez vos études de droit, et, surtout, cessez de boire.

Au lieu de suivre ces sages conseils, François Gourlin partit pour le Klondyke. Il travailla opiniâtrement et apprit le métier si dur de mineur. Il voulut spéculer; mais il y avait des prospecteurs et des spéculateurs plus malins, plus au courant des affaires, que le jeune "dandy" de Montréal. Il acquit des claims, engagea des experts, auxquels il paya de gros salaires. Il ne trouva pas la moindre parcelle d'or...

Hélas! ce ne fut pas long! Après huit mois, il comprit qu'il n'y avait rien à faire au pays de l'or. Découragé, se sentant déclassé parmi tous ces aventuriers, il chercha un remède à ses douleurs dans les bouges de Dawson City. Puis il revint Montréal. Son premier bonjour fut pour son notaire. Il voulut retirer mille dollars pour s'installer.

—Mille dollars ! fit le notaire. Pas moyen. Si vous en demandez cent, oui. Il vous reste ici, juste cent-quinze dollars... Tenez... Autant les prendre immédiatement et clore votre compte...

François Gourlin était ruiné! Sortant du bureau, il alla à la banque, toucher les débris de sa fortune, et il erra à l'aventure. Où allait-il demeurer? Il ne fallait pas penser aux belles chambres de la rue

Sherbrooke. Adieu le luxe! Adieu les beaux équipages! Adieu les après-midis de flânerie au Windsor! Le malheureux jeune homme loua une petite chambre dans le bas de la rue Sanguinet et entra s'y reposer. Il se laissa tomber sur un lit dur, mais se releva tout aussitôt, dégoûté de son nouveau logis. Il se regarda dans la glace. Ses vêtements étaient malpropres, sa figure était bouffie par les cocktails. Bref, il avait l'air d'un ivrogne.

—Allons annoncer mon retour à mademoiselle Alice, pensa-t-il, cela me consolera bien vite...

Pour se donner des belles manières, il s'arrêta à plusieurs saloons et se mit plus que gai, puis il se dirigea vers la rue Berri.

C'était au commencement d'avril, les chemins étaient mauvais. François Gourlin avait chaussé de grosses bottes, rapportées du Klondyke ; son pardessus était râpé ; ses cheveux étaient longs et il posait au mineur.

Au coin des rues Sainte-Catherine et Saint-Denis, il vit mademoiselle Alice Chopy qui s'avançait avec sa mère. La famille de l'avocat avait appris avec peine les excentricités, les folles entreprises du jeune homme et sa vie de débauches.

François Gourlin s'approcha des deux femmes pour leur parler. Ce jour-là était le Jeudi Saint et les rues étaient remplies de personnes qui allaient à l'église. En voyant ce jeune homme vêtu comme un vagabond, qui voulait parler et ne parvenait qu'à bredouiller, la mère et la fille eurent honte. Le rouge leur monta à la figure et madame Chopy, sans s'arrêter, dit :

—Ne venez jamais nous parler quand vous êtes dans cet état...

Mademoiselle Alice :

—Est-ce possible, monsieur François ! Vous ne m'aimez donc plus... Ah! cette infâme boisson!... Vous avez l'air d'un "tramp"!...

La jolie blondinette porta la main à ses yeux ; elle essuyait des larmes. Puis les deux femmes continuèrent leur chemin.

François Gourlin a-t-il bien compris? "Vous avez l'air d'un "tramp"! Et qui lui a dit cela? C'est la jeune fille qu'il aime, qu'il adore toujours. Ces paroles amères le dégrisent. Il s'éloigne la tête basse. Il se mire dans la vitrine d'un magasin. C'est vrai, diable! il a l'air d'un vagabond, d'un tramp! Comment en est-il venu à cela, lui qu'on appelait le "beau Gourlin"... Quelle chute!...

Il descend la rue Sanguinet et retourne à sa nouvelle chambre. En y entrant, une affreuse émotion l'étreint. Le local est si exigu qu'il peut à peine s'y retourner. C'est un taudis comparé à ses chambres d'autrefois. C'est là qu'il lui faudra rester. Un sourire navré effleure ses lèvres. Il se laisse tomber sur le pied de son lit et éclate en sanglots. Est-ce que cela n'est pas un rêve, un pénible cauchemar? Peut-être va-t-il se réveiller dans son coquet appartement de la rue Sherbrooke. Vains espoirs, le temps passé ne revient plus. Voilà trois ans qu'il a hérité de deux cent mille dollars ; il a tout dépensé, gaspillé. Que cela est stupide! L'avenir lui apparaît bien sombre. C'est la boisson qui est la cause première de cette chute. S'il s'était marié ; s'il n'avait pas abandonné l'étude du droit ; s'il avait écouté les conseils de sa fiancée qui est si sage... Quel affreux sort! Demain ses amis d'hier le couvriront d'éclaboussures en passant avec leurs somptueux équipages. Il faut quitter la ville, aller se cacher aux Etats-Unis ou ailleurs. Jamais il n'a passé un moment si douloureux. Le remords lui ronge le coeur... Il

étouffe... Il ne peut rester dans cette chambre ; il n'y restera pas! Comme poussé par un ressort, il se lève. Il s'assure qu'il a bien dans sa poche les dernières miettes de sa fortune ; puis il part, et, comme hébété, il se dirige vers la gare du Grand Tronc.

II

Madagascar, la grande île africaine, fut conquise par la France, il y a une quinzaine d'années, après avoir coûté à cette nation de vaillants soldats. Il y a deux ou trois ans, la nouvelle colonie française n'était pas complètement pacifiée. Parfois, les Hovas, les Malgaches, ou les Sakalaves, premiers occupants du pays, créaient des désordres que les troupes des conquérants avaient à réprimer au risque de leur vie.

En janvier 1906, un détachement de la Légion Etrangère allait de Mondong, à Ambositna quand il fut attaqué à l'improviste par une bande de quelques mille Sakalaves. Les soldats n'ont que le temps de se mettre à couvert en se fortifiant derrière les chariots qu'ils traînent avec eux. Depuis deux jours et deux nuits on les assiège. Demain les provisions seront épuisées. Le capitaine de Beaumont parle ainsi à ses soixante hommes :

—Cette nuit, quand les Sakalaves seront endormis, il faut tenter un suprême effort pour aller avertir la garnison de Mondongy, qui est à cinq mille d'ici, sinon il faudra mourir de faim, ou chercher à vaincre, un contre cent. Il nous faut du renfort. Est-il parmi vous un bon cavalier qui osera monter mon cheval, vicieux, comme vous le savez, et qui essayera de traverser les rangs de l'ennemi, et d'aller donner l'alarme?

C'était marcher à une mort presque certaine. Les Sakalaves se tenaient à l'entour du camp, cachés dans la brousse et l'oeil au guet. Ils envoyaient des émissaires à leurs alliés et leur nombre augmentait considérablement. Le détachement français devait se hâter ou c'était la mort à brève échéance.

—Qui essayera d'aller avertir le colonel Hisnard, qui commande la garnison de Mondongy? demanda le capitaine de Beaumont une seconde fois.

Ces paroles furent suivies d'un silence solennel, et presqu'aussitôt on vit un soldat porter la main à son képi, sortir des rangs et répondre :

—Moi, mon capitaine!...

Un murmure s'élève parmi les militaires. On regarde quel est ce brave. C'est un joli garçon d'environ vingt-cinq ans, à la figure grave comme celle d'un homme qui a beaucoup souffert. De toutes parts, on chuchote :

—C'est François le Canadien!

—Que Dieu vous soit en aide! dit le capitaine très ému. Voici la lettre que vous remettrez au colonel Hisnard. Prenez mon cheval!! Puissiez-vous revenir sain et sauf et nous épargner une mort affreuse...

Le brave soldat prit la lettre, sauta sur le cheval fougueux et disparut dans les ténèbres de la nuit.

Quel est donc cet homme jeune, plein de santé, qui affronte ainsi la mort pour sauver ses frères d'armes? On ne le sait pas exactement. La Légion Etrangère, dans l'armée française, est composée de rudes gaillards qui ne sont pas sujets français, mais qui sont venus combattre sous le drapeau tricolore ; gens qui, pour la plupart ont brisé leur avenir et qui sont rongés par le remords, ou qu'une affaire malheureuse a forcé à quitter leur pays, gens dégoûtés de la vie à qui le suicide répugne, mais qui espèrent que la balle ou la

flèche d'un ennemi, ou un climat insalubre les délivreront des ennuis de cette existence. Celui qui vient de partir à la recherche de renforts est connu sous le nom de François, le Canadien, comme un autre est connu sous le nom de Heibbish, l'Allemand, ou un autre encore sous celui de Strabetsky, le Polonais.

Comment François le Canadien était-il venu à s'enrôler dans la Légion Etrangère? On ne le savait pas. Sa conduite, sous les drapeaux, était exemplaire. Il avait en horreur les boisson enivrantes, et pendant que ses camarades s'amusaient à la cantine ou au cabaret, il se retirait, lui, à l'écart, et là il semblait en extase devant un être imaginaire. Un dimanche, après la messe célébrée à la garnison, on l'avait vu pleurer à genoux aux pieds d'un prêtre des Misions Etrangères. A peine était-il sorti du camp, monté sur le cheval fougueux de son capitaine qu'une grande clameur s'éleva parmi les Sakalaves. Les soldats groupés autour de leur officier comprennent que le messager a été aperçu. A-t-il été arrêté, fait prisonnier, tué? On l'ignore.

Le lendemain au petit jour, les Sakalaves, plus nombreux encore que la veille et plus remuants, se ruent avec férocité sur ce camp improvisé. Ils ont compris que les Français font demander du secours, et ils veulent en finir avant l'arrivée du renfort. Pendant quelque temps, ils sont tenus en respect, mais les faibles remparts des assiégés cédant et la horde barbare envahit l'enceinte. A la tête de ses soldats, le capitaine deBeaumont s'élance héroïquement pour repousser l'ennemi ; mais il est entouré, saisi ; un vigoureux Sakalave va le frapper au coeur, quand tout à coup on entend les soldats crier :

—Sauvés! Sauvés! Voilà du renfort!

Au même instant, le Sakalave qui menaçait l'officier français reçoit un coup de bayonnette à la tête et tombe dans la brousse. En son sauveteur, le capitaine de Beaumont reconnaît François le Canadien qui est revenu à temps avec du secours pour mettre l'ennemi en fuite et sauver le détachement.

Le capitaine et son sauveteur sont tous deux blessés grièvement ; le premier perd son sang par une large blessure à l'épaule gauche, et le second par une entaille à la joue droite. Pour ce brillant fait d'armes, François le Canadien est préposé pour la médaille militaire et promu au grade de caporal d'abord, de sergent ensuite. A l'ambulance où il a été transporté, son capitaine va le voir. Le brave officier a le bras en écharpe et a beaucoup souffert.

L'infortune, la souffrance, le malheur égalisent les rangs sociaux et unissent les hommes. Le capitaine Guy Kersabié de Beaumont, connu dans le tout Paris élégant pour ses manières aristocrates, a deviné en François le Canadien un homme de la classe supérieure, que de grandes déceptions, ou des folies de jeunesse ont jeté dans la terrible Légion Etrangère. Le capitaine remercie chaleureusement son sauveteur, et lui dit, en cessant de le tutoyer :

—Tout n'est pas rose dans le métier ; n'est-ce pas? Vous avez dû connaître de meilleurs jours, vous ?

Le nouveau sergent sourit tristement, baisse la tête et à travers des sanglots il raconte au jeune marquis de la Tour d'Aumié, comment quatre ans passés, étant étudiant dans une ville du Canada, il a hérité d'une fortune assez ronde, comment il a tout dépensé follement, comment il a tenté de se refaire au Klondyke, et comment il a quitté là-bas, bien loin, une douce fiancée...

—C'est son souvenir, acheva-t-il, qui me soutient ; c'est lui qui m'inspire ces actions que vous qualifiez d'héroïques... Je veux mourir, puisque je ne puis plus la revoir...

—Vous ne mourrez pas, lui dit le capitaine de Beaumont, et cette fiancée, vous la reverrez, car Dieu protège et bénit les guerriers intrépides comme vous... Si vous avez péché, vous avez noblement réparé vos fautes...

On parlait d'espoir à François le Canadien. Y en avait-il encore pour lui? Oh! il ne le pensait pas. Mieux valait en finir tout de suite. Il ne soupirait qu'après la mort. Mourir en brave! c'était là son seul rêve. Aussi il lui fallait du mouvement ; il languisait dans l'inactivité de l'hôpital. Dès que son affreuse blessure à la joue fut cicatrisée, il demanda à rejoindre sa compagnie.

Au lendemain de sa sortie, il fallut se replonger dans la brousse. Les Sakalaves avaient déposé les armes, c'était maintenant les Malgaches qu'il s'agissait de pacifier. Et six semaines après la rencontre avec les Sakalaves, un nouveau et glorieux fait d'armes s'accomplissait à Madagascar .Comme on demandait qui en était l'auteur, le nom qui sortit de la bouche des soldats fut encore :

—François le Canadien!.''

L'on ajoutait :

—Il tient donc absolument à mourir, celui-là!

Par un coup d'audace tenant de la folie, le valeureux sergent, au milieu d'un combat acharné, s'était lancé dans la mêlée, et avait fait prisonnier le turbulent et féroce chef Ranamavato, ce qui mit virtuellement fin à la campagne contre les Malgaches, ceux-ci ayant fait leur soumission à la capture de leur chef.

Cette fois-ci, blessé à la jambe gauche, grièvement encore, le valeureux sergent est de nouveau transporté à l'ambulance. Le Gouverneur-Général de Madagascar, mis au courant des faits, demande par télégramme la croix de la Légion d'Honneur pour ce brave. Le Président de France fait droit à la demande.

—Prenez un congé de six mois! disent les médecins au sergent décoré. Vous en avez besoin. Vous êtes affaibli par ces deux blessures presque consécutives...

Le convalescent refuse. Il demande à reprendre son service au plus vite. Il veut encore aller affronter la mort. Le capitaine de Beaumont, qui est devenu son fidèle ami, vient le féliciter, et lui parle ainsi :

—Un congé d'un an m'a été accordé. J'ai obtenu des concessions de terrains miniers dans le nord-est de l'île, près de Vohémar. Le climat y est excellent. Je viens vous proposer de m'accompagner. Vous êtes allé au Klondyke, m'avez-vous dit, par consquent vous connaissez le métier de mineur, vous me serez un aide puissant. Vous avez l'expérience ; moi j'ai le capital. Formons une société. Je vous donne deux jours pour réfléchir...

François le Canadien accepta la proposition du capitaine et tous deux partent pour la région des mines. Celles-ci sont trouvées d'une grande richesse. Le jeune marquis de la Tour d'Aumié découvrit en son compagnon plus qu'un aide. Car le sergent eut bientôt fait d'organiser le travail. Les mines étaient situées sur un plateau et grâce au bon climat, François le Canadien se rétablit promptement. Sa santé de naguère revient. La vie recommence à lui sourire. Il renaît presqu'à l'espérance. Les terrains aurifères sont d'une grande richesse. En voyant cet or, le sergent se rappelle ses jours d'autrefois, sa douce fiancée. Vit-elle encore?...

Il ne le sait pas, il n'en a pas entendu parler depuis son départ du Canada...

Son congé expiré, le capitaine de Beaumont retourne sous les drapeaux, après avoir cédé ses droits à son associé. Celui-ci se voit à la tête d'une entreprise importante. La mine est bonne, mais le manque de chemins empêche d'en tirer des profits énormes. La valeur de la propriété quintuplera le jour où le gouvernement français ouvrira des chemins dans ces endroits reculés.

En se voyant seul et unique propriétaire, François le Canadien devient hanté par le désir d'amasser de l'argent, de redevenir riche. Un missionnaire s'étant adonné à passer en ces lieux, le mineur le pria de bénir sa concession, qu'il baptisa du nom d'"Alice."

—Cela me portera bonheur! dit-il au missionnaire.

A vue d'oeil, l'ancien sergent change de caractère. Il envoie sa démission à la Légion Etrangère, et grâce à ses deux brillants faits d'armes, elle est acceptée. Autant il était généreux, autant il devient âpre au gain. Il veut s'enrichir

Cinq mois se passent., Un soir à la nuit tombante, François le Canadien voit arriver près de sa case un parti d'ingénieurs anglais, envoyé par un syndicat de Londres pour explorer et acheter des terrains aurifères... Les explorateurs, ne sachant pas que le mineur comprend la langue anglaise, font entre eux des commentaires sur la mine. Une après-midi, l'ancien sergent entend la conversation suivante :

—Cette concession contient la veine-mère. Cela lui donne une valeur exceptionnelle. S'il y avait des routes pour venir jusqu'ici cette propriété serait une petite Californie. Comme elle est actuellement, elle vaut au bas mot soixante mille livres sterling ($300,000). Demain, nous en offrirons dix mille à ce Français qui ne doit pas s'amuser ici et il sera bien content de retourner en France avec cette petite fortnue...

—C'est ce que nous verrons, murmura le propriétaire qui avait tout compris!

Le lendemain, les ingénieurs offrirent la somme de dix mille livres sterling ($50,000) pour la mine "Alice."

—Je vous céderai ma propriété pour soixante mille livres sterling ($300,000). Pas un sou de moins...

—Oh! oh! oh! firent les Anglais.

—Alors n'en parlons plus! fait François le Canadien.

Trois jours après, les explorateurs consentaient à donner la somme demandée par le mineur, payable à la ville de Tamatave.

François le Canadien était riche de trois cent mille dollars!...

III

Qu'était devenue la jolie blondinette, mademoiselle Alice Chopy, la "blanche colombe" avec laquelle Gourlin avait eu autrefois l'intention d'embellir son nid? Pauvre demoiselle! A l'âge où tout dans la vie doit sourire à la jeune fille, des malheurs s'étaient abattus sur elle. Peu après le départ de son fiancé, son père était mort d'apoplexie foudroyante, et la famille composée de six enfants s'était trouvée dans un état voisin de la misère. Bravement, mademoiselle Alice, l'aînée des enfants, s'était mise à donner des leçons de piano. Elle n'avait pas eu honte d'aller offrir ses services, en qualité de maîtresse de musique, dans des familles riches qu'elle avait fréquentées en qualité d'amie. C'était elle qui faisait vivre sa mère, ses frères et ses soeurs. Mais quelle maigre existence!

Mademoiselle Alice Chopy avait refusé quelques bons partis ; elle restait fidèle à son fiancé d'autrefois. C'était plus fort qu'elle, mais elle ne pouvait pas en aimer d'autres. Parfois elle se reprochait d'avoir peut-être été trop dure pour François Gourlin. Pourquoi lui avoir dit qu'il avait l'air d'un tramp? La courageuse fille avait maintenant vingt-cinq ans. Elle était toujours jolie. Son air mélancolique ajoutait un charme nouveau à son visage pâle aux traits si réguliers. Quand on la voyait descendre la rue Saint-Denis, dans sa toilette de deuil, bien des coeurs soupiraient, mais la gentille maîtresse de piano restait indifférente aux compliments qu'on lui adressait.

Telle était la situation de la belle fiancée quand un matin de mars un homme élégamment vêtu frappa à sa porte et deux cris se firent entendre :

—Mademoiselle Alice!

—Monsieur François!

Lui prenant les deux mains, le jeune homme — il n'avait que vingt-sept ans — se jeta à genoux aux pieds de la jeune fille.

—Pardonnez-moi, lui dit-il. Si vous saviez combien péniblement et noblement j'ai réparé mes fautes...

—D'où venez-vous? Qu'avez-vous fait? lui demanda mademoiselle Alice Chopy, en versant des larmes de joie. Relevez-vous ! Depuis longtemps je vous ai pardonné.

Quand le fiancé fut un peu remis de son émotion, il continua :

—Je m'étais engagé dans la Légion Etrangère ; je voulais mourir... La mort n'a pas voulu de moi : je n'ai été que blessé... Voyez, j'ai remporté une cicatrice et deux médailles. En outre, mademoiselle Alice. J'ai ramassé honnêtement plus d'argent que je n'en avais perdu si stupidement. J'ai gagné trois cent mille dollars que je suis venu mettre à vos pieds... Soyez mon épouse, mademoiselle, je vous rendrai heureuse...

Et il balbutia :

—Je ne bois plus, soyez sans crainte!....

—Oh! vous ne buvez plus, répondit la jolie blondinette ; que cela est bien... Vous serez un époux modèle... Et comme nous avons souffert tous deux, notre bonheur n'en sera que plus grand.

François Gourlin,s'approchant alors de la belle maîtresse de piano, lui demanda avec son sourire d'autrefois :

—Ayez-vous conservé votre trousseau de mariage?

—Sûrement, répondit-elle ; mais il doit être tout dévoré par les mites...

—Eh bien, mademoiselle Alice, il faut en préparer un autre et au plus vite... Moi je vais m'occuper de préparer ee fameux nid tout rose dont vous serez la blanche colombe.

—Et j'aurai un mari que ne boit pas ; murmura la jolie blondinette en rougissant. Que je suis donc heureuse!

Calcutta, Indes Anglaises.

Aux Jeunes Gens

Aimez, ô jeunes gens, et respectez la vie:
Elle est bonne à celui qui va droit son chemin,
Et qui ne garde au fond de son âme ravie
Que le rêve d'hier et l'espoir de demain;

Elle est bonne à tous ceux qui courent à leur
[tâche,
Comme le laboureur qui se lève au matin,
Et retourne son bien sans plainte et sans re-
[lâche,
Malgré la terre dure et le ciel incertain.

Votre aube vient de naître à l'orient tranquil-
[le,
Vos boeufs frais attelés se passent d'aiguillon,
Votre charrue est neuve et votre champ ferti-
[le;
Déjà l'épi futur germe dans le sillon.

Au travail, au travail! Faites votre journée;
Vous êtes au matin, laissez venir le soir;
Vous êtes en avril, laissez finir l'année;
L'herbe d'ennui se fane où fleurit le devoir...



LA FERME DU SAINT-ESPRIT

ROMAN CALIFORNIEN

Par Bret Harte

C'était au déclin d'une journée d'octobre. Je venais de faire la très désagréable remarque que je me trouvais dans la vallée du Sacramento.

Depuis le lever du soleil j'étais resté à cheval et ma course à travers un pays plat, sans bornes, d'une monotonie accablante, m'avait fait l'effet bien plus d'un cauchemar que d'un voyage accompli sous le ciel californien. Le retour incessant des champs brûlés par le soleil, n'offrant au regard que la même teinte feuille-morte, les crevasses béantes du chemin poudreux,, les contours sans moelleux des hauteurs lointaines, les attitudes nonchalantes des troupeaux de boeufs m'avaient paru les détails les plus captivants de cette vue stéréoscopique largement éclairée, mais désespérément invariable.

Peut-être eussé-je réussi à faire diversion à cette impression en substituant mon propre mouvement à cette immobilité, mais ma monture, guidée par la finesse de son instinct, avait depuis longtemps abdiqué toute ambition d'énergie et s'était laissée aller à un pas d'amble obstiné.

C'était l'automne, mais non cette saison telle que se la figure un lecteur de ce côté de l'Atlantique. La séparation entre l'époque d'humidité et celle de la sécheresse s'accusait nettement dans les contours bien en relief des montagnes étagées au loin.

Tandis que dans les Etats de l'Est la campagne est atteinte d'une phtisie lente, ici, sous cette atmosphère brûlante, la vie des plantes s'éteint rapidement, et la nature y est trop pratique pour s'attarder à ménager les transitions ; comme un médecin dont le visage expressif et grave trahit le diagnostic, l'aspect qu'elle présentait à l'observateur était celui de l'approche de la mort.

La contemplation d'un pareil tableau ne pouvait guère avoir d'attrait que pour une imagination maladive. Pas un petit nuage ne se montrait sur l'horizon bleu

d'une dureté granitique, et le coucher du soleil était accompagné d'aussi peu de pompe qu'on en pouvait attendre de ce desséchement général.

Bientôt arriva l'obscurité et alors s'éleva le vent augmentant d'intensité à mesure que les ombres répandues sur la plaine devenaient plus profondes. Je poussai mon cheval en avant. Une traite ininterrompue d'une demi-heure me conduisit aux abords d'un corral. Un peu plus loin était une maison ,aussi basse que large, et qui, à première vue, semblait à demi ensevelie sous terre.

Les murs, en bois grossièrement assemblé, n'offraient pas un seul angle où les ombres vagabondes et lentes eussent au cours du jour pu se dérober aux rayons du soleil. On n'y voyait aucune saillie que le vent de la nuit eût pu faire résonner mélodieusement ou à laquelle il eût pu adresser ses plaintes, ses sifflements, ses susurrements.

La seule chose qui arrêtait la vue était une longue auge en bois avec une cuvette en zinc et un morceau de savon.

Là je fus accueilli par un vieillard aux cheveux blancs, aux traits durs. Il répondit à mon salut par un regard inquisiteur et m'introduisit ensuite dans la pièce principale.

A mon entrée, quatre jeunes gens, accroupis autour du feu, modifièrent un peu leurs attitudes, sans trahir aucune curiosité ni aucun intérêt pour ma personne.

Un chien sortit en grognant d'un coin sombre et s'élança sur moi ; mais un coup de pied du vieillard le réduisit aussitôt au silence et le rejeta à sa place ténébreuse.

Je ne sais pourquoi je me persuadai que ce groupe était là depuis longtemps devant le feu, sans avoir dit une parole, sans avoir bougé aucun muscle.

Je pris une chaise et j'expliquai en peu de mots l'objet de ma visite.

J'étais géomètre-arpenteur ; je venais des Etats-Unis au sujet de la ferme du Saint-Esprit. J'étais chargé de vérifier et de rectifier au besoin le bornage de la localité, de manière à fixer plus exactement les limites des propriétés, en donnant ainsi plus de garanties aux propriétaires.

On avait reçu des réclamations contre les métrages antérieurs de la part d'un M. Tryan, qui avait acheté des terres limitrophes...

—Réclamations faites en vertu de titres de propriété, interrompit l'homme.

—En effet, des titres de propriétés, et ce M. Tryan...

Je parlais machinalement, car tandis que je le regardais fixement, mon esprit s'occupait à arpenter les lignes de son visage.

C'était un visage rude, sévère, qui me rappelait l'opération connue dans le travail des mines sous le nom d'affouillement. Les traits qui accusaient le fond du caractère étaient fortement saillants ; les lignes purement plastiques au contraire et les contours plus doux avaient dû être effacés par quelque puissante révolution intérieure.

Il y avait dans sa voix quelque chose de sec qui tenait du climat dominant dans la vallée et qui se fit surtout remarquer lorsqu'il m'exposa, non sans partialité, l'objet du litige, avec une fermeté d'expression peu faite, comme le vent du dehors, pour se laisser réfréner.

Il me raconta, ce que je savais déjà, que la ligne frontière de l'ancienne possession espagnole était un cours d'eau qui, d'après le plan un peu indécis, prenait naissance dans la Valda ou la pente de la colline, et dont le tracé avait, depuis nombre d'années, donné lieu à bien des con-

testations.

J'écoutais ce qu'il disait, mais avec peu d'attention, car mon intérêt ne cessait d'être sollicité et par le vent qui balayait violemment les alentours de la maison et par cet étrange vieillard dont la figure caractéristique se réfléchissait dans la physionomie des quatre jeunes gens groupés près du foyer.

Il parlait encore et le vent n'avait pas cessé de souffler lorsque mon attention un peu distraite fut éveillée par une question adressée au groupe silencieux.

—Qui de vous est disposé à remonter demain le cours d'eau avec l'étranger jusqu'à Altascar?

Il y eut un mouvement général d'opposition parmi les auditeurs, mais aucun d'eux ne répondit.

—Y peux-tu aller, Kerg?

—Et qui surveillera demain le troupeau dans la Prairie aux fraises?

La réplique équivalait à un refus. Le vieillard se tourna vers un autre de ses fils qui s'occupait en ce moment à épiler une peau d'ours teigneuse sur laquelle il était étendu ; il avait l'air de tenir dans ses mains comme dans un étau la tête d'un de ses semblables.

—Eh bien, Tom, qu'est-ce qui t'empêche d'y aller?

—Maman va demain de bon matin à la boutique de Brown et il faut bien que je l'emballe dans la voiture avec son nourrisson.

L'expression de mépris qu'il affectait en parlant de ce devoir filial, auquel il avait sans doute consenti dans un moment de surprise, était absolument impayable.

—Wise?

Wise ne prit pas la peine de donner une réponse verbale, mais jeta en signe d'argument au milieu de la pièce sa botte éculée et rapiécée.

Une vive rougeur colora le visage du vieillard.

—Ne t'avais-je pas dit de t'en faire donner une paire de neuves par Brown, la dernière fois que tu as descendu le cours d'eau?

—Il a répondu qu'il ne donnait rien sans un mot d'écrit de toi. Et il a ajouté qu'il était aussi difficile de t'arracher de l'argent que les gencives.

Cette allusion à l'économie du vieillard fut accompagnée d'un geste ironique, et Wise, qui semblait être le railleur privilégié de la famille, se retira avec un calme plein de dignité.

—Et toi, Joe, que dis-tu? Tu as des bottes neuves et tu n'es point embarrassé d'une femme et d'enfants, dit Tryan avec une contraction nerveuse de la bouche qui pouvait passer pour un sourire, mais qui n'était rien moins qu'affable.

Joe fronça ses sourcils touffus et répartit sèchement.

—Pas de selle.

—Et qu'en as-tu fait de ta selle?

—Kerg!

Et son regard se cloua sur son frère avec une flamme que lui aurait enviée Caïn.

—Tu mens, riposta Kerg.

Tryan bondit sur ses pieds, saisit une chaise, la brandit au-dessus de sa tête et écrasa ses fils d'un regard farouche qu'ils soutinrent sans sourciller. Mais ce ne fut qu'une colère d'un instant. Son bras s'abattit presque aussitôt, inerte, et une expression d'impuissance désespérée se peignit sur son visage.

Il me laissa prendre la chaise sans résistance et parut rassuré quand je lui dis que je n'avais besoin d'aucun guide. A ce moment la voix de l'inévitable Wise s'éleva de nouveau :

—Voilà Georges ; demandez-lui ; il ira

avec vous et par-dessus le marché vous présentera à la fille de Don Fernando...

Il allait achever, et son ton de ricanement annonçait quelque saillie caustique, quand de légers pas se firent entendre sur la terrasse. Un jeune homme entra. A la vue d'un étranger il s'arrêta, rougit, me salua timidement, rougit de nouveau, attira à lui une caisse logée dans un coin, s'assit les mains croisées, et attacha sur moi ses beaux yeux bleus pleins de limpidité.

Peut-être me trouvais-je à ce moment dans une disposition d'esprit particulièrement favorable à l'effet qu'il produisit sur moi. Je fis l'avance et le priai de vouloir m'accompagner. Il me répondit par un consentement empressé. Mais il me quitta presque aussitôt, appelé sans doute par quelque travail à faire dans la maison.

Le feu flambait dans l'âtre en répandant une vive lueur. Incapable de résister plus longtemps à l'influence qui maîtrisait tous les assistants, je fixai mon regard sur la flamme pétillante et je prêtai l'oreille au vent qui secouait la maison.

En outre de l'unique chaise qui avait maintenant pour moi une signification particulière, je découvris bientôt dans un coin une table boîteuse sur laquelle se trouvaient un encrier et une plume, cette dernière dans cet état de destruction qui est propre à toutes les petites choses dans les cabarets de village et dans les demeures des paysans.

Dans un autre coin était un petit arsenal de fusils à un et deux coups, et non loin de là s'empilaient par terre une demi-douzaine de selles et de couvertures qui exhalaient une forte odeur d'écurie. Quelques peaux de cerfs et d'ours complétaient l'inventaire.

Tel que j'étais là, entouré de ce groupe taciturne, ne voyant à l'intérieur de la maison que la lumière fantastique, n'entendant au dehors que le rugissement du vent, je pouvais à peine me figurer que j'avais vécu d'une autre vie.

Ma profession m'avait souvent rendu témoin de scènes plus sauvages ; mais je m'étais rarement trouvé en contact avec des hommes dont les moeurs indisciplinées et l'indifférence voulue avaient provoqué en moi un semblable sentiment de malaise.

Je rentrai en moi-même et me demandai sérieusement — réflexion qu'on trouvera toute naturelle dans la position où je me trouvais — si ces hommes n'étaient pas la vraie expression de l'humanité en général et si je n'étais pas seul à faire exception d'une manière tout arbitraire.

J'éprouvai un véritable soulagement lorsque je vis entrer une jeune fille chétive qui annonça, d'un ton laconique, que le souper était prêt. A cette nouvelle, toute la famille se remua soudainement. Nous traversâmes le vestibule sombre qui menait à une autre pièce aussi basse que la première. Toute la longueur en était occupée par une table au bout de laquelle était assise une femme chétive déjà en train de prendre son repas pendant qu'elle donnait le sein à un enfant également chétif.

Comme on s'était dispensé des formalités de la présentation, elle ne prit pas garde à moi et je pus, sans la troubler, sans la déranger, me glisser silencieusement sur un siège.

Tryan improvisa une prière et l'attention de la famille se concentra sur le lard, les pommes de terre et les pommes sèches. Tous en mangèrent de bon coeur et un bruit régulier au haut bout de la table attesta par intervalles que le nourrisson avait aussi bon appétit que les autres com-

mensaux.

La conversation roula principalement sur les travaux de la journée. Par endroits elle était entrecoupée de remarques sur la disparition de certaines têtes de bétail.

Ce souper était un progrès si inouï sur la goinfrerie d'autrefois que lorsque je fis par hasard allusion à l'objet de ma visite pour amener le vieux Tryan à parler, tout le monde prit intérêt à l'entretien.

Si je m'en souviens bien, il se plaignait amèrement de ce qu'on eût laissé les indigènes de la Californie en possession de leurs fermes.

—Voyez-les, s'écria-t-il, n'ont-ils point les plus beaux pâturages où l'on ait jamais fait paître un boeuf? Mais où sont leurs papiers? Ont-ils seulement des titres? Ah! oui! de beaux titres, vraiment! N'ont-ils pas été fabriqués pour la plupart depuis que les Américains ont occupé le pays? Les Américains n'en sont que plus fous de leur laisser toutes ces terres. Avec quoi les a-t-on payées? Avec du sang américain, avec de l'or américain. On ne peut pas chasser les indigènes californiens de leur sol natal, dit-on. Et pourquoi pas? Ont-ils cherché à l'améliorer? N'ont-ils pas fait venir par bandes des ouvriers chinois, des peaux-jaunes, qui n'ont pas la moitié de l'esprit des nègres et qui sont chargés de surveiller le bétail pendant que les maîtres se claquemurent chez eux et font bonne chère, à la lumière de leurs flambeaux d'or et d'argent, ou passent leur temps avec des missionnaires. Jamais on n'aurait toléré pareilles choses dans le Missouri.

Quand il avait parlé d'amélioration, j'avais machinalement levé la tête et mes yeux avaient rencontré le regard moitié souriant, moitié inquiet de Georges.

Cet échange de sentiments ne demeura pas inaperçu, car j'eus aussitôt la satisfaction de constater que les autres membres de la famille faisaient contre nous une alliance offensive.

—Cela est tout bonnement contre nature ; c'est une révolte contre Dieu même, continua Tryan, car il n'entre point dans les desseins de Dieu de faire servir l'or à fabriquer des flambeaux et tous autres objets de même genre destinés au culte. C'est pour cela que Dieu a envoyé les Américains ici. La nature n'a point fait un semblable climat rien que pour les peaux d'ours. Elle ne nous a pas donné six mois de soleil pour dormir et nous enfermer.

Combien de temps il continua de la sorte en accompagnant ses réflexions de regards farouches, je ne pourrais le dire, car je profitai de la première occasion pour m'esquiver. Georges me rejoignit bientôt, me montra une porte ouverte qui donnait accès dans une petite chambre et me désigna un lit.

—Ce que vous pouvez faire de mieux, dit-il, c'est de passer ici la nuit. Vous ne sauriez être plus commodément installé et demain je vous réveillerai de bonne heure.

Je le remerciai et l'aurais volontiers questionné sur divers points qui me préoccupaient, mais il se glissa timidement jusqu'à la porte et disparut.

A peine avait-il quitté la chambre qu'il me sembla qu'une ombre l'avait tout à coup assombrie. Les jeunes gens revinrent l'un après l'autre et allèrent reprendre à pas lents la place qu'ils avaient occupée, précédemment. On jeta une grosse bûche sur le feu et l'immense cheminée s'embrasa comme une fournaise sans effacer ni adoucir aucun des traits de ces durs visages qu'elle éclairait.

Une demi-heure plus tard, les peaux de bête qui pendant la journée avaient servi

de sièges, se transformèrent pour la nuit en matelas sur lesquels leurs propriétaires s'étendirent de leur long.

Le vieux Tryan ne revint point ; Georges non plus. Sans sommeil et nerveux comme je l'étais, je demeurai assis et regardai le feu jusqu'à ce qu'il s'enfondrât, tandis que les ombres commençaient à faire l'ascension des murs. A part le sifflement du vent et le ronflement des dormeurs je ne percevais pas le moindre bruit.

A la fin, je ne pus supporter plus longtemps de rester dans cette pièce. Je pris mon chapeau, j'ouvris la porte et m'enfonçai dans la nuit.

La lutte assez vive que j'eus à soutenir contre le vent, dont la violence différait peu de celle d'un ouragan, donna plus d'activité à mon pouls presque engourdi ; et cette circonstance, jointe aux bienveillantes clartés des étoiles, me soulagea sensiblement.

Je marchai devant moi sans savoir où j'allais, et, quand je fis halte pour promener mon regard autour de moi, les contours anguleux de la maison avaient disparu derrière le bois d'aunes.

Une plaine ininterrompue s'étalait sous mes yeux comme une mer immense que l'impétuosité de la tourmente aurait aplatie. Poursuivant ma marche, je découvris une légère éminence de terrain et bientôt après je dus ralentir mes pas, car je gravissais un tumulus indien. Il fit sur moi l'effet d'une île dans l'Océan. De son sommet, j'avais une perspective meilleure sur la plaine qui s'étendait au loin, mais je ne trouvai ici pas plus de repos qu'auparavant.

L'explication ridicule que Tryan avait donnée du climat résonnait encore à mon oreille et trouvait un écho dans les battements de mon pouls lorsque, guidé par les étoiles, je regagnai la maison.

Je me trouvais plus dispos, plus frais quand je revins à la terrasse. La porte du petit bâtiment était ouverte. Je vis le vieillard assis à une table. Il feuilletait une bible, et l'expression de son visage semblait indiquer qu'il était à la recherche de prophéties contre les Californiens.

Je fis un pas en avant avec le dessein d'entrer, quand une forme humaine, enveloppée dans une couverture et étendue sur la terrasse, près de la maison, attira mon attention. Cette large poitrine qui, dans le calme sommeil, se soulevait et s'abaissait régulièrement et ce visage ouvert et loyal m'étaient bien connus. C'était Georges qui, seul parmi les siens, avait cédé son lit à l'étranger.

J'eus un moment envie de l'éveiller, mais il reposait si tranquillement, si paisiblement, que j'éprouvai une espèce de timidité et n'osai prendre sur moi de troubler son sommeil. Et, sous l'impression agréable de cette physionomie si franche et si belle, de ce repos si libre de soucis, j'allai me jeter moi-même sur mon lit et m'endormis l'esprit apaisé .

II

Le lendemain, je fus arraché à la douceur du repos et au charme du silence par la voix joyeuse de Georges, qui se tenait debout à mon chevet, et, avec une certaine ostentation, faisait aller et venir au dessus de ma tête sa "riata" (espèce de lasso fait de lanières de peaux sèches, avec un noeud, pour prendre les chevaux sauvages, les buffles, les boeufs) comme s'il eût voulu rappeler aux devoirs du jour mes yeux encore appesantis par le sommeil.

Je me retournai. L'orage s'était apaisé comme par enchantement et, par la fenê-

tre, le soleil semblait chaud. Une gerbe d'eau, extra-froide, jaillit de la cuvette de zinc et me fit recouvrer mes esprits. Il était encore tôt, mais la famille avait déjà déjeuné et s'était dispersée de tous côtés. Un chariot roulant dans le lointain me prouva que le malheureux Tom avait "emballé" ses plus proches parents.

Je me sentais dans des dispositions particulièrement gaies ; il n'est point de soucis dont ne triomphe, quand on est jeune, une bonne nuit de repos.

Après avoir pris un solide repas que Georges m'avait préparé, nous sautâmes rapidement en selle et galopâmes à travers la plaine.

Nous suivions l'allée d'aunes qui nous indiquait la direction du cours d'eau. En ce moment son lit était desséché par l'ardeur du soleil et couvert d'une croûte dure, tandis qu'en hiver, comme me l'apprit Georges, ses eaux débordaient.

Encore aujourd'hui, les impressions de cette course matinale sont restées toutes fraîches dans ma mémoire : les hauteurs lointaines, dont les silhouettes se détachaient sur un ciel d'un bleu d'acier, l'air vif et sec, le chemin qui se déroulait devant moi, animé de temps à autre par la svelte stature de Georges Tryan, avec ses éperons sonnant agréablement à l'oreille et sa riata flottant si pittoresquement.

Il montait un cheval indigène rouan, à la forte encolure, aux yeux de feu, une de ces superbes bêtes dont la nature sauvage ne connaît point de fatigues. Malheureusement, les belles lignes de ses formes étaient en partie cachées par les massives machillas de la selle espagnole qui enlève tout le caractère original de la monture, la bride, unique, pendait lâchement sur le terrible mors qui peut serrer la mâchoire comme un étau et au besoin la briser.

Une fois de plus, la vallée sans limites se déroule devant nous tandis que nous courons dans la plaine, sur laquelle le soleil jette des tons crus. Est ce bien là "Chouchou," la gracieuse jument d'origine américaine, qui, insouciante des digues de rondins et de cailloux, pleine d'enthousiasme, danse et trépigne sous moi?

Georges, enveloppé dans un nuage de poussière, me crie en riant

—Rendez-lui la bride. Vous voyez bien qu'elle veut être libre.

Et, en effet, il semble que Chouchou ait grande envie de jouir de la liberté ; car, soit qu'elle ait été piquée par une tarentule indigène, soit qu'elle veuille rivaliser d'indépendance avec le rouan, le "sang" reprend ses droits ; et, en un instant, l'harmonie de ses sabots, qui frappe le sol en cadence, a fait honte à la longue et paisible patience de la servitude.

Nous galopons côte à côte ; Georges me montre les troupeaux de boeufs qui appartiennent à son père. Il y a là plus de trois mille bêtes, presque toutes maigres, efflanquées. A la fin, nous nous arrêtons sur la pense de la hauteur.

—Voilà, dit Georges, le corral d'Altas car, et la maison blanche que vous apercevez de ce côté est sa casa.

Un mur, blanchi à la chaux, servait d'enceinte à une cour, où se trouvait un bâtiment en briques pour ainsi dire calcinées par les feux de nombreux étés. Nous abandonnâmes nos montures à la garde de quelques valets, étendus paresseusement au soleil, et nous passâmes sous une porte basse, où nous fûmes saisis par l'épaisseur des ombres et par l'agréable fraîcheur de l'air. Ce brusque changement nous fit l'effet d'une douche d'eau froide.

Au milieu d'une petite pièce basse était assis un vieillard, la tête enveloppée d'un

foulard de soie noire. Les quelque cheveux blancs qui paraissaient sous les plis de ce serre-tête, prêtaient à son teint jaunâtre un relief encore plus accusé. L'odeur des cigarettes se répandait comme de l'encens dans cet appartement, qui offrait l'aspect solennel d'un intérieur de cathédrale.

Senor Altascar se leva d'un air digne et grave pour nous accueillir. Georges l'aborda, le visage tout rouge, mais si affable et d'une expression si respectueuse, que cette vénération filiale du jeune homme, en apparence si insouciant, me toucha profondément.

J'étais, il est vrai, encore un peu ébloui par les rayons du soleil, qui m'avaient frappé en pleine figure avant d'entrer, car je n'avais pas aperçu les dents blanches et les yeux noirs de Pépita, qui, à notre vue, s'était réfugiée dans le corridor.

Ce n'était pas une commission bien agréable, que celle de faire part au vieux senor des détails circonstanciés d'une affaire qui devait avoir pour issue de lui enlever la plus grande partie du pays que nous venions de traverser.

Aussi m'acquittai-je de mon rôle avec une assez vive perplexité ; mais il m'écouta avec le plus grand calme ; pas un muscle de son visage sombre ne bougea, et les nuages de fumée qui montaient de ses lèvres en paisibles spirales, attestaient la régularité de sa respiration.

Quand j'eus fini, il s'offrit très cordialement à m'accompagner jusqu'à la ligne de délimitation.

Entre temps, Georges avait disparu ; mais une conversation suspecte, en jargon moitié espagnol moitié anglais, dans le corridor, trahissait sa présence dans le voisinage.

Lorsqu'il revint, un peu distrait, le vieillard, dont le sang-froid l'emportait assurément sur le nôtre, s'occupait à enfouir une petite calotte de soie noire sous le "sombrero" raide et laid que tout indigène californien a coutume de porter. Une couverture, jetée sur ses épaules, indiquait qu'il était prêt à partir.

Dans les fermes espagnoles, il y a toujours plusieurs chevaux tout sellés, et, une demi-heure après notre arrivée à la ferme, nous galopions de nouveau, sous le soleil aveuglant, dans la prairie.

Nous n'étions pas aussi joyeux qu'auparavant. Georges et moi, nous nous sentions gênés, embarrassés. Altascar conservait tout son calme et son sérieux.

Pour rompre le silence et lui dire quelque chose de consolant, je fis remarquer qu'il pouvait encore se pourvoir en appel. Mais cette offre d'huile jetée sur le feu, fut déclinée par un haussement d'épaules indifférent, et par un laconique "A qué bueno?"

—Vos tribunaux ont toujours raison, ajouta-t-il.

Le tumulus indien que j'avais découvert la nuit précédente, pouvait servir de point de départ pour le nouveau tracé des limites. Nous y fîmes halte. A notre grande surprise, nous y trouvâmes le vieux Tryan. Pour la première fois depuis notre rencontre, le vieil Espagnol sembla s'émouvoir, et le sang monta à ses joues jaunes. Je voulus régler l'affaire le plus promptement possible, et je délimitai le point extrême du tracé aussi exactement que me le permettaient mes souvenirs.

—Les commissaires délégués seront ici demain, ajoutai je, pour établir le tracé entre ces deux points, et je ne crois pas, messieurs, qu'il puisse surgir d'autres difficultés.

Senor Altascar avait mis pied à terre et s'était mis à arracher une poignée d'herbes sèches. J'échangeai un regard

avec Georges. Tout à coup, il se redressa, et, faisant quelques pas vers Joseph Tryan, il dit, d'une voix qui révélait toute sa colère concentrée :

—Et moi, Fernando-Jésus-Maria Altascar, je vous mets en possession de ma propriété suivant la coutume de mon pays.

Alors ,il jeta aux quatre points désignés pour le tracé du plan, une touffe de l'herbe qu'il avait dans sa main.

—Je ne connais point tes tribunaux, tes juges, tes "corregidors" (juges). Prends la prairie, et prends aussi ceci : Que ton bétail meure de soif jusqu'à ce qu'il laisse pendre la langue autant que tes infâmes avocats. Que ces terres soient pour toi à jamais maudites, qu'elles causent le tourment de ta vie, comme tu as été le tourment de mes vieux jours!

Nous nous interposâmes entre les deux vieillards pour mettre fin à une scène que l'emportement d'Altascar menaçait de rendre tragique. Mais Tryan nous interrompit, au premier abord, en affectant un air d'humilité, sous lequel il cachait difficilement la joie de son triomphe.

—Que m'importent ses malédictions, elles l'atteindront lui-même, bien plus que le troupeau qu'il a laissé se perdre par son incurie et son orgueil. Dieu est avec les justes et se détourne des insulteurs et des calomniateurs.

Altascar ne comprenait qu'à demi cette allusion biblique, mais il en saisissait assez le sens pour perdre d'un seul coup tout son sang-froid sous l'affront qu'on lui infligeait.

—Voleurs du Sacramento, n'ouvrez pas, n'ouvrez pas, vous dis-je, vos lèvres de Judas. Ah! misérable métis à l'âme de "Coyote." Car-r r-ramba!

Dans sa colère, les consonnes roulaient comme un tonnerre lointain. Il saisit, d'une main frémissante, la crinière de son cheval, comme si c'eût été la chevelure de son ennemi, se jeta en selle et disparut.

Georges se tourna vers moi.

—Rentrez-vous avec nous à la ferme?

Je songeai aux murs noirs, au groupe silencieux près du feu, aux hurlements du vent, et j'hésitai.

—Eh bien, soit, adieu!

—Adieu, Goerges.

Une poignée de main et nous nous séparâmes.

Je n'avais pas fait cent pas que je me retournai pour regarder derrière moi. Le vent s'était levé de bonne heure cette après-midi et balayait la prairie. Devant lui roulait un épais nuage de poussière d'où je voyais par instants émerger une forme majestueuse. Ce fut la dernière impression vague que j'emportai de Georges Tryan.

III

Trois mois après le mesurage de la ferme du Saint-Esprit, je me trouvai de nouveau dans la vallée du Sacramento. Mais un terrible fléau avait complètement effacé le souvenir de ma première visite et proboblement renversé les bornes que j'avais établies. La grande inondation de 1861 et 1862 avait atteint son point culminant lorsque, poussé par une secrète impulsion, je pris ma valise et m'embarquai pour la vallée submergée.

Par les hublots de la cabine de la "Ville d'or", on ne voyait que les nuages qui s'abaissaient sur les eaux. Le seul bruit que l'on entendît était le clapotis de la pluie qui, depuis la dernière quinzaine, était devenue extrêmement monotone et ne permettait pas de troubler la gravité nationale de mes compagnons de voyage assis autour du pole, dans la cabine.

Quelques-uns des assistants qui fai-

saient la traversée pour aller porter secours à des amis ou à des parents avaient l'air anxieux, et leur conversation à voix basse ne roulait que sur l'unique objet de toutes les préoccupations ; d'autres, attirés comme moi par la curiosité, écoutaient avidement les dernières nouvelles.

Pour ma part, je savais qu'il y avait quelque chose de plus que la curiosité qui m'avait décidé à faire cette expédition.

En arrivant le lendemain près de la digue à demi submergée de Sacramento, nous fûmes accueillis par la pluie, par le grondement sourd de l'eau et par un ciel de plomb.

Des barques nous attendaient en cet endroit pour nous conduire aux hôtels, et la nouveauté de cette installation avait pour nous un attrait irrésistible.

Je m'abandonnai à un batelier appelé Joe et vêtu de gutta-percha. M'enveloppant dans un brillant manteau du même genre, je pris place dans la dernière embarcation.

Il avait fallu un certain combat intérieur pour quitter le steamer qui, pour la plupart des passagers, était le seul trait d'union entre nous et la terre sèche et habitable. Cependant nous partîmes, et après avoir lutté longtemps avec le courant, nous fîmes notre entrée dans la ville.

Nous remontâmes en glissant la longue rue K, naguère si animée, et qui maintenant n'offre au regard que l'aspect morne de la dévastation et du silence. L'eau trouble qui semblait atteindre l'horizon devant nous courait à angles droits dans les rues.

Des embarcations de tout genre se glissaient, allant et venant, sous des portes basses. L'eau avait envahi les pelouses et les enceintes des parcs jadis si bien entretenus, elle était montée jusqu'aux premiers étages des hôtels et des demeures particulières et avait charrié sa fange aussi bien sur les tapis de velours que sur les dalles grossières des rez-de-chaussée.

Dans les rues désertes, où l'on n'entendait plus résonner ni le bruit d'une roue ni le pas d'un piéton, régnait un silence aussi significatif que les scènes de ravage.

A ces tableaux qui se déroulent sous mes yeux, à ces sons qui frappent mon oreille tandis que j'étais étendu dans la barque, se marie le chant de mon gondolier qui accompagne de ses accents le mouvement cadencé de ses rames. Il n'improvise peut-être pas avec autant de verve et de fantaisie que son frère du Lido, mais mon Yankee Joe surpasse l'Italien en énergie, en gravité, lorsqu'il essaie de me décrire les désastres de la semaine précédente et de me dépeindre sous les couleurs les plus saisissantes les actes de dévouement et d'héroïsme accomplis en cette circonstance. En même temps, il lève son regard vers un balcon où une Bianca, une Laura californienne, mourant de faim, a été sauvée grâce au courage d'un inconnu.

Joe est d'ailleurs un original étonnant. Il refuse l'argent que je lui offre pour le payer de sa peine. Ne suis-je pas un citoyen de San Francisco, de cette ville qui la première a répondu aux cris de Sacramento? Et n'est-il point lui, Joe, un des membres du comité de secours? Joe est pauvre. Qu'importe? Il ne prendra pas mon argent. Si je veux absolument m'en défaire, le comité de secours s'en chargera, ou bien je n'ai qu'à le donner à l'exposition ouverte au profit des femmes et des enfants sans pain et sans vêtements.

Je remercie le généreux gondolier et nous nous rendons au local de l'Exposition, lieu sombre et mélancolique, où nous oppresse le souvenir des richesses et de

l'abondance de l'année précédente. Joe me parle du bateau de sauvetage qui va partir pour les régions inondées à l'intérieur du pays. Mettant à profit la leçon d'abnégation qu'il vient de me donner, je prends la résolution de faire servir ma curiosité au bien d'autrui.

On m'admet au nombre de ceux qui vont porter aide et secours aux victimes de la catastrophe. Joe se charge de ma valise et ne me quitte que lorsqu'il me voit installé sur le pont du "sauveteur No. 3."

Une heure plus tard, je me trouve assis auprès du pilote. Je plonge le regard dans ce qui était naguère le lit d'un fleuve paisible. Maintenant on ne peut reconnaître ses rives obstruées par les arbres qu'ont arachés aux pâturages et charriés au loin les eaux arrivant d'une grande mer intérieure.

Des étendues entières de marais fertilisés par le cours régulier de ces eaux et semées de fermes florissantes sont maintenant complètement balayées. La physionomie riante des campagnes a disparu. On aperçoit encore les toits de quelques fermes, et çà et là la fumée sortant en spirale des cheminées et surnageant en montant, atteste que la vie n'a pas encore entièrement cessé en cet endroit. Sur les tumuli indiens se voient les troupeaux de moutons et de boeufs serrés les uns contre les autres, attendant le sort qui a déjà frappé leurs compagnons, dont les cadavres passent devant eux ou dansent pêle-mêle sur les vagues, avec les débris des granges et des fermes. Partout le regard rencontre des chariots échoués. J'essuie les verres de ma longue-vue, mais je ne découvre que de l'eau déversée sur le pont par les nuages courant très bas dans le ciel, ou bien les flots battant la fenêtre, passant et sifflant près des roues, bouillonnant, jaillisant' mugissant, se ruant partout avec l'impétuosité d'un rapide ou s'amoncelant en masses profondes dont l'obscurité et la fatale tranquillité offrent un aspect effroyable.

Quand la nuit succède au jour, la monotonie de ce lugubre spectacle devient pénible. Je descends à l'entrepont et je retrouve quelques malheureux à demi noyés que nous avons recueillis sur les radeaux construits à la hâte qui les emportaient. La vue de leur infortune me fait oublier la dévastation générale.

Plus tard nous rencontrons le paquebot de San-Francisco, sur lequel nous embarquons une partie de nos passagers.

Nous apprenons que des vaisseaux à destination de l'intérieur ont apporté la nouvelle qu'à cinquante milles au loin au delà de la rade, ils ont trouvé le lit du Sacramento en bon ordre.

On fait une collecte au profit des victimes parmi les voyageurs généreux et avec un cordial adieu nous nous séparons. Mais nos feux ne nous ont pas encore bien éloignés les uns des autres, lorsque des voix connues frappent nos oreilles : c'est un hourrah Yankee inimitable qui dissipe la tristesse de nos esprits.

Nous changeons d'itinéraire et nous passons par-dessus les rives invisibles pour nous avancer dans les terres. Parfois surgissent à côté de nous des objets noirs : ce sont les débris de maisons emportées.

Au nord, apparaît une petite déchirure dans les nuages noirs, et quelques étoiles amicales nous servent de guide dans le désert d'eau. Arrivés à un endroit plus guéable, nous jugeons prudent de nous répartir dans des bateaux plus petits et d'explorer dans diverses directions la prairie inondée.

J'emprunte à un matelot un gros pale-

tot, et enveloppé dans ce beau déguisement, je prends place avec hésitation dans l'un des bateaux. Nous mettons le cap au nord. Le ciel est encore très sombre, quoique la déchirure des nuages se soit élargie.

Il doit être trois heures du matin ; nous nous laissons entraîner doucement dans une espèce de maelstrom formé par un groupe de troncs d'arbres, et le fanal du steamer nous apparaît comme une étoile brillante dans le lointain.

Tout à coup le silence est interrompu par le cri de la vigie :

—Lumière à l'avant

Tous les regards se portent dans cette direction ; quelques secondes plus tard, nous apercevons une lueur vacillante qui prend un moment un vif éclat, puis disparaît de nouveau comme si quelque objet noir, qui selon toute apparence vient vers nous, l'avait dérobée à notre vue.

—Arrière ! un steamer !

—Au diable le steamer, répond le pilote. C'est une maison et elle est de belle taille.

C'est en effet une grande maison qui, à la faible clarté des étoiles, ressemble à un fragment énorme de l'obscurité générale. La lumière est projetée par quelque bougie ou chandelle dont la flamme nous est renvoyée à travers la fenêtre, tandis que la colossale épave se rapproche graduellement de nous en balançant... Un souvenir commence à s'éveiller en moi ! J'épie, le coeur palpitant.

—Ah ! mon Dieu ! Il y a quelqu'un là dedans. Stoppez, mes gars. Lentement, plus lentement ; bien... La porte est fermée. Tâchons d'entrer par la fenêtre... non ,voici une seconde porte.

Un instant après, nous pataugeons tous dans l'eau qui s'élève déjà à plusieurs pouces de hauteur dans la chambre. C'est une grande pièce, au fond de laquelle est assis un vieillard enroulé dans une couverture. Il tient dans une main une bougie, et dans 'autre un livre dont la lecture semble l'absorber.

Je pousse un cri de stupéfaction et m'élance vers lui.

—Joseph Tryan !

Il ne bouge pas. Nous nous approchons de lui, et je pose doucement ma main sur son épaule.

—Regardez-moi, vieillard, regardez-moi... Votre femme, vos enfants, où sont-ils ?... Vos fils, Georges ? sont-ils ici ? sont-ils en lieu sûr ?

Lentement il lève la tête et abaisse sur moi ses yeux. Involontairement nous reculons sous son regard. Pourtant c'est un regard calme, paisible ; il n'exprime ni la crainte ni la colère, ni le chagrin, mais il fait glacer notre sang dons nos veines.

Le vieillard s'est penché de nouveau sur son livre et ne fait plus attention à nous. Tous nous le regardons avec une sympathie dont témoigne notre silence.

Je fais une nouvelle tentative.

—Joseph Tryan, ne me reconnaissez-vous plus ? Je suis le géomètre qui a mesuré votre ferme, la ferme du Saint-Esprit. Regardez-moi donc, brave homme ?

Il frissonne et s'enveloppe plus étroitement dans sa couverture, puis il se met tout à coup à balbutier :

—Je suis le géomètre qui a mesuré votre ferme, la ferme du Saint-Esprit.

Et il répète les mêmes phrases à plusieurs reprises, comme une leçon qu'il chercherait à apprendre par coeur.

Je me tourne tristement vers mes compagnons, quand il me saisit soudainement par la main, et dit :

—Silence !

Nous retenons notre respiration.

—Ecoutez !

Il passe son bras autour de mon cou et me chuchote à l'oreille :

—Je m'en vais.

—Vous en aller?

—Chut! ne parlez pas si haut. S'en aller! Ah! Qu'est-ce? Avez-vous entendu? Là.. écoutez!

Nous prêtons l'oreille et nous entendons sous le parquet les eaux qui clapotent et ruissellent.

—C'est lui qui les a envoyées'.. C'est le vieil Altascar... Toute la nuit elles sont restées ici... Je les ai entendues arriver, puis dire au vieillard de s'en aller. Elles sont venues de plus en plus près. Elles ont chuchoté derrière la porte. Je les ai vues sur le seuil. Elles avaient des yeux terribles. Oh! pourquoi ne se retirent-elles point?

Je supplie les matelots de fouiller la maison, de chercher s'il n'y a point d'autres traces de la famille Tryan ; lui a repris sa première attitude. Tout me rappelle l'homme que j'avais vu l'année précédente dans cette nuit d'automne si orageuse.

Quand les matelots reviennent, je leur raconte en peu de mots ce que je sais du passé de ce vieillard. Tryan se reprend à murmurer :

—Pourquoi ne se retirent-elles pas ! Elles ont emporté tous les troupeaux, tout, tout, elles ont tout pris, tout.

Et il sanglote amèrement.

—Il y a d'autres barques, nous pouvons les mettre à flot et faire de nouvelles recherches plus loin Peut-être la famille est-elle sauvée? objecte le pilote d'un ton d'espérance.

Nous soulevons le vieillard et nous le transportons dans notre barque. Il ne résiste point, ses forces sont épuisées, mais sa main crispée retient toujours le livre, quoique ses pages n'offrent plus que des caractères inintelligibles à ses yeux fixes. Il s'accroupit à l'arrière du bateau, et tandis que nous ramons vers le vapeur, un pâle crépuscule nous annonce l'approche du jour.

J'étais harassé autant d'émotion que de fatigue. Quand je fus à bord du vapeur et que j'eus la certitude que Joseph Tryan avait été descendu dans une cabine, je m'enveloppai dans une couverture, me couchai près de la machine et m'endormis presque aussitôt.

Mais, même dans mon sommeil, l'image du vieillard m'apparaissait toujours et me terrifiait. Ce qui troublait surtout mon repos et peuplait mes rêves d'angoisses, c'était le sentiment du danger que devait courir Georges.

Vers huit heures du matin, le chauffeur m'éveilla et m'apprit qu'un des fils du vieillard avait été retrouvé et se trouvait à bord.

—Est-ce Georges? demandai-je avec anxiété.

—Je ne puis le dire, mais tout ce que je sais, c'est qu'il a l'air d'un brave garçon, ajouta le chauffeur avec un sourire provoqué sans doute par quelque souvenir plaisant. Vous le rencontrerez à l'avant.

Je courus à l'endroit indiqué et trouvai, non Georges, mais l'incorrigible Wise. Il était assis sur un câble enroulé et avait l'air plus défait qu'à notre première rencontre. Il s'occupait à inspecter avec un étonnement manifeste quelques gros vêtements secs que l'on venait de lui apporter pour changer de costume. Je ne reviens point de l'idée que les événements avaient encore ajouté à son calme habituel. Il s'empressa de me rassurer sur son sort.

—Un joli temps, n'est-il pas vrai? me crie-t-il. Dites-moi donc, que peuvent bien être devenues les bornes que vous avez posées pour délimiter les propriétés ?

Ha ! Ha !

La pause qui suit cette saillie est due à un accès d'enthousiaste admiration causée par une paire de grandes bottes qu'il est heureusement parvenu à chausser en y employant toutes ses forces.

—Alors on a pêché le vieux ; et fou, radicalement fou. Au lieu de fuir avec maman, il a préféré rester au nid ; il ne m'a pas reconnu et m'a pris pour Georges.

Wise paraissait ne pas savoir s'il devait se réjouir ou s'attrister de cette méprise paternelle. Je saisis cette occasion pour lui demander des nouvelles de Georges.

—Je ne sais pas où il est... S'il avait surveillé les troupeaux au lieu de vagabonder dans la prairie pour causer avec des femmes et des enfants, il aurait pu sauver quelque chose. Mais je mettrais la main au feu qu'il s'en est allé au diable avec les autres. Dites-donc, vous, ajouta-t-il en s'adressant à un matelot qui passait, il n'y a donc rien à se mettre sous la dent. J'ai un appétit à dévorer tout un cheval. Quand les eaux auront baissé, ce qu'il y aura de mieux à entreprendre sera de se faire boucher et de spéculer sur les peaux, les cornes et le suif.

Je ne pouvais, malgré ma répugnance pour ce garçon, m'empêcher d'admirer cette énergie qui, sous l'influence d'un climat moins rude, aurait pu produire de bons fruits.

—Avez-vous quelque idée de ce que vous pourrez faire, Wise redemandai-.e.

—Il n'y aura pas grand chose à faire, dit-il du ton d'un homme pratique. Il faudra que je me mette aux peaux d'ours, jusqu'à ce que les choses reprennent leur cours ordinaire. La terre ne vaut guère aujourd'hui, et il se passera du temps avant qu'elle revienne à un bon prix. Dieu sait où le vieux plantera ses piquets maintenant.

—J'ai voulu dire ce que vous comptiez faire pour votre père et pour Georges, Wise.

—Oh! le vieux et moi, nous irons à Miles, où Tom a conduit la vieille avec son nourrisson. Quant à Georges on le retrouvera toujours du côté d'Altascar?

Je demandai si Altascar avait beaucoup souffert.

—Non, je ne crois pas qu'il ait perdu beaucoup de boeufs. Je serais bien étonné que Georges ne l'eut pas aidé à les chasser sur les hauteurs. Et sa casa est d'ailleurs très élevée. Ne vous mettez pas en peine, l'eau n'est pas montée jusque-là. Oui, continua Wise avec une nuance de réflexion, ces Californiens ne sont pas aussi bêtes que nous le croyions. Je parie que dans toute la Californie il n'y en a pas un seul qui ait été emporté par l'inondation.

En ce moment, on lui apporta "quelque chose à mettre sous la dent," ce qui coupa court à sa rapsodie.

—Je veux poursuivre mes recherches plus loin, dis-je, et voir si je ne puis trouver Georges.

Wise leva sur moi ses grands yeux. Il me sembla qu'une nouvelle lueur d'intelligence s'éveillait en lui.

—Je ne crois pas que vous y gagniez grand chose, dit-il placidement. Combien de prime avez-vous? C'est pour une compagnie que vous travaillez, n'est-ce pas?

Je lui répondis que c'était par dévouement. Je remarquai que cet aveu me faisait beaucoup baisser dans son opinion, et peu convaincu de l'assurance qu'il m'avait donnée sur le sort de Georges, je le quittai.

D'autres inondés que nous recueillîmes à bord de distance en distance, nous parlèrent des actes de dévouement de Geor-

ges, et plusieurs d'entre eux, qu'il avait secourus et sauvés, nous firent son éloge. Pour moi, j'étais décidé à ne pas cesser mes recherches que je ne l'eusse vu, et je me fis, en conséquence, préparer une barque pour me diriger du côté de la Valda, où j'espérais retrouver Altascar.

Mes préparatifs furent bientôt achevés. Je dis adieu à Wise, et je jetai un dernier regard sur le vieillard qui était maintenant assis non loin de la machine dans un calme indifférent. Enfin, ma barque, manoeuvrée par des mains robustes et décidées, s'éloigna.

IV

La pluie avait recommencé. Un vent désagréable s'était levé. Nous filions en portant à l'ouest presque en droite ligne. L'intensité du courant nous fit bientôt reconnaître que nous nagions dans le cours d'eau qui arrosait la ferme du Saint-Esprit.

De temps en temps, nous voyions des débris de granges charriés par les flots, et, en beaucoup d'endroits, les rosiers à demi submergés, devant lesquels nous passions, étaient chargés d'ustensiles aratoires.

Nous entrâmes à la fin dans un lac large et tranquille. C'était la prairie du Saint-Esprit. Tandis que le vent siffle à mes oreilles et soulève en petites vagues l'eau guéable, mes pensées me ramènent à cette longue course que j'avais faite par cette journée d'automne à travers la plaine sans fin, et je cherche à me rappeler les contours accusés des montagnes lointaines, se perdant maintenant dans les nuages qui pendent très bas.

Les hommes manoeuvrent les avirons en silence, et je sens que mon esprit commence à être envahi par le même engourdissement et le même abattement qu'auparavant.

Une éminence de terre noirâtre devient visible au nord de l'allée d'aunes. Le courant, produit en cet endroit par cet obstacle, nous oblige à virer pour l'éviter, mais je reconnais où nous sommes. Nous faisons force de rames, puis je crie aux hommes de stopper.

Près du sommet de la colline, s'est arrêté un poteau où je lis les caractères L. E. S. I. Au milieu de ce poteau, est attaché une riata d'un travail particulier ; c'est la riata de Georges. Elle a été mise en pièce par un instrument tranchant. Le sol sablonneux porte encre l'empreinte de pas de chevaux. Sur le poteau, je vois des crins.

Le vent était devenu plus violent. Nous poussons plus loin en luttant, tantôt nous reposant, tantôt ramant, tantôt remettant notre barque à flot quand nous avons passé sur un bas-fond.

Cependant, la vieille "Valda," la pente de la colline, est encore loin. Les souvenirs que j'ai gardés du mesurage me mettent en état de déterminer les sinuosités du cours d'eau et une simple expérience que je fais à propos pour déterminer l'éloignement, ne laisse aucun doute à mes hommes sur ma capacité.

Quelque ardeur que nous apportions à la manoeuvre, la nuit nous surprend. Notre position paraît plus dangereuse qu'elle ne l'est en réalité ; mais je stimule mes compagnons dont quelques-uns ne connaissent pas encore ce genre de navigation, je les excite à redoubler d'efforts, en leur donnant l'assurance que nous n'avons rien à craindre et que nous serons bientôt hors de peine.

Nous continuons ainsi jusqu'à huit heures du soir, et nous arrivons près de l'oseraie. Nous avons encore à faire une cen-

taine de pas à travers un marécage, avant d'atteindre un sentier sec, au bout duquel se montrent à nos yeux, dans le crépuscule, les murs blancs de la casa d'Altascar, semblables à un rempart de neige. Dans la cour vont et viennent des lumières. Pour le reste, la construction a conservé son ancienne placidité caractéristique qui rappelle la paix du tombeau.

Un des gens du service me reconnaît, lorsque j'entre dans la cour, et sur le seuil, Altascar lui-même vient au-devant de nous.

J'étais harassé de fatigue et ne pus que le prier d'accorder l'hospitalité aux hommes qui s'étaient traînés avec peine à ma suite. Il regarda ma main dans laquelle, sans y penser, je tenais encore la riata. Je lui parlai de Georges et de l'impatience que j'avais de le voir, mais avec une affabilité encore plus grande que celle qu'il m'avait déjà témoignée, il posa gravement sa main sur mon épaule.

—"Poco a poco," (tout à l'heure), senor, pas maintenant. Vous êtes fatigué, affamé, gelé. Vous avez tout d'abord besoin de repos.

Il nous conduisit dans une petite chambre, et remplit plusieurs veres de cognac qu'il offrit à ceux qui m'avaient accompagné. Ils burent et s'étendirent sur le sol devant le feu. Le silence qui régnait dans la maison, était encore plus profond que de coutume, et je me figurai que les pas dans le corridor étaient encore plus légers et plus doux que ceux que j'y avais entendus la première fois.

Le vieil Espagnol, lui-même, était plus sérieux que jamais. Nous avions je ne sais quel sentiment d'être, comme le vent hurlant au dehors, derrière ces murailles primitives, avec leur propriétaire ruiné, nous-mêmes séparés du reste du monde.

Sans me laisser le temps de répéter ma question, il quitta la chambre. Quelques minutes plus tard, deux plats fumants de "chupé" se trouvaient devant nous avec du café. Mes gens mangèrent comme des loups. Je bus le café, mais la lassitude et la surexcitation m'avaient ôté tout appétiit.

J'étais assis tristement devant le feu quand il rentra.

—Avez-vous soupé?

Pour lui faire plaisir, je fis un geste affirmatif.

—"Bueno." Il faut manger, quand on peut. Le repos et l'appétit ne vont pas toujours de compagnie.

Il disait cela avec cette naïveté de Sancho, qui est le propre de la plupart de ses compatriotes, lorsqu'ils citent un proverbe, en ayant l'air d'avoir inventé eux-mêmes ce qui n'est qu'une tradition transmise de bouche en bouche. Puis ramassant la riata, il la mit devant lui avec tendresse.

—Je l'avais faite moi-même, senor.

—Vous devriez me servir de guide, don Altascar. Si je pouvais le retrouver!

—Il est ici.

—Ici, eh...

Mais je n'osais dire : tant mieux. Un pressentiment me faisait comprendre maintenant cette solennité sérieuse de la physionomie du vieillard, ces pas légers, et ce silence sépulcral qui régnait dans la maison. J'avais enfin deviné pourquoi la riata était en pièces.

Altascar me prit la main et nous entrâmes par le corridor dans une chambre presque entièrement obscure.

Près de la fenêtre, brûlaient dans des girandoles, de grandes bougies .Dans une alcôve se voyait un lit ; les oreillers, les draps et le couvrepied étaient garnis de riches dentelles.

Je m'avançai vers le lit, et je vis Geor-

ges, étendu, comme je l'avais déjà vu, dormant d'un sommeil paisible. Mais maintenant son sacrifice avait été plus grand qu'alors et son coeur magnanime avait cessé de battre à jamais.

—Il avait l'âme grande et courageuse, dit le vieillard en se détournant.

Il y avait encore une autre personne dans la chambre. Un grand châle enveloppait ses formes gracieuses, et ses longs cheveux noirs cachaient ses mains où s'ensevelissait son visage prosterné. Je fis semblant de ne pas l'avoir aperçue et laissai l'inconsolable avec celui qu'elle avait adoré.

Quand nous nous retrouvâmes devant le feu pétillant dans l'ombre rapidement changeante de la grande chambre, Altascar me raconta que ce même matin il avait découvert le cheval de Georges emporté par les eaux qui inondaient la prairie, et un peu plus loin, Georges lui-même, inanimé et froid.

Il supposait qu'en voulant passer le cours d'eau à gué l'héroïque jeune homme avait succombé à l'épuisement de ses forces et n'avait pu, très probablement, atteindre le tumulus que pour y mourir faute de pouvoir compter sur ce secours qu'il avait si libéralement prodigué aux autres son dernier acte de générosité avait été de donner la liberté à son cheval.

Ces détails me furent confirmés par beaucoup de ceux — femmes et enfants — qui se trouvaient ce même soir dans la chambre et dont la plupart devaient leur salut à l'énergique abnégation de celui qui gisait maintenant inanimé dans la pièce voisine.

Il fut inhumé dans le tumulus indien, le seul endroit qui, par une étrange coïndence, restât verdoyant toute l'année et que les pauvres aborigènes avaient ménagé au milieu de la plaine poudreuse. Une petite pierre tombale avec les lettres G. T. y tient lieu de monument et elle sert en même temps de point de départ du nouvel abornement de la ferme du Saint-Esprit.



Fondateurs d'Empires Chimeriques

NOS lecteurs se souvienent peut-être de la fameuse équipée de M. Lebaudy au Sahara, il y a quelques années.

Le célèbre marchand de sucre s'était lui-même promu aux fonctions d'empereur de l'immense désert, fonctions d'ailleurs que personne ne prit au sérieux.

De temps en temps apparaissent dans le monde des gens de semblable envergure qui rêvent d'empires chimériques mais ne réussissent à laisser que le souvenir de Don Quichotte sans grandeur au lieu du nom d'empereur qu'ils avaient convoité.

On les traite d'insensés. Je n'en disconviens point. Ce sont assurément de véritables mégalomanes, de puissants imaginatifs déséquilibrés, qui, dégoûtés de la vie moderne, essaient de mettre d'accord leur rêve et leur action, et veulent dorer leur existence à la lumière d'un soleil plus ardent, aux rayons d'une gloire plus éclatante que celle qui leur était réservée dans leur propre pays.

Quelques-uns d'entre eux sont célèbres. Il en est des plus obscurs qui n'eurent pas moins de mérite, celui dont je vais parler s'appelait Michel Nerva. Ce nom d'empereur romain l'avait prédisposé à des rêves de gloire.Il prétendait descendre des Trajan. Il retrouvait leur race dans son profil. Sa chimère était de se tailler un royaume du côté de la Terre de Feu.

Pourquoi la Terre de Feu? il ne le savait pas lui-même exactement.

Toujours est-il que les murs de sa chambre étaient tapissés de cartes représentant cette région de l'Amérique du Sud. Il y avait déterminé au crayon bleu les limites de son royaume. Et pendant vingt ans, il prépara le plan de son expédition. Elle devait lui rapporter un trône et l'immortalité. Un jour il s'en alla, emportant avec lui une petite fortune qu'il avait amassée avec peine. Il la perdit en route; remonta alors aux sources de l'Amazone, y fit de l'exploitation forestière, voulant d'abord conquérir une fortune, se promettant ensuite d'acheter son royaume. Il abattit des arbres d'essence rare, en construisit de grands radeaux, et les confia au cours du fleuve, avec l'idée de les arrêter à l'embouchure et de les diriger ensuite sur l'Europe. Ses trains de bois furent perdus en route. Il prit la fièvre et mourut dans une hutte de sauvage, sans avoir renoncé un instant à son rêve.

Tout le monde connaît d'autre part l'histoire de Ch. Gros. Il ambitionnait lui aussi de fonder un royaume en Counani. Le jour où il apprit que son rêve était impossible, il se sentit frappé, tomba en langueur et mourut. Celui-là était une sorte de poète utopique, un constructeur de Salentes aériennes. S'il s'était contenté, comme tant d'autres, d'écrire ses rêves au

lieu de vouloir les vivres, s'il les avait rédigés à la manière d'un docte traité, on l'eût peut-être discuté sérieusement. Il



Michel Nerva, roi de la Terre de feu par la volonté de... son imagination.

eût appartenu à l'Académie des sciences morales et politiques. Le jour où il voulut passer de la théorie au fait, du rêve à la pratique, on le considéra comme un fou. Le pauvre empereur de Counani en mourut.

Plus amusante est l'anecdote d'Orélie Ier, avoué du Périgord et roi des Patagons. Las d'aligner des chiffres et de travailler pour autrui, il voulut un jour troquer les murs de sa propriété contre un empire plus vaste. C'était sous le règne de Napoléon III. Les républicains de l'Amérique du Sud étaient à ce moment en lutte quotidiennes. L'avoué apprit un jour qu'une bande obscure d'Indiens combattait désespérément contre le Chili, pour sauvegarder son indépendance. Son cerveau conçoit aussitôt de gigantesques projets. Il fallait organiser ses bandes, leur donner une armée régulière, et, la guerre achevée, les soumettre à une constitution plus équitable. L'avoué la rédigea lui-même ,en s'inspirant de Louis-Philippe. Il avait tout prévu : la fondation d'un journal, une récompense nationale, l'ordre de succession au trône. Alors il fit connaître à l'Europe qu'un nouveau royaume venait d'être fondé : le royaume des Patagons, et qu'il en prenait possession sous le nom d'Orélie Ier. Arrêté au Chili, enfermé dans une maison d'aliénés, il réussit à s'évader, revient en Europe, tente à plusieurs reprises de se faire recevoir par Napoléon III, et s'étonne de la froideur de cet aventurier de la fortune. Orélie est un Napoléon qui n'a pas réussi. Il souffre qu'on ne le comprenne point. Alors, dénué de ressources, bafoué par tous, il promène quelque temps sa grandeur dépossédée dans son pays natal. Puis il repart là-bas. Il a des entrevues, se bat, se fait blesser, revient en Europe en 1876



Albert Patinot, roi de la Lune.

et meurt en France dans une misère lamentable.

Rappelons aussi le souvenir du comte

de Bourbon. Parti pour la Californie, n'y ayant rien trouvé, il se mit à la tête de quelques mécontents, devint le chef d'un parti composé d'ouvriers insurgés et tenta de conquérir la province de Sonora. On lui mit du plomb dans la tête. C'était un moyen un peu radical de la rendre moins légère.

Un mot aussi de Charles-Bonaventure du Breuil, empereur du Cap-Breton. Celui-ci était un chevalier d'industrie, un aigrefin qui mystifia quelques pauvres naïfs, et les réduisit à une situation si tragique que la plupart périrent de faim. L'empereur du Cap-Breton fut envoyé au bagne.

Mais le plus amusant de tous est ce Marie de Mayrena, qui profita d'une mission que lui confia M. Constans pour se faire proclamer soi des Sedangs. Le ministre était depuis quelque temps sans nouvelles de son missionnaire, lorsqu'il reçut un jour les insignes éclatants de l'Eléphant vert, avec une lettre autographe, signée de Marie Ier, roi des Sedangs. M. Constans n'eut pas l'air de trouver la plaisanterie frot à son goût. Il envoya un détachement de coloniaux sous les ordres d'un commandant, qui notifia à Marie sa déchéance. Il ne put survivre à ce déshonneur et pendit son illustre personne au grand cordon de son ordre.

Les détraqués dont nous venons de parler avaient au moins un semblant de bon sens. Les royaumes qu'ils rêvaient de conquérir existaient réellement sur la terre, et leur possession n'était chimérique qu'en droit, sinon en fait.

Mais que penser d'Albert Patinot, roi de la Lune et des bohêmes? Celui-là était une sorte d'effaré mystique, avec des yeux profonds comme des cratères lunaires, et une vaste crinière répandue sur son dos. Il se croyait roi de la Lune; et dans les cabarets de Montmartre, tout en dégustant son absinthe, il vous montrait, dans les nuits claires son chimérique et lointain royaume dont la forme surgissait derrière les toits du boulevard. Il prétendait y avoir établi une constitution qui rappelait à la fois Jocrisse et Platon. C'était comme un rêve auquel Fénelon et Pierrot auraient collaboré. Charles de Sivry, qui fut son ami, nous disait un jour en secouant la tête : "Albert Patinot, voyez-vous, il a reçu un coup de lune. C'est bien plus grave qu'un coup de soleil!" Toujours est-il que le roi de notre satellite alla un jour chercher dans la Seine, espérant peut-être, comme le loup de la fable, qu'il était un fromage et qu'il pourrait enfin mordre à même dans son royaume bien-aimé.

Le souvenir de ces grands imaginatifs me rappelle celui de notre illustre ami qui, au contraire de ceux dont nous avons parlé, était doué d'une intelligence admirablement équilibrée et d'une immense érudition: j'ai nommé Paul Blanchet. Lui aussi, quand il était jeune, parlait de s'en aller conquérir "l'empire du Sahara". Mais son rêve n'était pas de s'approprier un territoire afin d'y exercer une royauté plus ou moins fantaisiste. Il voulait le donner à la France, cet empire, et chacun se souvient ici de sa mort lamentable à Saint-Louis, au moment où il allait recueillir le fruit d'une mission qu'il avait conduite avec tant d'intelligence et de dévouement.

Les premiers nous inspirent de la pitié. Ce sont de pauvres égarés, à qui il n'a manqué qu'un grain de bon sens pour devenir peut-être, comme Blanchet, des hommes illustres.

Un Poisson Batailleur

L'Epinoche

Connaissez-vous l'Epinoche? C'est un bien joli petit poisson qui pullule dans les eaux douces.

Le pêcheur à la ligne le déteste franchement, car il vient souvent happer son hameçon et lui donner de fausses joies. Celui qui possède un lac où il espère récolter carpes et autres poissons, entre en furie quand il trouve des Epinoches dans son domaine: d'une très grande fécondité et d'une non moins grande voracité, elles ne tardent pas à faire périr les cohabitations d'un bassin.

Repoussées par tout le monde, il est bien juste qu'elles trouvent un peu d'attention bienveillante du côté des hommes de science qui, détachés de toute question pratique, s'y intéressent sous plusieurs rapports.

L'Epinoche aiguillonnée, l'espèce la plus commune, se reconnaît facilement à son corps très aplati latéralement et terminé par une queue se déployant comme un éventail.

Le dos et les flancs sont garnis d'épines acérées, appliquées contre le corps en temps de repos, mais se dressant avec une apparence terrible quand l'animal se croit en danger.

On ne peut se faire une idée de l'irascibilité de cet avorton. A l'état de repos, il est argenté comme si on l'avait enduit de mercure; mais si on l'agace tant soit peu, il devient rouge de colère, puis il pâlit, redevient pourpre et ainsi de suite, comme le visage d'un enfant quand le Chat veut manger sa tartine de confiture.

Le spectacle devient particulièrement curieux quand on met deux Epinoches mâles dans un même aquarium: les combats singuliers qu'ils se livrent sont inénarrables. il faudrait Homère (si l'on peut employer cette métaphore quelque peu hasardée!) pour en dépeindre toutes les péripéties et tous les changements de coloration qui apparaissent, depuis le vert du vaincu jusqu'à la brillante parure pourpre du triomphateur.

Mais tous ecs phénomènes ne sont encore rien auprès de la manière dont l'Epinoche assure sa postérité.

Chose curieuse, c'est le mâle seul qui se charge de ce soin; la mère, contrairement à ce qu'on rencontre chez tant d'animaux, ne s'en préoccupe guère.

Or donc, quand un mâle, las de son existence de vieux garçon, se sent pris du saint amour de la paternité, on le voit nager en tous sens, comme s'il était inquiet et comme s'il cherchait quelque chose. Ce quelque chose n'est autre qu'un endroit favorable pour construire son nid, un nid aquatique!

Quand il l'a trouvé, il va chercher avec sa bouche des détritus de plantes, des lambeaux de feuilles, des filaments d'al-

gues qu'il rapporte au lieu choisi et qu'il dépose avec soin, en les étalant de manière à constituer un tapis moelleux. Il entre croise les brins dans tous les sens, il les tisse en quelque sorte et se frotte contre eux en sécrétant un liquide muqueux qui les agglutine ensemble et les colle à la vase sous-jacente.

Mais ce lit, quelque bien fait soit-il, tend à remonter grâce à son faible poids, et ce sera du travail à refaire ! Le poisson n'est pas si bête que le veut le proverbe ; il va chercher de petits cailloux qu'il dépose sur le tapis de verdure, l'empêchant ainsi de flotter.

Quand nous mettons un presse-papiers sur nos lettres pour ne pas qu'elles s'envolent, nous n'agissons pas autrement.

Dès lors, l'Epinoche ne s'occupe plus de la région centrale ; elle se contente d'élever le pourtour, c'est-à-dire de construire une sorte de muraille circulaire, laissant au centre un godet vide. Les parois extérieures en sont assez grossièrement tissées, enchevêtrées un peu à la diable, tandis que l'intérieur est l'objet d'un soin spécial, et est formé des algues les plus moelleuses et de la vase la plus fine. Puis les murs grandissent de plus en plus, non verticalement, mais de manière à venir se rejoindre petit à petit.

A ce moment le nid est achevé : c'est une boule de la grosseur du poing, creuse et percée sur un côté d'une ouverture circulaire régulière qui donne accès dans l'intérieur, et, juste en face d'elle, d'un orifice plus petit et irrégulier.

On pourrait croire qu'un pareil travail de maçon a dû singulièrement salir notre vaillant ouvrier. Point du tout ; au contraire même.

L'Epinoche, naguère encore d'une couleur terne, se revêt d'une éclatante parure : le dos devient d'un beau vert émeraude, l'oeil devient plus vif, l'abdomen et les joues prennent une teinte du plus beau rouge.

On croirait voir un marié de Bretagne qui, le jour de ses noces, s'est paré de ses plus beaux et de ses plus brillants atours. Sous cette parure naturelle, le mâle va chercher l'Epinoche femelle qui vient déposer ses oeufs dans le nid et ensuite s'en va. Mais, immobile, le mâle veille sur sa progéniture avec un soin jaloux.



Epinoche et son nid.

On le voit agiter ses nageoires avec une grande rapidité. Ce mouvement continu est destiné à créer dans l'eau des courants qui renouvellent sans cesse le liquide en contact avec les oeufs. De temps

à autre, il passe sa tête par la lucarne pour voir si tout va bien et, satisfait, ressort faire le guet.

Pour les poissons du voisinage, en effet, ces oeufs tout frais pondus, seraient un régal de roi: aussi, nombreux sont les ennemis du frêle abri; il n'y a pas jusqu'aux femelles elles-mêmes qui, mères dénaturées, ne cherchent à pénétrer dans le nid pour en dévorer les pontes. Mais le mâle trouve dans sa tendresse paternelle une audace et un courage sans pareils.

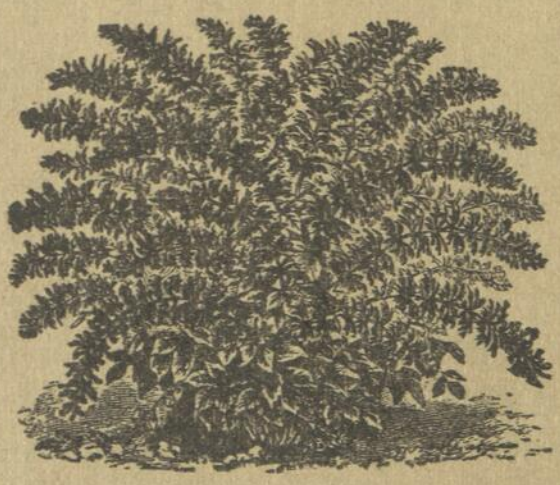
Tout petit qu'il est, sans trève et sans repos, il tient tête à tous les assaillants et, après des combats homériques, finit généralement par les faire fuir, non sans leur faire subir maints dommages. Mais à quels prodiges ne pourrait atteindre l'amour d'un père! Quand les oeufs éclosent, les jeunes écervelés veulent sortir du nid, mais l'Epinoche les force à réintégrer le domicile paternel.

Ce n'est que lorsqu'elle les juge "bons pour le service" qu'elle leu rdonne la clef des champs... aquatiques.

L'Epinochette, que l'on rencontre dans les mêmes lieux que le poisson précident, construit un nid analogue, à cette différence près, qu'au lieu de le construire sur la vase, elle l'attache un peu au-dessous du niveau de l'eau à des plantes aquatiques.

Un point intéressant est cependant à noter ici: quand le nid est presque achevé, l'épinochette y pénètre et se met à tourner sur elle-même autour de son axe.

Cette manoeuvre singulière s'explique facilement si l'on observe que le dos de l'animal est garni d'une série de petites épines disposées comme les dénts d'un peigne: il est probable que lorsque l'animal pivote sur lui-même, ces épines jouent le rôle de carde et régularisent par ce fait les brindilles qui tapissent la cavité intérieure.



Les Illusions Visuelles

—— o ——

PARMI les innombrables causes susceptibles d'altérer la réalité des choses, il faut citer les illusions de la vue.

Sans nous étendre longuement sur toutes les apparences trompeuses qui nous assaillent à l'improviste, nous pouvons grouper, en quatre catégories principales, ces erreurs de la vue.

Et, pour suivre l'ordre scientifique, du simple compliqué, nous dirons que la première catégorie comprend: les "contrastes" des couleurs et les effets du blanc sur le noir et inversement. Comme exemple nous pourrons rappeler, ici, les deux disques de même dimension, l'un blanc sur fond noir paraît plus grand que l'autre noir sur fond blanc, parce que le blanc reflète la lumière, et le disque blanc, par rayonnement, déborde sur le fond noir.

La deuxième catégorie comprend: les "contrastes" de formes ou dispositions de celles-ci par rapport à des formes opposées. Nous en avons un exemple saisissant dans la présentation de deux carrés égaux mais qui ne le paraîtront plus si l'un est rayé en hauteur et l'autre en largeur.

Ce qui me permet de donner, en passant, un petit conseil aux jeunes lectrices; celles qui sont de petite taille devront, de préférence, choisir les étoffes rayées en hauteur; quant aux autres, elles auront avantage à employer les rayures en largeur.

La troisième catégorie et, c'est la plus importante, possède des phénomènes extrêmement variés.

Très difficile à définir exactement pour les uns, tellement les impressions sont fugitives et subtiles; au contraire pour les autres, la fausse image persiste exagérément: ce sont les effets dioptriques (du mot grec diôptrikos, qui signifie voir au travers).

En effet, le sujet observé se modifie d'aspect ou de dimensions, suivant le fond sur lequel il se trouve projeté, comme s'il était atténué par le fond plus voyant.

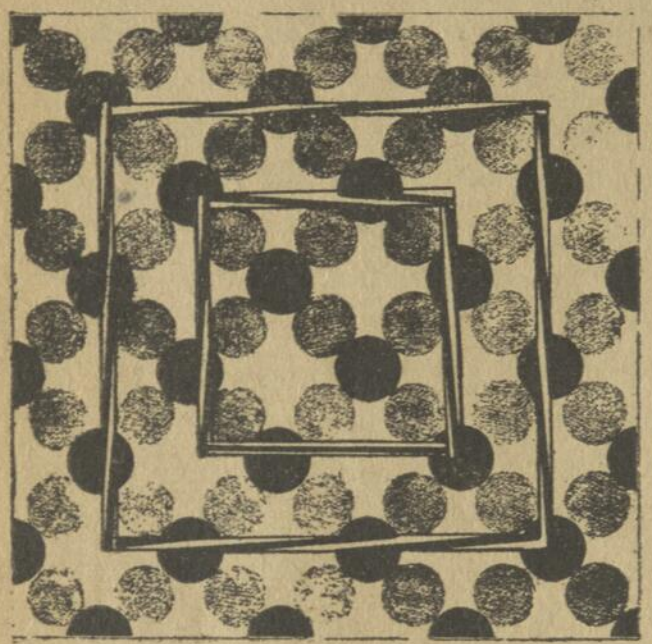
Cette importante catégorie peut se subdiviser en deux séries distinctes suivant que le sujet est vu sur un fond perspectif ou sur un fond détaillé, embrouillé ou plus voyant.

Prenons un exemple pour le premier cas: dans le prolongement d'une avenue toute droite bordée d'arbres, un personnage vint à traverser perpendiculairement cette avenue, il semblera grandir au moment où il passera devant les petits arbres dans la fuite de l'avenue, mais il paraît retrouver sa grandeur naturelle en passant de l'autre côté, il sera alors à côté des arbres de son plan, il aura repris sa taille normale: voilà pour les fonds perspectifs.

Pour le deuxième cas, nous avons comme exemple le dessin représenté ici et qui donnera mieux, que n'importe quelle explication, une idée des illusions extraordinaires qui surviennent et persistent.

Il représente deux carrés parfaitement

réguliers et placés l'un dans l'autre ; pourtant, à cause du fond dont l'alignement et l'entrecroisement des ronds noirs et gris viennent empêcher de distinguer nettement les côtés réguliers et parallèles, les carrés sont perdus au travers du fond détaillé ; si vous mesurez exactement les diagonales, vous aurez la preuve de la



Déformations de deux carrés parfaits

régularité de cette figure.

Si vous plongez dans l'eau un bâton, il semble se briser à l'endroit même où il entre dans le liquide.

La concordance entre les déviations des lignes sur le fond semble subir cette même loi : "la loi de Descartes sur les réfractions" ; seulement, on a pu établir un rapport entre les densités de l'air et de l'eau tandis qu'ici, il faut tenir compte des différentes vues, et nous savons déjà qu'il n'y a pas deux vues semblables, par conséquent l'impression de ces dessins ne peut être la même pour chaque personne.

L'analogie était, néanmoins, assez curieuse pour être présentée ici.

Dans la quatrième catégorie nous verrons les effets stéréoscopiques ; ceux-ci sont encore plus discutés sur les impressions différentes qui se produisent pour chaque vue, car ils dépendent surtout, pour chaque observateur, de l'écartement des yeux et du point de croisement visuel de l'oeil gauche avec l'oeil droit.

Heureusement, toutes les illusions de l'optique sont passagères et l'oeil peut, par l'intermédiaire d'un autre sens, le toucher ou même, par le mouvement, se rendre compte de la réalité mais, si parfaits que soient nos yeux, il ne nous est guère possible d'être tout à fait affranchis de certaines apparences. Méfions-nous donc des apparences qui sont souvent trompeuses et par cela même plus ou moins agréables.

La Baleine et son Gosier

Par Rudyard Kipling

IL Y avait une fois, ô ma Mieux Aimée, il y avait dans la mer une Baleine, et qui mangeait les poissons.

Elle mangeait le mulet et le carrelet, le merlan et le poisson volant, le turbot et le maquereau, l'anguille, sa fille et toute sa famille qu'a la queue en vrille.

Tous les poissons qu'elle pouvait attraper dans toute la mer, elle les mangeait avec sa bouche,—comme ça!

Jusqu'à ce qu'enfin il ne resta plus qu'un seul petit poisson dans toute la mer, et c'était un petit Poisson-plein-d'astuce, et il se tenait en nageant juste derrière l'oreille droite de la Baleine, crainte de malentendu.

Alors la Baleine se dressa debout sur sa queue et dit:

—J'ai faim.

Et le petit Poisson-plein-d'astuce dit d'une petite voix pleine d'astuce également:

—Noble et généreux cétacé, as-tu jamais goûté de l'homme?

—C'est bon, dit le petit Poisson-plein-d'astuce. Bon, mais des arêtes.

—Alors, cherche-m'en, dit la Baleine.

Et elle fit écumer la mer en la fouettant de sa queue.

—Non, dit la Baleine; à quoi ça ressemble!

C'est assez d'un pour commencer, dit le petit Poisson-plein-d'astuce. Si tu nages jusqu'à 50o de latitude Nord et 40o de longitude Ouest (ça, c'est de la magie), tu trouveras, sur un radeau, au milieu de l'eau, avec rien sur le dos, rien qu'une paire de culottes en droguet bleu et des bretelles (il ne faut pas oublier les bretelles, Mieux Aimée), et son couteau de matelot, tu trouveras un Nautonier naufragé, lequel, il est juste de t'en prévenir, est un homme d'infinie-ressource-et-sagacité.

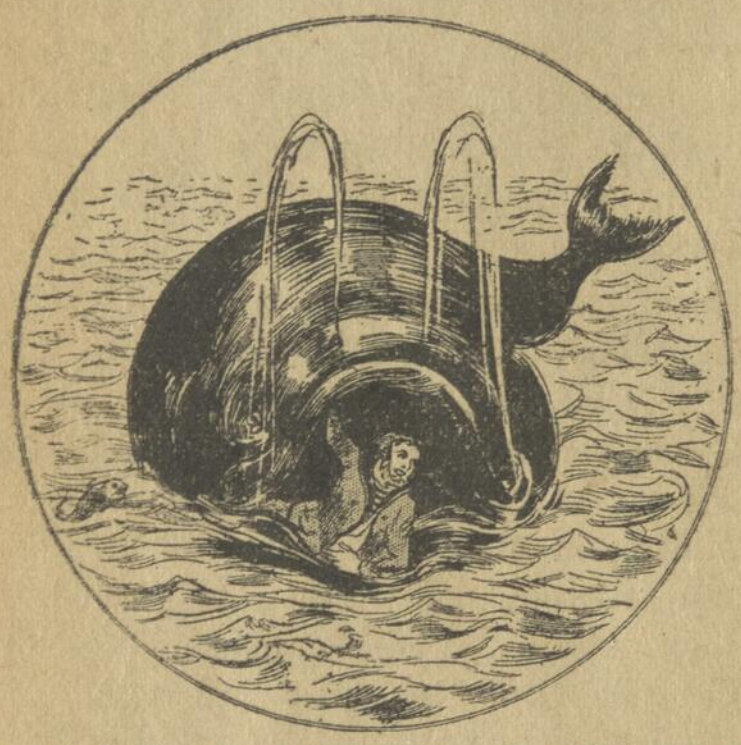
Sur quoi la Baleine s'en fut, nageant-nageras-tu, jusqu'au numéro 50 de latitude Nord, et 40 de longitude Ouest, et là, sur radeau, au milieu de l'eau, sans rien sur le dos, qu'une paire de culottes en droguet bleu, une paire de bretelles (faut surtout pas oublier les bretelles, Mieux Aimée), et son couteau de matelot, elle trouva un Nautonier naufragé, tout solitaire et tout esseulé, qui se tortillait les doigts de pieds dans l'eau salée.

(Sa m'man lui avait permis de faire ça, sans quoi jamais il n'aurait osé, rapport que c'était un homme d'infinie-ressource-et sagacité.)

Alors la Baleine ouvrit la bouche grande, grande, grande, comme si elle allait se fendre jusqu'à la queue, et elle avala le Nautonier naufragé, avec son radeau,, sa culote de droguet bleu, ses bretelles (n'oublie pas!) et son couteau de matelot.

Elle serra tout bien au chaud dans les placards tout noirs de son petit intérieur, et puis elle fit claquer sa langue,—comme ça, et tourna trois fois sur sa queue.

Mais aussitôt que le Nautonier, lequel était un homme d'infinie-ressource-et-sagacité, se trouva pour de bon au chaud dans le fin fond des placards tout noirs du ventre de la Baleine, il se mit à danser et valser, à frapper et taper, à rogner et cogner, à tordre et à mordre, à bondir et mugir, à ramper et saper, à moudre et découdre, à choir et s'asseoir, à crier et piler, à exécuter des gigues aux endroits qu'il ne fallait pas, si bien que



La Baleine ouvrit la bouche et dit "tout le monde descend"

la Baleine ne se sentit pas du tout heureuse. (Pas oublier les bretelles!...)

De sorte qu'elle dit au Poisson-plein-d'astuce:

—Cet homme a beaucoup d'arêtes. En outre, il me donne le hoquet. Que faut-il faire?

—Dis-lui de sortir, dit le Poisson-plein-d'astuce.

Là-dessus, la Baleine cria dans son propre gosier, au Nautonier naufragé:

—Sortez et tâchez de vous tenir. J'ai le hoquet.

—Point, point, dit le Nautonier. Pas comme ça, mais bien au contraire. Ramène-moi à ma rive natale et aux blanches falaises d'Albion, et puis on verra.

Et il se remit à danser pire que jamais.

—Il vaut mieux le ramener chez lui, dit le Poisson-plein-d'astuce à la Baleine. J'aurais dû vous avertir que c'est un homme d'infinie-ressource-et-sagacité.

Donc, la Baleine s'en fut, nageant-nageras-tu, si vite qu'elle put, des nageoires et de la queue, malgré son hoquet. et enfin elle aperçut la rive natale du Nautonier et les blanches falaises d'Albion, et elle s'échoua, la moitié du corps sur la grève, ouvrit la bouche grande, grande, grande, et dit:

—Tout le monde descend pour Winchester, Ashuelot, Nashua, Keene et toutes les stations de la ligne de "Fitchburg!"

Et juste comme elle disait "Fitch", le Nautonier sortit.

Or, tandis que la Baleine nageait, le Nautonier, car c'était, en vérité, une personne d'infinie - ressource - et - sagacité, avait pris son couteau de matelot et taillé le radeau en forme de petit grillage carré en bouts de bois croisés, et il l'avait attaché avec ses bretelles. (Maintenant, tu sais pourquoi il fallait se rappeler les bretelles!) Et il avait traîné ce grillage en travers du gosier de la Baleine, où il resta fiché.

Ça n'était pas une chose à faire, mais ce Nautonier était aussi un Hi-ber-ni-en d'Hibernie.

Il sortit ensuite, les mains dans les poches, sur les galets et s'en retourna chez sa mère qui lui avait donné la permission de tortiller ses doigts de pied dans l'eau salée; et il se maria et eut beaucoup d'enfants.

La Baleine aussi.

Mais, depuis ce jour-là, le grillage qu'elle avait dans le gosier et qu'elle n'a jamais pu faire sortir en toussant, ni descendre en avalant, l'empêche de rien manger que des petits, tout petits poissons, et c'est la raison pourquoi les baleines d'aujourd'hui ne mangent jamais d'hommes, de garçons, ni de petites filles.

Le petit Poisson-plein-d'astuce alla se cacher dans la vase, sous le pas des Portes de l'Equateur. Il avait peur que la Baleine fût fâchée contre lui.

Le marin rapporta son couteau à la maison. Il avait la culotte de droguet bleu en mettant le pied sur les galets de la grève, les mains dans ses poches. Les bretelles, il les avait laissées, vois-tu, pour attacher le grillage avec.

Et c'est la fin de cette histoire-là.

MUSIQUE SUR L'EAU

Oh! écoute la symphonie;
Rien n'est doux comme une agonie
Dans la musique indéfinie
Qu'exhale un lointain vaporeux;

D'une langueur la nuit s'enivre,
Et notre coeur qu'elle délivre
Du monotone effort de vivre
Se meurt d'un trépas langoureux.

Glissons entre le ciel et l'onde,
Glissons sous la lune profonde;
Toute mon âme, loin du monde,
S'est réfugiée en tes yeux;

Et je regarde tes prunelles
Se pâmer sous les chanterelles,
Comme deux fleurs surnaturelles
Sous un rayon mélodieux.

Oh! écoute la symphonie;
Rien n'est doux comme l'agonie
De la lèvre à la lèvre unie
Dans la musique indéfinie...

Albert SAMAIN.

Comment Comptent Les Sauvages

—o—

QUAND on réfléchit à l'importance qu'ont les chiffres ans tous les actes de notre vie, on demande s'il existe des peuples pouvant se passer de cette science fondamentale, presque naturelle chez les peuples civilisés.

Cela est ecpendant et certains ignorent même l'arithmétique la plus élémentaire. Voici quelques renseignements sur cette question peu connue.

÷

Les plus arriérés au point de vue qui nous occupe sont les Veddahs de Ceylan et les Fuégiens, les seuls types humains vivant aujourd'hui encore sans la moindre organisation sociale en hordes familiales.

A l'échelon le plus humble se trouve le Veddah qui ne saurait même pas dire "un", "deux", "trois", et à qui ne serait pas venue l'idée de se servir de ses doigts pour désigner les premiers nombres.

Pourtant, les Veddahs ont une langue articulée, que l'on rattache même à la famille aristocratique des langues à flexion; mais le vocabulaire de cette langue est extrêmement pauvre; il ne comprend qu'un très petit nombre d'expressions pour désigner les objets les plus usuels et même le Veddah n'y parvient qu'en recourant à des périphrases bizarres.

Les Fuégiens, eux, ne savent compter que jusqu'à trois, et encore avec beaucoup de difficulté.

÷

Relativement au Veddah, l'Australien est un mathématicien remarquable, car il a déjà essayé de compter ses doigts.

Sans doute, il n'y est point parvenu; mais à tout il faut un commencement. La plupart des clans australiens n'avaient réellement dans leur langage que deux noms de nombres, les deux premiers, "un" et "deux".

Au delà de deux, on disait parfois "beaucoup". Les plus forts arithméticiens disaient "deux plus un", deux plus deux", pour trois et quatre.

On en a vu, comme l'ont fait tant de peuples primitifs, procéder collectivement et dire "une main" pour cinq, "deux mains" pour dix.

On rapporte même que dans un district particulièrement avancé sous ce rapport, on serait allé jusqu'à quinze, peut-être vingt. A vrai dire, du moment où l'on se sert de la main comme unité collective, il suffit de savoir compter jus-

qu'à deux ou jusqu'à deux et deux pour exprimer les nombres dix et vingt.

En ce qui conserne la science des nombres, les Nègres d'Afrique sont infiniment plus développés que les Australiens, d'abord parce qu'ils sont plus intelligents et aussi parce qu'ils sont, en général et de longue date, fort adonnés au commerce, à ce point que les petits Nègres s'amusent à compter des cauries (coquillages qui servent de monnaie) et que, chez les Yorubas d'Abeokuta, on injurie un homme en lui disant: "Vous ne savez seulement pas combien font neuf fois neuf." Mais la numération n'a pas eu, en Afrique, une autre origine qu'ailleurs, c'est-à-dire l'emploi des doigts de la main.

Chez les Cafres Zoulous, par exemple, l'expression employée pour dire "six" signifie littéralement "prendre le pouce de l'autre main".

÷

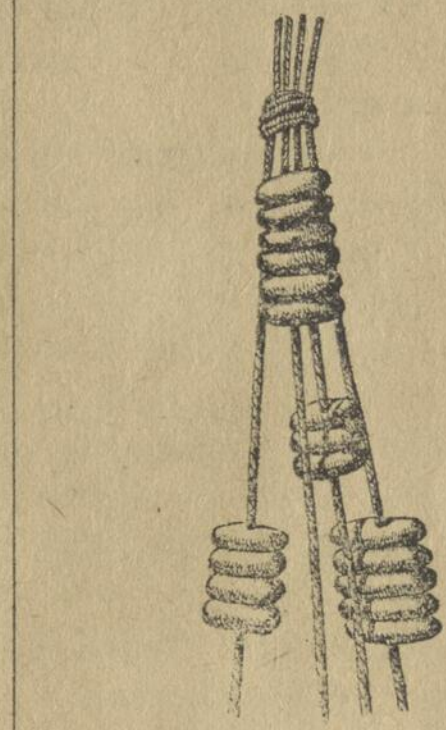
Chez les Papous, c'est aussi avec la main que l'on compte.

Ainsi, aux îles Banks, on commence à compter par un, en abaissant successivement les doigts jsuqu'à dix, nombre que l'on indique en joignant les mains.

A Saa (Cambodge), la récolte des yams (ignames) est une opération fort compliquée. Voici comment on procède: deux hommes comptent en même temps jusqu'à cinq, soit dix; et ils notent ensuite les dizaines, en disant "un, deux, trois"; pour mieux marquer la dizaine, un homme s'assied chaque fois qu'on y arrive; puis à dix dizaines, soit à cent, on s'aide d'une marque spéciale, d'un yam, comme signe pour se rappeler.

A la Nouvelle-Calédonie, les tribus les tribus les plus habiles en numération ont neuf noms de nombres. Dix se dit " les mains"; au delà de dix, on recommence et, pour exprimer vingt, on dit "un homme".

Quelques mathématiciens distingués peuvent parvenir ainsi jusqu'à cent, mais en s'aidant de petits bâtons dizainiers fichés dans le sable ou d'encoches



Boulier compteur employé au Pérou.

intelligentes des tribus néo-calédoniennes n'ont que quatre noms de nombres et disent "une main" pour cinq; " les mains" pour dix; pour quinze, on avance un pied; pour vingt, le second pied en disant "un homme".

Quand le calculateur s'embrouille et s'arrête, il proclame alors son impuissan- faites sur un morceau de bois. Les moins ce par une locution, qui, littéralement, signifie: "il n'y a plus de grains de sa-

ble'' c'est-à-dire: ''au delà, je ne sais plus!''

÷

Pour les idées de nombre, l'incapacité des Indiens de l'Amérique méridionale est extrême.

Peut-être, cependant, devrait-on faire exception pour les Patagons, les Puelches (Indiens des pampas de l'Amérique du Sud), les Araucaniens, qui savent compter jusqu'à cent, même jusqu'à mille ; mais ce n'est là qu'un legs traditionnel de l'ancienne civilisation des Incas: ils ne l'ont pas inventée.

Partout ailleurs, on a à peine quelques noms de membres. Ainsi, les Abipones n'ont dans leur langue que trois expressions numériques savoir: ''les doigts d'un émou'' pour dire quatre; ''les doigts d'une main pour dire cinq, enfin pour dire vingt, les doigts des mains et des pieds.

Les Indiens de la Colombie vont jusqu'à ''trois''. Pour les quantités plus fortes, ils montrent leur tête, mimique qui signifie évidemment: ''aussi impossible à compter que mes cheveux''.

Chez d'autres Indiens, l'aptitude mathématique est un peu développée. Ainsi les Tamanas de l'Orénoque disent: ''un, deux, trois, quatre'', puis ''une main''. Pour ''six'', ils disent ''un de l'autre main''; pour dix, ''deux mains''; pour onze, ''un du pied'', et cela en étendant les deux mains et avançant un pied. Pour vingt, ''un Indien'', et ainsi de suite : ''deux, trois, quatre Indiens''.

÷

Comme tous les peuples primitifs, les Esquimaux comptent sur les doigts, mais à peine peuvent-ils compter les doigts d'une seule de leurs mains. Ils savent joindre les mains pour dire ''dix''; puis, opérant de même sur les orteils, ils vont jusqu'au nombre ''vingt''.

Au delà la plupart d'entre eux se déclarent à bout de force arithmétique, en s'écriant: ''Où prendrai-je le reste?'' quelques-uns, pourtant, parviendraient à ajouter ''un homme'' à ''un autre homme'' et ainsi de suite jusqu'à ''cinq hommes''.

Dans quelques parties reculées du Pérou et de la Bolivie, on se sert pour compter d'une sorte de boulier.

Il se compose essentiellement d'un certain nombre de cordelettes liées ensemble à une de leurs extrémités et le long desquelles peuvent glisser de petites boules transpercées. Les ficelles sont choisies de couleurs différentes et les boules sont empruntées à la coque de divers fruits. Ces boules peuvent être enfilées à la fois sur toutes les ficelles ou sur un certain nombre seulement. Il s'en trouvera, par exemple, que quatre fils traverseront, d'autres n'en recevront que trois, deux ou même un seul. L'Indien aura ainsi ainsi le moyen de se créer des catégories de nombres correspondant, dans nos procédés, à autant de colonnes qu'il y aura de cordes à l'appareil.

Il transcrira, par exemple, le nombre 6039, en enfilant neuf boules à un fil, trois à deux fils, six à quatre fils. Et le petit instrument, une fois lié à l'extrémité inférieure comme il l'était au préalable à l'extrémité supérieure, conservera indéfiniment le nombre qui lui aura été ainsi confié.

÷

Chez les Aztèques, qui vivaient autrefois au Mexique, le nombre 20 était figuré par un drapeau, tandis que, depuis 1 jus-

qu'à 19, on n'employait que des points. Le carré de 20, soit 400, se représentait par une plume, sans doute à cause de la multiplicité des barbes de la plume. Une bourse ou un sac signifiait 8000, parce que dans les marchés on pouvait payer avec des sacs contenant chacun 800 grains de cacao. Pour écrire des fractions de ces gros nombres, on dessinait une moitié, un quart, une fraction aliquote de drapeau, de plume, de sac.

A propos de ces procédés, ils sont très en usage chez les Indiens de l'Amérique du Nord.

Le nombre d'inscriptions "peintes" ou gravées sur planchettes de bois, sur morceaux d'écorce, sur les peaux (souvent sur celles qui couvrent la tente) est énorme dans tous les tribus. Ce sont des messages, des récits de chasse, des chansons, de véritables annales comprenant des cycles de soixante-dix années.

On peut juger du développement de la pictographie chez les Indiens par l'exemple d'une pétition (voir notre gravure) présentée en 1849 au président des Etats-Unis par les chefs des Chippeways réclamant la possession de certains petits lacs (h) situés au voisinage du lac Supérieur (figuré sur notre gravure par la grande bande transversale noire), vers lequel conduit une certaine route (trait oblique dans le coin gauche, en bas).

La pétition est peinte en couleurs syymboliques (lilas pour l'eau, blanc pour la route, etc.), sur une pièce d'écorce. (a) y représente le principal chef pétitionnaire, dont le clan a la grue pour "totem" ou animal emblématique et ancestral ; les animaux qui suivent "b, c, d, e, f, g," sont les "totems" de ses copétitionnaires. Leurs yeux sont tous reliés au sien pour exprimer l'unité de vue, leurs coeurs au sien pour exprimer l'unité de sentiments. L'oeil de la grue, symbole du chef principal, est en outre le point de départ de deux lignes : l'une, la plus petite, dirigée vers le président (réclamation) et l'autre vers les lacs (objet de la réclamation).

C'est un véritable rébus!



Pétition des Indiens Chippeways au Président des Etats-Unis



Un Joli Tour de Carte

Le tour de cartes suivant, que nous croyons inédit, ici, ne demande, pour son exécution, ni adresse manuelle, ni artifice d'aucune sorte. Il est basé sur un calcul très simple, dont la nature, toutefois est assez difficile à déterminer pour celui qui n'est pas dans le secret.

Faites battre et couper un jeu de 52 cartes, et priez une personne de l'assistance de regarder en votre absence et de se rappeler une carte quelconque, dont elle devra également retenir le rang (à partir du dessus du paquet), tout en ayant soin de ne pas déranger l'ordre actuel des cartes. Il s'agit pour vous de trouver la carte choisie.

A cet effet, vous prenez le jeu et vous retirant à l'écart vous faites glisser l'une après l'autre chacune des 52 cartes de votre main gauche dans votre main droite, de manière à ce que celle qui était la première se trouve maintenant la dernière (ou 52e), la seconde, l'avant-dernière (ou 51e) et ainsi de suite jusqu'à la dernière, qui sera maintenant la première.

A.—Dites à la personne, en lui remettant le jeu, que sa carte sera la 52e à partir du dessus, si elle veut bien recommencer à compter les cartes par le chiffre correspondant au rang occupé primitivement par la carte choisie (si par exemple on avait choisi la 8e carte, on devra compter 8, 9, 10, etc., jusqu'à la 52e, et l'on retournera).

Cependant si l'on faisait toujours le tour de cette façon, ce chiffre 52 revenant à choque fois ferait facilement découvrir la solution. Il vaut donc mieux procéder de la manière suivante :

B.—Avant de prendre le jeu pour en opérer la transposition, demandez à la personne à qui vous faites le tour de vous nommer un chiffre quelconque "supérieur" au rang de la carte choisie. Il vous est facile alors, après avoir interverti l'ordre des cartes, de retirer du dessus du paquet pour les mettre en dessous le nombre de cartes actuellement en trop pour que la carte choisie se trouve au rang nommé.

Vous désigne t-on, par exemple, le nombre 25, partant de ce principe qu'après la transposition du paquet la carte choisie est nécessairement la 52e, il suffira de faire glisser 9 cartes (52—25 : 9) sous le paquet, pour que cette carte se trouve la 25e. De même, si l'on vous indique le nombre 17, ce sera 15 cartes qu'il faudra déplacer ainsi (52—15 : 17) pour obtenir le résultat voulu.

—— o ——

Saint Crepin et le Diable

—— o ——

Il y a bien longtemps, saint Crépin et le diable réunirent leurs économies pour acheter un champ et ils décidèrent de s'en partager les fruits. Le diable, qui se croyait bien fin, demanda que, pour la première année tout ce qui pousserait au-dessus du sol fût à lui et le reste au saint; celui-ci feignit d'acquiescer à cette demande, avec le secret dessein de jouer un bon tour au diable.

Saint Crépin s'en fut à la ville et acheta de la graine de navets qu'il sema dans le champ commun. Bientôt les navets couvrirent la terre de feuilles vertes et, en dessous, poussèrent au point de se toucher les uns les autres. Le diable vint alors réclamer la part de sa récolte: Crépin le conduisit au champ et se mit en devoir d'arracher les navets le diable l'aida dans ce travail, jusqu'à ce que, voyant que le saint mettait en tas les feuilles coupées, il lui demanda ce qu'il en pensait faire.

"Mais il me semble que c'est ta part. Est-ce que tu ne m'as pas demandé tout ce qui pousserait au-dessus du sol? A toi sont les feuilles, et à moi les navets."

"Ah bien! l'année prochaine, pensa le diable, il ne se moquera pas de moi, car je lui demanderai tout ce qui poussera sous terre."

Il fit comme il avait pensé.

Une seconde fois, saint Crépin s'en alla à la ville, acheta du blé pour un bon prix, et le sema dans le champ. Le blé germa, sortit du sol, poussa et poussa si bien qu'il fut vite bon pour la faulx et le fléau.

Le diable vint demander sa part et ne reçut que les racines, dont il ne sut quoi faire. Cela ne le satisfit pas le moins du monde et, furieux, il s'en alla trouver le saint pour lui proposer un nouveau marché.

"Voyons, que veux-tu? lui demanda Crépin."

"Je veux cultiver le champ moi-même. J'y sèmerai la plante qui me plaira. Si tu devines son nom, le champ sera pour toi seul; si tu ne le devines pas, il sera pour moi.—Ça va?"

"Oui, c'est entendu."

"Eh bien! dans trois mois, nous verrons alors."

Le diable s'en alla dans un pays très lointain et rapporta une plante inconnue du saint: la lentille. Il en sema dans le champ; elles germèrent et le couvrirent tout entier. Le saint était en grand risque de perdre la partie, parce que, malgré ses recherches, il n'avait pu vérifier le nom de la plante inconnue. Quelques jours avant l'expiration des trois mois fixes, il se leva pendant la nuit, se roula au milieu du champ de lentilles et s'en alla dormir tranquillement.

Le lendemain, il dit au diable.

"Hier, pendant la nuit, une énorme bête noire est entrée dans ton champ et a écrasé beaucoup de pieds de la plante que tu as semée. Si tu m'en crois, veille avec

soin, car, autrement, cela pourrait aller mal..."

"Je n'y manquerai et pas et je te remercie de ton avis."

La nuit étant arrivée, le diable alla s'embusquer auprès du champ; et saint Crépin se roula dans un grand tas de plumes, après s'être plongé dans un tonneau de mélasse. Ainsi déguisé, il pénétra dans le champ. Le diable ne reconnut pas le saint et grande fut sa surprise de voir qu'un animal d'aspect repoussant se roulait sur les lentilles.

"—Quelle est cette bête qui vient abîmer mes lentilles? s'écria le diable qui s'enfuit effrayé.

Saint Crépin savait ce qu'il voulait. Il courut à la rivière pour enlever la mélasse et les plumes, rentra vite à sa maison et se coucha.

Le lendemain, le diable alla le trouver et lui dit: "Voici les trois mois passés, Crépin, et je viens te demander le nom de la plante que j'ai semée dans le champ.—As-tu vu la bête hier?—Je ne te demande pas cela: sais-tu le nom de la plante?—Peut-être bien: Je vais te dire trois noms. Si parmi eux, ne se trouve pas le bon, le champ est à toi... Le premier, c'est du lin.—Ce n'est pas cela mon pauvre Crépin!—Le second, du chanvre?—Pas davantage; le champ est déjà presque à moi.—Oh! alors, il ne faut plus se tromper... le troisième: des lentilles?—Tu m'as battu. Adieu, Crépin; le champ est à toi. Tu es plus fort que moi."

BONJOUR ! BONSOIR !

Le salut chez divers peuples

AUTANT de peuples, autant de façons diverses de saluer, de souhaiter à autrui toute sorte de prospérités, ou de lui témoigner son respect, soit par le geste, soit par la parole. Quel énorme volume ne ferait-on pas en rapportant les innombrables formes de ce cérémonial de tous les jours!

Donnons-en toutefois quelques-unes, recueillies çà et là dans quelques ouvrages, en remarquant que la plupart ont pour origine le désir de montrer qu'on est inférieur à la personne que l'on salue ou qu'on prend un vif intérêt à sa santé.

÷

En Abyssinie, les indigènes se prennent mutuellement la main et se la baisent. Ils prennent aussi l'écharpe de celui qu'ils saluent — quand il en a une—et ils se l'enroulent autour du corps; de sorte que, fort souvent, le salué reste à peu près nu, car la plupart des indigènes ne portent que cette écharpe et un caleçon de coton.

L'Anglais salue du chapeau, avec toutes les nuances en usage dans les pays policés, et il dit: "How do you do?" Comment faites-vous? — "How are you?" Comment êtes-vous? Le "bonjour" varie suivant les divers moments de la journée: "good morning, good evening, good night", bonjour, bonsoir, bonne nuit.

Le Français agit absolument de même.

L'Allemand, parlant à la troisième personne, aborde en disant: "Wie geht's?" Comment va-t-il? "Leben sie wohl !" Qu'ils vivent bien! Ou bien encore: "Was machst du?" Que fais-tu? "Wie befinden sie Sich?" Comment vous trouvez-vous ? Comme l'Anglais, l'Allemand a un bonjour qui varie suivant les différentes heures du jour. Il emploie "guten Morgen" jusqu'à midi; "guten Tag", de midi jusqu'au coucher du soleil; "guten Abend" pour la soirée, et "gute Nacht" pour souhaiter une bonne nuit.

Les Arabes sont solennels comme tous les Orientaux. Quand ils passent l'un à côté de l'autre, l'un d'eux dit: "Emchi bes-Slama", marche sur la paix, et l'autre répond: "Ebkâ el'kh'eir", va sur le bien.

Les Astrakanais ôtent une de leurs pantoufles pour saluer, quelquefois les deux. Chez nous, c'est tout le contraire; nos paysans du midi suspendent leurs chaussures au bout d'un bâton pour ne pas les user sur la route; mais ils se rechaussent—les femmes principalement — dès qu'un prêtre, un bourgeois, etc., apparaissent.

L'Ayenis souffle dans l'oreille de celui qu'il salue. Les Cambodgiens se prosternent par terre.

Le Chinois s'approche en remuant ses deux mains appliquées sur la poitrine et, baissant un peu la tête, il dit "Tsin, tsin", ou bien il demande: "Tchi ko fane ?" Avez-vous mangé votre riz? ou simplement: "Ya fane?" Quand c'est une per-

sonne de marque, il opère une génuflexion en touchant la terre du front.

Les rois et les chefs de la Côte d'Afrique s'abordent en se serrant trois fois le doigt du milieu. Lorsque les femmes de la Côte d'Or se présentent dans une assemblée, elles enlèvent le peigne qui retient leur chevelure et celle-ci se déroule sur leurs épaules.

Les habitants des Cyclades se saluent en se jetant de l'eau sur la tête.

Les Danois s'abordent en disant: "Lev vel", vivez bien. L'Espagnol dit: "Buenos dias, senor," bonjour monsieur; dans les provinces on dit plus généralement "caballero" (cavalier) au lieu de "senor";—"Vayay con Dios", allez avec Dieu; "Como estad V. M." (vuestra merced.) Comment va Votre Grâce?

L'Ecossais dit: "Hoos' à wi' ye ?" Comment tout est-il chez vous? Le Grec moderne dit: "Ti Kaneis?" Que fais-tu?

Les Hébreux, anciens modernes, disent: "Salam", la paix. Les Hollandais disent: "Hoc wart's ge?" Comment voyagez-vous? "Hoc varat uwe?" Comment voguez-vous? ou bien encore : "Smakelijk ten?" Avez-vous un bon dîner?

L'habitant de Horne se couche à plat ventre pour saluer. L'Italien, en général, dit: "Come sta?" Comment va? Il est prodigue du "je vous baise la main" ou "les mains". L'Irlandais vous dit: "Puissiez-vous faire votre lit en gloire!"

Dans l'Hindoustan on prend la barbe de celui qu'on salue—ce qui serait une grave insulte dans beaucoup de pays voisins. Les Japonais ôtent une de leurs pantoufles. Les Lapons appuient fortement leur nez contre celui de la personne qu'ils saluent et le "flairent" énergiquement ; les coryzas, pituites, etc., doivent certainement être fort rares dans ces pays, car il y aurait un certain danger à exercer une pression quelconque sur un nez souffreteux. Les habitants de Lémurec, près des Philippines, se prennent réciproquement le pied et s'en frottent le visage. Ceux de Palaos en font autant. Les habitants de Loango saluent en agitant frénétiquement leurs bras et e nsautant trois ou quatre fois en avant et en arrière, salut bien difficile à faire pour les octogénaires... et les infirmes.

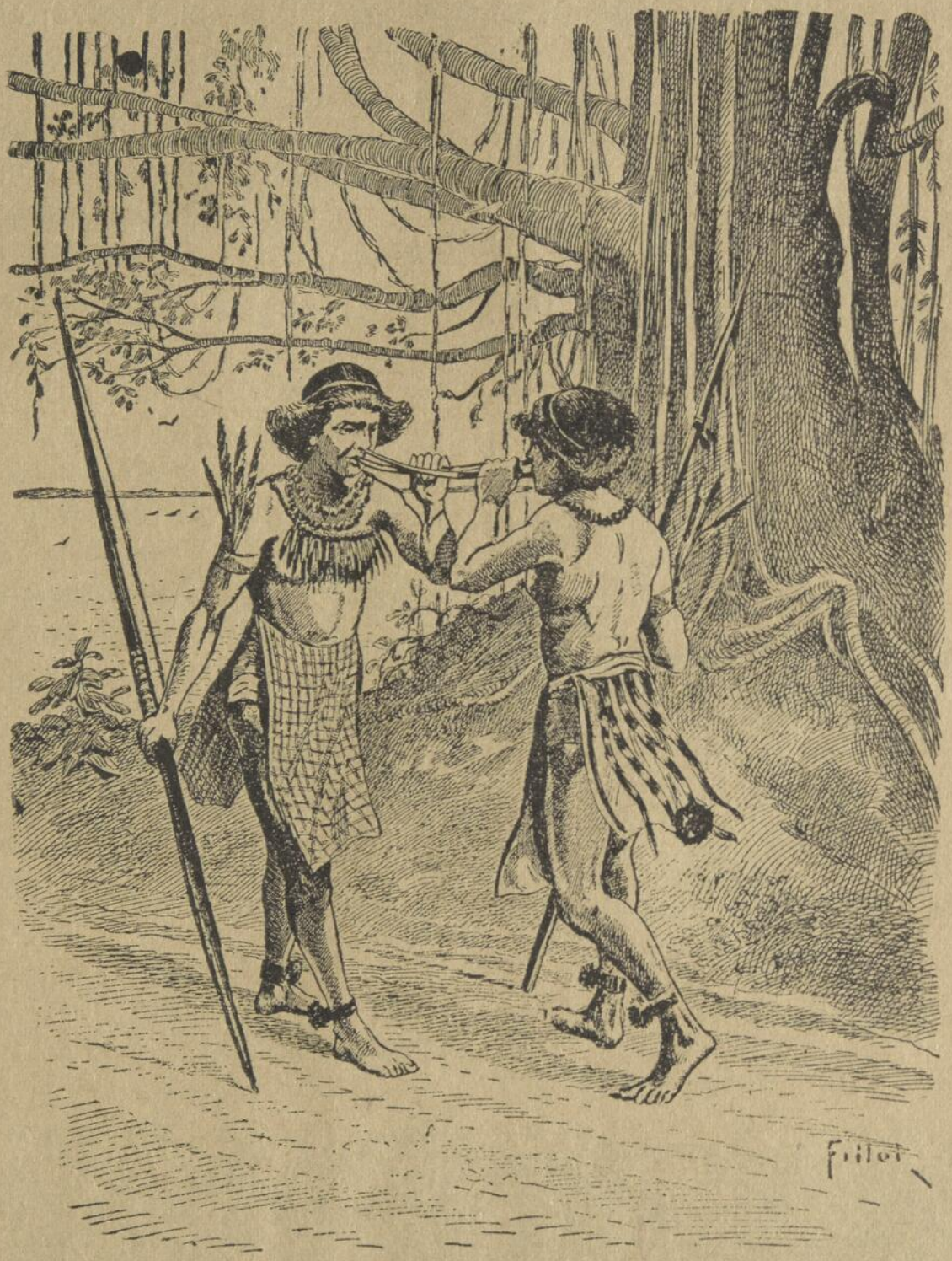
Les Nègres du Cap Lopez mettent un genou en terre et frappent trois fois leurs mains l'une contre l'autre en les élevant à la hauteur des épaules. Les Marianais passent la main sur l'estomac de la personne qu'ils veulent saluer.

Les Mexicains campagnards se saluent au moyen de la prière de l'Annonciotion; l'un dit: "Ave, Maria purissima", et l'autre répond: "Sin labe concebida". A part cela, tous les autres saluts usités en Espagne.

Les Napolitains disent volontiers : "Crescite in santita", croissez en sainteté. En Orient, généralement, quand la personne à laquelle on s'adresse est d'un rang élevé, on se prosterne plus ou moins profondément, jusqu'à s'agenouiller et mettre les mains et le front dans la poussière. Cela se passe ainsi chez les annamites et tonkinois.

Les Otaïtiens et, d'une manière générale, tous les habitants de la Polynésie font comme les Lapons: ils se frottent le nez l'un contre l'autre. Les Polonais disent: "Do nog panbog pochwalomy!" le Seigneur Dieu soit loué! Chez les Russes on dit: "Zdrastoni", soyez bien; "Rabe vash", votre esclave; "Kholo'p vash", votre serf; "Bogo toboï!" Dieu soit avec toi!

Il paraît cependant que cette dernière expression a changé peu à peu de signification et qu'aujourd'hui elle tendrait à



Indiens des bords de l'Amazone, se soufflant réciproquement une prise dans le nez en guise de salut.

vouloir dire quelque chose comme: Allez au diable! Il en est d'ailleurs de même de notre Dieu vous bénisse; bien souvent sa signification est tout autre que celle que présentent les mots, comme par exemple dans cette phrase: "Comment! vous avez encore brisé ce vase! Que le bon Dieu vous bénisse!!!!...

Généralement, chez les peuples de race slave, on se salue en disant: "Nui", paix. Les insulaires de Socotora baisent sur l'épaule ceux qu'ils veulent honorer. Le sultan et les hauts personnages de l'île Ternate ne donnent audience que "debout", et tous leurs sujets restent assis, comme si cette position était beaucoup plus humble que l'autre.

Voyez pourtant comme les appréciations changent d'une frontière à l'autre! Que dirait un ministre, entrant fortuitement dans l'un de ses bureaux, et qui verrait tous ses employés s'asseoir brusquement, avec un admirable ensemble?...

÷

Chez les Mincopies, pour s'embrasser, on se souffle réciproquement au visage. Quand les Mombouttous s'abordent, ils se présentent la main droite et se prennent le doigt du milieu, qu'ils font craquer en disant: "ganigghi".

Les Diours, lorsqu'ils se rencontrent, se crachent l'un sur l'autre; c'est en même temps un gage d'affection et de fidélité. Jamias un pacte n'est conclu entre deux trafiquants, sans qu'ils procèdent à cette répugnante opération. Les Thibétains tirent la langue en se grattant en même temps l'oreille.

Enfin la plus amusante façon de se manifester l'amitié par un salut se rencontre chez les Indiens de l'Amazone. Chez eux le tabac ne s'aspire pas. il s'insuffle. Placé dans un tube en os—souvent un os humain—recourbé en forme de chalumeau, la poudre excitante est envoyée au creux du nez par la bouche même du priseur. Bien mieux, à la rencontre d'un ami on s'offre fraternellement une prise en se soufflant mutuellement et simultanément dans le nez la poudre de tabac."

Voyez-vous cette mode gagner les boulevards de Montréal?

VIPERES ET COULEUVRES

—o—

"Un serpent!"

A ce cri, poussé le plus souvent d'une façon tout à fait inopportune, je n'ai pas besoin de dire que les signes de la plus folle terreur se manifestent chez les individus mêmes qui s'effraieraient modérément de tout autre danger.

Un serpent! Il n'est pas de mot qui inspire une plus grande peur, et qui provoque plus d'instinctive répulsion. Rappellerai-je la figure lapidaire trouvée jadis par l'auteur d'un roman populaire? Il avait à dépeindre un personnage éminemment antipathique et pour bien marquer l'heure que celui-ci devait inspirer notre "écrivain" n'avait pas hésité à énoncer que sa main était froide... comme celle d'un serpent!

Or, si les serpents, même de ce temps-là, n'avaient pas de main, il n'est nullement prouvé que leur voisinage et leur contact soient si désagréables que cela.

C'est, au contraire, une habitude assez répandue, dans certains pays de se faire des amis de ces jolis animaux, de les placer dans ses cheveux, en collier autour du cou, en bracelet à chaque bras.

Mais il y a serpents et serpents, et voilà le pourquoi du titre de cet article sur les vipères et les couleuvres.

Il est, en effet, difficile de trouver deux sujets plus dissemblables et si rapprochés d'aspect, l'un de l'autre, qu'il est très difficile de les reconnaître. C'est justement pour vous apprendre autant que possible à les distinguer que j'ai recueilli, aux meilleures sources, les notes les plus précises.

La nécessité d'être renseigné vous apparaîtra quand vous songerez que si la couleuvre est totalement inoffensive, la morsure de la vipère peut causer la mort ou tout au moins occasionner de graves accidents.

On vous dira partout: détruisez la vipère; respectez la couleuvre. C'est très joli; mais dans quelle perplexité nous mettez-vous, coment serons- nous exactement fixés?

Si vous consultez des livres savants, vous y verrez que—je copie—"le caractère essentiel qui sépare nettement le genre essentiel qui sépare nettement le genre vipère du genre couleuvre est la présence chez les vipères de deux crochets mobiles sur la mâchoire supérieure, communiquant avec deux glandes qui sécrètent un venin très subtil dont l'animal se sert pour empoisonner sa morsure. Rien de pareil n'existe chez les couleuvres, tandis que ces mêmes crochets se retrouvent chez tous les serpents venimeux".

Pardon! Mais s'il faut que j'attende que les crochets aient fait leur office pour déterminer le genre vipère; si je suis seulement mort, il sera peut-être un peu tard!

Je voudrais vous mettre à même de vous prononcer dans des conditions meilleures. C'est possible, tout juste, puisqu'on rapporte qu'un professeur au Muséum d'Histoire Naturelle de Paris, savant des

plus ditingués, spécialiste autorisé, se fit mordre sur la fin de sa carrière par une vipère qu'il avait confondue avec une couleuvre.

Je rapporte ce fait pour bien vous imprégner de l'idée qu'il est mauvais d'agir à la légère et qu'il faut être bien sûr de son fait avant de se risquer à s'emparer d'un reptile.

La conduite à tenir doit toujours s'inspirer de la plus grande prudence. et l'on ne fera jamais assez attention au cours des différentes manoeuvres qui constituent la capture ou la destruction d'un ennemi aussi dangereux.

Les signes négatifs ne servant à rien, sont nombreux. les signes affirmatifs se réduisent à deux; mais ils sont assez bien déterminés. Il est donc bon de les connaître sinon pour être à l'abri de toute surprise, du moins pour se trouver dans les meilleures conditions par rapport à l'adversaire.

Commençons par éliminer les signes négatifs: couleurs. forme générale, forme de la tête. taille. etc.

Couleurs: vipère et couleuvre peuvent se ressembler à s'y méprendre; la couleuvre vipérine par exemple—inoffensive—se rapproche étonnamment de la vipère aspis.

Forme générale: Dans toute la partie différence assez peu appréciable pour qui constitue le corps proprement dit, qu'on puisse s'y fier.

Forme de la tête: même observation

Taille: La couleuvre peut atteindre 4 pieds et la vipère s'arrête à environ deux pieds.

La vipère présente deux caractères qui la séparent de la couleuvre. 1o. La peau de la tête. Chez la couleuvre cette peau de la tête représente des écailles relativement grandes, des plaques peu nombreuses, de formes géométriques (trapèzes, rectangles, etc.), paraissant plates. Tout au moins pour la vipère, la peau de la tête est composée d'une quantité de petites écaillures de grandeur identique ou à peu près.

Voilà un caractère qui serait certain si chez la vipère péliade on ne remarquait des plaques moins nombreuses que chez la couleuvre, s'étendant aussi moins loin, mias pouvant prêter à confusion. On peut néanmoins se fier davantage aux petites écaillures de la vipère aspic qu'à la lettre V formée par deux taches noires et qu'il n'est pas commode de distinguer tout d'abord. La couleuvre aussi a des taches qu'on peut, avec un peu de complaisance prendre pour un V.

Deuxième caractère: la queue. Chez la couleuvre, on voit le corps diminuer graduellement et se terminer en "queue de rat". Cependant, il ne faut pas exagérer; la queue proprement dite de la couleuvre, quoique fine et bien formée, n'est pas longue, 5 à 6 pouces à peine. En face d'une queue de vipère, il n'y a pas à se tromper. Chez ce reptile, le corps conserve presque le même diamètre depuis le cou jusqu'à l'autre extrémité. Sur la fin, pourtant, en 2 ou 3 pouces à peine, ce diamètre diminue et le corps finit par une queue en forme de cône court.

Ce caractère fourni par la queue est encore moins probant que celui de la tête, parce qu'on a souvent du mal à l'examiner. Qaund la bête est enroulée entièrement ou partiellement, quand elle se meut, la queue peut être cachée en partie.

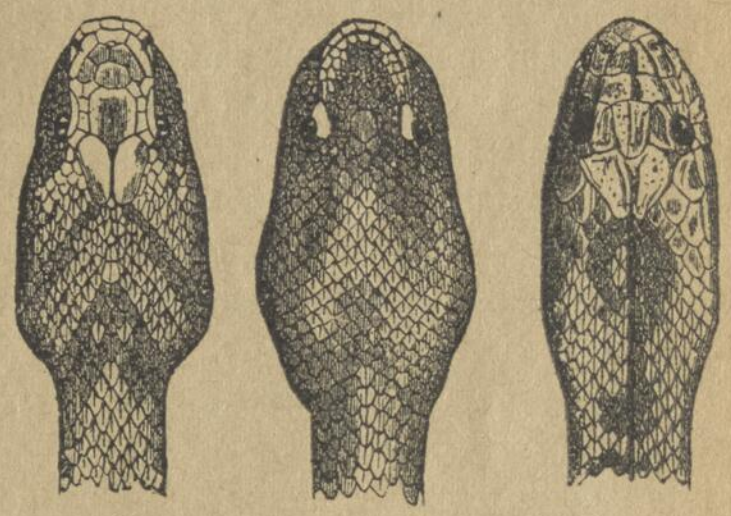
Enfin comme troisième moyen de contrôle, la couleuvre est aquatique; la vipère ne l'est pas. Dès que vous voyez un reptile nager, vous pouvez être tranquille, c'est un être incapable de nuire.

L'habitant des deux espèces n'est pas aussi éloigné qu'on le supposerait. La couleuvre, quoique aquatique—dans certaines variétés—et aimant les endroits bas et humides, recherche aussi la chaleur et se plaît dans les bois, vers les rochers qui lui fournissent de douces tiédeurs. On la rencontre aussi bien au bord de l'eau que dans la forêt, à travers la prairie que sur la route, à la bordure des buissons. La vipère n'est pas loin non plus car les collines, les falaises près des rivières lui conviennent tout autant que les rochers, une mare à demi desséchée, ou les dessous de bois garnis de fougères. Donc, il faut, dès que l'on s'occupe de science ou de sport, botanique, marche, pêche, chasse ; même si l'on se promène sans presque entrer sous bois, prendre de grandes précautions. La première de toutes est de ne jamais rien saisir avec la main dont on ne soit absolument sûr. Ce modeste tas de "feuilles mortes", ce petit éclat de rocher, bien en vue sur un bloc exposé au soleil, ce "lézard" dont on n'a vue qu'une partie du corps ou plutôt qu'on n'a pas vu du tout, l'attention ayant été attirée seulement par un frôlement à travers les feuilles, cette bête "morte" étalée sans mouvement sur une pierre, peuvent, bel et bien, être une vipère parfaitement vivante et qui vous le fera voir—et sentir—incontinent.

On vous dira de ne pas vous effrayyer à la vue d'une vipère "qui n'attaque jamais". Quelle erreur! Ne vous effrayez pas, ne vous effrayez jamais dans la vie, la crainte n'exclut pas le danger ; mais sachez ce que vous faites et sachez ce qu'on peut vous faire.

Or, la vipère attaque, ne l'oubliez pas. Je dirai même qu'elle attaque toujours dans les circonstances où vous pouvez vous trouver face à face et en contact. certes, si vous ne faites que l'apercevoir ; si elle a du champ, si vous ne l'avez pas surprise dans son sommeil en marchant dessus ou en voulant vous en emparer, elle n'aura qu'une idée : fuir. Tous les animaux en sont là, presque tous, et le timide reptile le premier ne songe qu'à éviter les atteintes de l'homme.

Mais la vipère se cache souvent, au moment des grandes chaleurs, sous les javelles et les andains, dans les bourrées restées en plein air. Même, elle pénètre, pour s'abriter, dans les cabanes de sabo-



Vipère péliade. **Vipère aspic.** **Couleuvre.**

tiers et de charbonniers où elle se cache sous les lits de feuillages et les tas de copeaux.

On la rapporte fréquemment jusqu'à la ferme avec les gerbes de blé, et elle se trouve également au fond du trou d'arbre où un enfant voudra aller voir s'il n'y a pas quelque nid.

La vipère voyage en général de nuit. Durant le jour, elle reste volontiers enroulée, dans une immobilité trompeuse. On dirait que sachant combien sa livrée se confond aisément avec le sol, elle dédaigne de s'apercevoir du danger qu'elle court près de l'homme.

Vous pouvez passer et repasser à côté d'elle sans la voir et surtout sans qu'elle

se dérange. Elle ne fuit pas spécialement à votre approche; si vous en voyez une en mouvement, c'est qu'elle va à la recherche d'un endroit lui convenant pour la sieste au soleil ou qu'on l'a chassée de son refuge. Arrêtée, elle ne s'inquiète de vous que pour se tenir sur la défensive. Si elle est bien sûre que vous ne l'avez pas vue, ou si vous passez sans vous arrêter, elle attend votre départ pour s'éloigner. Restez-vous immobile, elle ne bougera pas. Elle ne se décide à s'en aller qu'après un moment, quand elle croit pouvoir le faire sans risque. Elle sait qu'elle avance lentement en rampant et que c'est un jeu de la rattraper, et elle préfère se préparer à la lutte que de tenter de s'échapper puisque cela lui sera difficile.

Quand elle se décide à s'en aller, elle le fait sans bruit, doucement, presque sans mouvement. Elle semble disparaître, fondre dans le bois mystérieux.

Mais quand vous la regardez fixement, quand vous manifestez par vos gestes l'intention de lui nuire; si vous avez seulement frôlé les herbes où elle reposait, la guerre, comme dans le cas où on la relève avec une gerbe, où on la manipule avec les bottes de paille ou de foin, où on marche dessus, est déclarée sans rémission. La timide vipère devient subitement furieuse et elle attaque sans merci.

On dit qu'elle se défend; je préfère me servir du verbe attaquer qui peint mieux, à mon sens, son état d'exaltation, et les mouvements prompts et violents qu'elle fait pour mordre et inoculer son mortel venin. Alors elle resserre les cercles qu'elle forme avec la partie postérieure de son corps, et, arrivant à se tenir presque uniquement sur sa queue, elle se détend comme un ressort et mord désespérément.

Or, elle peut, ainsi, dans son effort exaspéré, atteindre l'homme debout jusqu'au jarret. Jugez de ce qu'il peut en être, quand la vipère, au lieu d'être par terre, se trouve sur un rocher, un talus, ou qu'on la met, en prenant à brassée de la paille, du bois, à portée de la main, du bras, du visage.

De ce que je viens d'expliquer, il ressort qu'il y a grande nécessité de ne pas s'exposer à la morsure de la vipère; on ne devra donc jamais pénétrer dans les broussailles, sous bois, parcourir les roches sans fortes bottes ou tout au moins des guêtres sérieuses en cuir, la bande molletière en drap si fort àla mode depuis la campagne du Transvaal, étant, sans doute, insuffisante.

Mais vous avéz su éviter les attaques de l'ennemi et vous voulez à votre tour l'exterminer. Le plus simple des moyens est de frapper la vipère au milieu du corps avec un bâton quelconque, badine flexible ou forte canne. Je dis au milieu du corps et non à la tête, pour ne pas manquer le coup et s'exposer à un retour offensif.

N'avez-vous ni canne, ni badine, ni bâton, le temps de vous procurer cet accessoire indispensable et la bête aura le loisir de gagner le large. On connaît l'expérience qui consiste à étendre un coq par terre, la tête collée au sol, et à tracer à la craie une raie que l'animal ne quitte pas des yeux, restant ainsi complètement immobilisé. Le même résultat sera obtenu pour la vipère en plaçant non loin d'elle un objet blanc comme un mouchoir ou un papier froissé en boule. Elle prendra l'objet pour un adversaire à surveiller et restera là. Vous avez alors la faculté de vous procurer l'arme nécessaire. Si, du reste, au retour, vous ne retrouvez plus la bête, il vaut mieux la perdre que de la

chercher pour l'écraser du talon, ce qu'il ne faut jamais faire.

Autre moyen. Vous vous munissez de deux baguettes. L'une est fendue à son extrémité, l'autre, entaillée en biseau, et entrée dans la fente de la première, la maintient ouverte. Approchez prudemment de la vipère, prenez-lui le cou dans la pince et retirez vivement la seconde baguette formant coin. La bête est prise et vous pouvez en faire ce que vous voulez.

Vous avez remarqué que j'ai jusqu'ici généralisé la question, et parlé, au singulier, de la vipère et de la couleuvre. Bien entendu, il ya plusieurs variétés de ces deux reptiles.

En général, elles ont le corps, trapu, assez uniformément gros dans toute sa longueur, comme je l'ai déjà dit. Quant aux couleurs, elle vont du roux clair au rouge brique, d'intensité variable, avec des taches noires ou noirâtres. Le rouge domine, mais le gris cuivré peut se rencontrer suivant l'âge, la variété, le milieu ou l'époque de la mue.

Allez donc vous y reconnaître!

Les couleuvres sont teintées du vert sombre au gris bleuté avec des taches jaunes souvent d'un bel effet. Mais ne vous fiez nullement à cette différence de coloration, car elle est loin d'être absolue et l'inoffensive couleuvre vipérine, notamment, brune et rousse, se rapproche si sensiblement de la vipère que la confusion serait possible sans les points de dissemblance dont vous avez eu la description.

En vous en rapportant aux données que je vous ai fournies, vous courrez forêts et montagnes en évitant un accident, c'est-à-dire avec double plaisir.

HIER AU SOIR

Hier, le vent du soir, dont le souffle caresse,
Nous apportait l'odeur des fleurs qui s'ou-
[vrent tard.
La nuit tombait, l'oiseau dormait dans l'ombre
[épaisse.
Le printemps embaumait moins que votre jeu-
[nesse;
Les astres rayonnaient moins que votre re-
[gard.

Moi, je parlais tout bas. C'est l'heure solen-
[nelle
Où l'âme aime à chanter son hymne le plus
[doux.
Voyant la nuit si pure et vous voyant si belle,
J'ai dit aux astres d'or: "Versez le ciel sur
[elle."
Et j'ai dit à vos yeux: "Versez l'amour sur
[nous."

AVANT ET APRES

Giverdet, (dans son lit, malade, cherche à lire un verdict de circonstances atténuantes dans la physionomie du Dr Gélatin, occupé à lui tâter le pouls).—Eh bien?

Le Dr Gélatin, (remettant son chronomètre dans sa poche).—Cent douze!... Il faut faire l'opération!

Giverdet, (sursautant).—L'opération ! Je suis donc en danger?

Le Dr Gélatin.—Ne vous agitez pas!... Vous n'êtes pas en danger maintenant, mais vous le seriez demain, si je ne vous opérais pas!

Giverdet, (navré).—Vous me sauverez, n'est-ce pas, docteur?... Mon cher docteur?...

Le Dr Gélatin.—Mais certainement.

Giverdet.— Quand on se porte bien, dans les conversations, on n'a pas l'air de tenir à la vie, et puis, tout d'un coup, lorsqu'on se trouve en face de... de la chose, c'est instinctif!... Vous me comprenez?

Le Dr Gélatin.— Je vous comprends très bien... Soyez tranquille!

Giverdet, (s'attendrissant).—Ma pauvre femme! Mes pauvres enfants!

Le Dr Gélatin.—Mais ne vous énervez donc pas!... Puisque je vous dis que ça ira tout seul!

Giverdet.—Il y a longtemps que vous me connaissez... Je ne suis pas absolument riche,—une bonne aisance, voilà tout,—mais, si vous me sauvez, vous n'obligerez pas un ingrat... la moitié de ce que j'ai!...

Le Dr Gélatin, (souriant).—Je n'en demande pas tant. Je suis avant tout votre ami, mon dévouement vous est acquis... N'ayez donc pas peur!

Giverdet.—Je n'ai pas peur! (Après un temps.) Alors, ce sera?...

Le Dr Gélatin.—Demain matin.

Giverdet.—Demain? (geignant.) Ah ! la santé, la santé, c'est l'inestimable fortune!

Le Dr Gélatin, (se retirant).—Reposez-vous, surtout!... Tâchez de dormir... je repasserai ce soir!

Giverdet, (inquiet).—Pour quoi faire?

Le Dr Gélatin.—Mais... pour bavarder un instant, en rentrant chez moi. (Le réconfortant.) Songez aux bonnes parties de chasse que nous ferons encore, cet été, ensemble!

Giverdet, (s'effondrant dans les oreillers.)—Ah! la chasse!

Dans l'antichambre

Mme Giverdet, (au docteur).— Comment le trouvez-vous?

Le Dr Gélatin, (soucieux).—Pas bien! Il n'est que temps!

Mme Giverdet.—Mais vous ne craignez pas?...

Le Dr Gélatin.—On doit toujours craindre lorsqu'on est réduit à essayer une pareille opération!... Je vous le disais bien, nous avons trop attendu.

Mme Giverdet, (pleurant).—Ah! docteur!...

Le Dr Gélatin.—Il nous reste encore une chance sur deux... et la Providence, si vous y croyez!... Ne pleurez pas! Il ne faut pas qu'il s'aperçoive!... Adieu, Madame. A tout à l'heure!

Six mois après.

Giverdet, (fringant, le chapeau sur l'oreille, le cigare allumé, se dispose à sortir.)

Mme Giverdet.—Où vas-tu, cette après-midi?

Giverdet.—Un tour de boulevard, les Aquarellistes, la Bodinière, une heure au cercle, et je rentre.

Mme Giverdet.— Ce serait peut-être convenable de passer chez le docteur Gélatin.

Giverdet.—Chez le docteur?

Mme Giverdet.—Voilà quatre mois que tu es sur pieds, et tu n'y as pas été!...

Giverdet.—Je te demande pardon, je lui ai fait une visite de remerciement!

Mme Giverdet.—C'est peu! Avant ton opération, il dînait ici très souvent ; il semble que nous l'écartions. En somme, il t'a sauvé.

Giverdet.—Oh! sauvé!... Il m'a avoué lui-même, la veille de l'opération, que ce n'était rien du tout!

Mme Giverdet.—Oui, mais à moi, il m'avait confié, au contraire, que c'était très grave!

Giverdet.—Pour se faire valoir.

Mme Giverdet.—Tu es injuste. Gélatin a toujours été excellent pour nous.

Giverdet.— Oui, mais enfin, si j'avais été si malade que ça je ne me serais pas remis en cinq semaines!

Mme Giverdet.—Cela prouve que tu as été bien opéré et bien soigné!

Giverdet.—Bien opéré, bien opéré!... Eh! justement, tu sais bien ce que je lui ai promis?

Mme Giverdet.—Je sais, tu lui as parlé de ta fortune dans un moment de...

Giverdet. — ...Dans un moment de trac!... Je le reconnais, j'ai eu le trac, bêtement! Ça arrive à tout le monde! Je lui ai dit: "Docteur, sauvez-moi, je vous donne la moitié de ce que je possède!"

Mme Giverdet.—On peut le dire...

Giverdet.— ...Sans le faire, parbleu, c'est évident!... Une fois en équilibre, on



—Il nous reste encore une chance sur deux...

raisonne, on comprend bien que l'homme de l'art, à lui seul, ne vous a pas ramené de si loin!... Seulement, je suis embêté tout de même, parce que, vis-à-vis de lui, ça me force à un certain chiffre! Je ne sais pas, moi: 3 mille! 2 mille!...

Mme Giverdet.—Si on tournait la difficulté?... Le docteur étant de nos amis, on pourrait peut-être remplacer l'argent... par un objet d'art?

Giverdet.—Un objet d'art?... C'est une idée!... Quelque chose de bien par exemple!

Mme Giverdet.—Déjà, avec 200 dollars!

Giverdet.—Oui, oui... 200!... 250 même!... Il faut savoir reconnaître!... Nous ne pratiquons pas l'indépendance du coeur... Ton idée est excellente!... Un

objet d'art!... Je trouve même qu'en raison de nos relations avec lui c'est plus discret... moins brutal que l'argent!

Mme Giverdet.—Un groupe, une statue, c'est toujours décoratif, dans un salon... sur une cheminée!

Giverdet.—Avec un socle!... Nous ferons graver une dédicace: "A M. G..., hommage d'amitié et de reconnaissance." Les médecins adorent ces machines-là, c'est une réclame vis-à-vis de leurs clients! Ça leur prouve qu'ils en ont au moins sauvé un!



—Je le reconnais, j'ai eu le trac bêtement!

Mme Giverdet.— Tu vas t'occuper de chercher?...

Giverdet.—Aujourd'hui même.

Mme Giverdet.—Si tu prenais un "David venant de tuer Goliath?"

Giverdet.— Avec la tête coupée?... Pour un cabinet de chirurgien, ce n'est peut-être pas très heureux! J'aimerais mieux une "Vénus!"

Mme Giverdet.—Bien léger.

Giverdet. — "Le Chanteur florentin," alors?... ou le buste d'Hippocrate; enfin, je vais voir.

Mme Giverdet.—Attends!... tu ferais bien d'aller un peu sonder Gélatin, avant de rien décider, car enfin, s'il croit que nous lui réglerons des honoraires, il ne faut pas qu'il prenne l'objet d'art pour un cadeau supplémentaire!

Giverdet.—Diable, tu as raison!... Je passe d'abord chez lui... Puisqu'il faut s'exécuter, autant en finir!... (Il sort.)

Le soir, chez les Giverdet

Giverdet, (rentrant en coup de vent.)—Sais-tu la nouvelle?

Mme Giverdet.—Quelle nouvelle?

Giverdet.—Gélatin est mort!

Mme Giverdet, (interdite).Mort?

Giverdet.—Subitement!... dans sa voiture ce matin pendant qu'il faisait ses visites!... En arrivant chez lui, j'ai appris... tu vois mon émotion!

Mme Giverdet.—Pauvre docteur!... Décidément, on a beau connaître les maladies!... Ce que c'est que de nous!... C'était un brave homme!

Giverdet.—Un honnête homme, tu peux le dire... dans le vrai sens du mot!... dévoué, désintéressé... et très habile!... Car, en somme, il m'a sauvé, il n'y a pas à dire!...

Mme Giverdet.—Oui, c'est une perte! Est-ce qu'il laisse de la famille?

Giverdet.—Mais non, tu sais bien, il ne lui restait que ce neveu qu'il a perdu l'année dernière.

Mme Giverdet.—Alors, qui est-ce qui l'acompagnera?

Giverdet.—Les amis ne manqueront pas à ses obsèques, tout Paris l'estimait!... Et puis, nous serons là!

Mme Giverdet, (après un temps).— Je pense à notre dette envers lui... Puisqu'il n'a pas d'héritiers, il ne peut plus être

question d'honoraires ou d'objets d'art!

Giverdet.—Evidemment!... Aussi, j'ai déjà songé à une magnifique couronne!

Mme Giverdet.—Ah! c'est ce que j'allais te dire!

Giverdet.—Aussi ton avis, n'est-ce pas?

Mme Giverdet.— Oui, oui... pauvre docteur!... Il verra que nous ne l'avons pas oublié!

Giverdet, (sceptique).—Oh!... il verra!... Est-ce que tu t'imagines?... Enfin, ça ne fait rien, c'est un devoir à remplir. Je vais tout de suite commander!... (Il sort.)

Chez le fleuriste

Le Fleuriste, (répondant aux questions de Giverdet).—Mon Dieu, monsieur, nous pouvons vous faire quelque chose de très bien, en roses naturelles, dans les 50 dollars.

Giverdet, (sursautant).—50 dollars!... C'est que je ne pensais pas y mettre...

Le Fleuriste. — Cependant, monsieur, pour un ami intime!

Giverdet.—Oh! intime!... Je vous ai dit intime?... C'est de l'intimité comme on peut en avoir dans la vie! Quand on voit les gens deux fois, on dit que ce sont des intimes!

Le Fleuriste.—Alors, je pourrais peut-être, dans les 25 dollars... mais ce serait mesquin.

Giverdet.— Ah! ce serait?... Il vaut mieux ne pas faire les choses que de les mal faire.—Dans les 10 dollars, en fleurs artificielles, vous n'avez rien?

Le Fleuriste.—Oh! monsieur, je n'oserais pas vous offrir!...

Giverdet.—Oui, oui... vaus avez raison!... Je veux consulter Mme Giverdet, et je vous donnerai un coup de téléphone au sujet de la couronne de cinquante! (Il sort.)

Giverdet, (seul, revenant).—300! c'est raide! (Après quelques minutes, en marchant.) ...Je ne crois pas beaucoup que les défunts voient les actes des vivants... une fois qu'on est mort!... Alors, pourquoi cette couronne?... Gélatin n'a pas de parents... A quoi servirait ma manifestation?... Ce n'est pas quelques fleurs de plus ou de moins... il y en aura tant! Tandis qu'une bonne prière!... si réellement l'âme survit... une bonne prière lui fera du bien!



—Nous pouvons vous faire quelque chose de très bien.

(Après avoir réfléchi.)— Oui, décidément, ça vaut mieux, pas de couronne!... Au fond, c'est toujours une pose!... Et puis, le vrai deuil se porte dans le coeur!

UN ANIMAL ACROBATE

—— o ——

CET acrobate-là ne mérite guère la sympathie car il cause plus de dégâts qu'il ne procure d'amusements.

C'est tout simplement la chenille qui ne se contente pas de dévorer toute la verdure qu'elle rencontre, mais de plus, arrête volontiers les trains ainsi que cela s'est vu près d'Ottawa il y a quelque temps.

Leur nombre était si grand que la voie ferrée qu'elles formèrent, une fois écrasées, une masse gluante sur laquelle la locomotive "patina" longtemps sans pouvoir avancer!

÷

Les Chenilles, en général, et particulièrement les chenilles dites Arpenteuses, se servent de leurs fils pour descendre d'une branche élevée et pour y remonter; elles en font donc des appareils de gymnastique et notamment des cordes lisses.

"La plupart des Arpenteuses qui sont sur les feuilles se laissent tomber lorsque la main qui veut les prendre agite les feuilles sur lesquelles elles sont; qu'elles y soient en repos, qu'elles y soient en mouvement, ou qu'elles y soient occupées à manger, elles se jettent à bas de la feuille pour se sauver. Néanmoins elles ne tombent pas ordinairement à terre; il y a une corde prête à les soutenir en l'air, et une corde qu'elles peuvent allonger à leur gré. Cette corde n'est qu'un fil très fin, mais qui a de la force de reste pour porter une Chenille.

Les Arpenteuses doivent leur nom à la façon dont elles marchent; elles semblent mesurer avec leur corps le chemin qu'elles parcourent comme un arpenteur toise le terrain avec une chaîne.

La tête se porte-t-elle aussi loin en avant qu'il est nécessaire pour faire un pas, pendant qu'elle avance, de la filière se dévide une longueur de fil égale à celle dont la tête a avancé. La tête se fixe-t-elle pour finir son pas, elle attache le bout de ce fil dans l'endroit où elle s'arrête une seconde fois, et de la sorte la trace du chemin de la chenille est marquée par un fil. Si elle agit ainsi, ce n'est pas pour marquer son chemin, ni pour le mesurer, ni pour le retrouver; ce fil a un autre usage aisé à reconnaître. Toutes les fois que la chenille tombe de dessus une feuille, soit volontairement, soit involontairement, une petite corde est toujours prête et disposée pour la soutenir en l'air, la chenille ne court point risque de tomber jusqu'à terre.

Nos Arpenteuses ne se servent pas seulement d'une semblable corde pour se suspendre un peu au-dessous d'une feuille, elles s'en servent pour descendre des plus hauts arbres, et pour remonter jusqu'à la cîme de ces mêmes arbres.

Les petites manoeuvres auxquelles elles ont recours pour aller ainsi de haut en bas ou de bas en haut au moyen d'une espèce de corde, méritent assurément que nous nous arrêtions à les examiner, d'autant plus que ces faits, quoique connus,

exigent des procédés qui n'ont pas été expliqués.

Dès que la chenille est suspendue par un fil qui tient par un bout à une feuille, à une tige d'arbre, et par l'autre à la filière, c'est-à-dire à la liqueur visqueuse contenue dans la filière et dans les réservoirs à soie, il n'est pas étonnant que ce fil s'allonge, que de nouvelle liqueur soit continuellement tirée hors des réservoirs et de la filière; le poids de la chenille est une force plus que suffisante pour cela.

Tout ce qui semblerait être à craindre, c'est que le fil ne s'allongeât trop vite, et que la chenille ne tombât à terre plutôt qu'elle n'y descendit, c'est-à-dire qu'elle ne vînt frapper la terre avec tout le poids de son corps et la vitesse acquise. Mais ce que nous venons de remarquer d'abord, et même d'admirer, c'est que la chenille est maîtresse de ne pas descendre trop vite; elle descend à plusieurs reprises; elle s'arrête en l'air quand il lui plaît.

Ordinairement elle ne descend de suite que d'un pied de haut au plus, et quelquefois d'un demi-pied ou de quelques pouces, après quoi elle fait une pause plus ou moins longue à sa volonté.

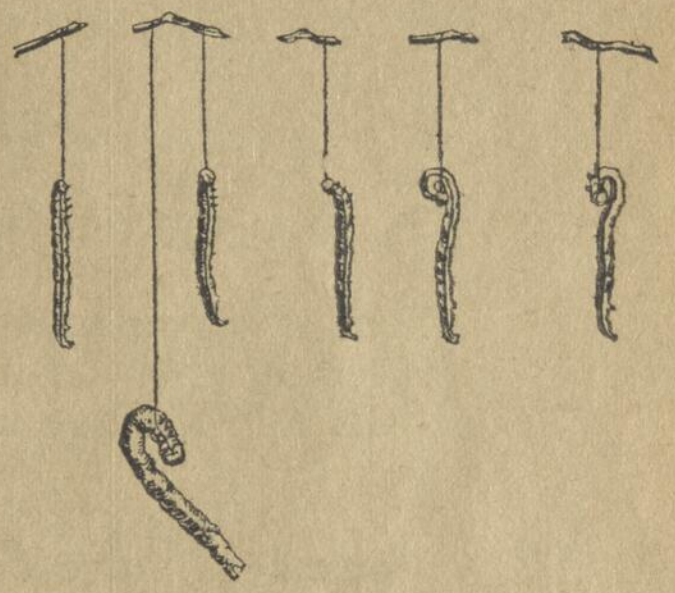
Ainsi elle arrive à terre sans jamais la frapper rudement, parce que jamais elle n'y tombe de bien haut.

Le même fil qui a servi à notre chenille pour descendre du haut d'un arbre, lui sert aussi pour y remonter. Une corde qui a des noeuds d'espace en espace, ou même une corde sans noeuds devient une espèce d'échelle pour des hommes exercés à la manoeuvre de grimper.

Le fil de notre chenille est aussi pour elle une échelle, mais la mécanique par laquelle elle se remonte le long de son fil est tout à fait différente de celle de l'homme qui grimpe le long d'une corde.

Quand on prend une de ces Arpenteuses, on peut apercevoir le fil qui tient à la filière; qu'on saisisse ce fil entre deux doigts et qu'on fasse tomber la chenille de dessus le corps où elle était posée, elle se trouve en l'air pendue au fil.

Si alors on secoue le fil, c'est-à-dire si on élève et abaisse brusquement la main à diverses reprises, le fil s'allonge, la chenille descend plus bas; si on la tirait en bas avec l'autre main on produirait le même effet, mais on courrait plus de risque de rompre le fil.



Chenilles arpenteuses faisant de la gymnastique au bout de leurs fils.

Qu'ensuite on laisse la chenille tranquille, ordinairement on la voit sur le champ travailler à se remonter le long du fil, et elle y remonte vite. C'est une manoeuvre qu'on lui fait recommencer plusieurs fois pour voir comment elle l'exécute, et pour s'assurer qu'on a bien vu, parce que tous ses mouvements sont plus prompts qu'on ne les voudrait.

Si pourtant on fatigue une chenille à force de l'obliger de se remonter un grand nombre de fois, on ralentit son activité.

Si on saisit la chenille qui est arrivée au bout de sa course, on lui voit un paquet de fils mêlés entre les quatre dernière

res pattes écailleuses. Ce paquet est plus ou moins gros selon qu'elle s'est plus ou moins remontée; tous les tours du fil qui le composent sont mêlés.

Aussi la chenille n'en tient-elle aucun compte; dès qu'elle peut marcher, elle s'en défait, elle en débarrasse ses jambes, et elle le laisse avant que de faire un premier ou au plus un second pas.

Chaque fois donc qu'elle se remonte il lui en coûte la corde dont elle s'est servie pour se remonter, mais c'est une dépense à laquelle elle fournit tant qu'elle veut; elle a en elle-même la source de la matière nécessaire à la composition du fil, et c'est une source où ce qui en a été tiré se répare continuellement.

D'ailleurs la façon du fil lui coûte peu; aussi avons-nous vu que les Arpenteuses sont si peu ménagères de ce fil que la plupart en laissent tomber sur tous les chemins qu'elles parcourent.

ORGUEIL

Parce que je vous aime, et que vous êtes blon-
[de,
Il ne faut pourtant pas me regarder ainsi,
Avec cet air hautain qui dit à tout le monde:
"Celui-là n'a que moi pour joie et pour sou-
[ci."

Vous avez votre orgueil? J'ai mes fiertés
[aussi;
Le poète, un peu femme et changeant comme
[l'onde,
Ne saurait bien longtemps vivre à votre merci:
N'impatientez pas son âme vagabonde!

De peur que brusquement échappée à vos rêts,
Pour retrouver l'air libre et l'ombre des fo-
[rêts,
Elle n'aille ,en des chants que l'avenir écoute,

Dire que vous n'aviez pour l'art que des mé-
[pris,
Et que,---fière beauté qu'on vantait trop sans
[doute,---
A ce qu'on aime en vous, vous n'avez rien com-
[pris!

LES ANIMAUX BIZARRES

La Girafe

Quoiqu'elle soit bien connue de tous, comment ne pas donner au moins une petite place, dans notre galerie d'animaux bizarres, à la Girafe, peut-être le plus étrange produit de la création.

N'est-ce pas, comme l'a fort bien dit un naturaliste, "le chef-d'oeuvre de l'incohérence apparente".

Prenez les parties distinctes des animaux les plus dissemblables: têtes et corps du cheval, cou du chameau, jambes de l'antilope, pelage de la panthère, oreilles du boeuf, queue de l'âne.

L'animal, ainsi composé de parties rapportées ne peut, direz-vous, manquer d'être un monstre incapable de vivre.

Or, l'être formé ainsi d'une mosaïque d'animaux divers n'est autre que la Girafe, ce géant des animaux terrestres qui le cou dressé, atteint 18 pieds de haut. Et, non seulement la Girafe peut vivre, puisqu'elle vit, mais ces organes, qui nous paraissent extraordinaires et démesurés, contribuent tous à assurer sa sécurité et son existence

Habitante des vastes contrées du centre de l'Afrique, grâce à ses jambes d'antilope, elle défie tous les animaux à la course: elle court si vite, qu'un cheval au galop ne peut l'atteindre.

Son long cou flexible lui sert pour brouter les feuilles des arbres: il lui sert aussi inversement pour boire sans être obligée de ployer ses longues jambes.

Les Anciens, qui connaissaient ce grand quadrupède africain, l'appelaient fort justement, d'après sa forme et la couleur de sa robe, le Caméléopard, d'où sa désignation scientifique actuelle de "Girafla Camelopardalis." Pour les savants, la Girafe constitue à elle seule la classe des "Ruminants à cornes velues et persistantes".

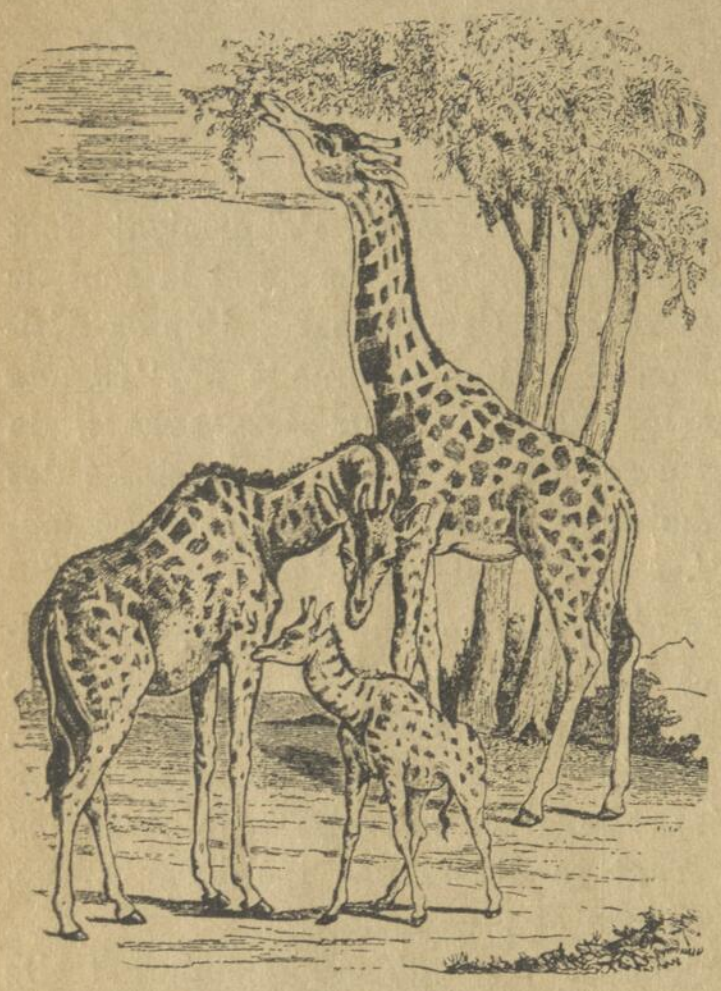
En effet, comme tout est bizarre chez elle, sa tête, longue, effilée et éclairée de deux grands yeux d'un éclat admirable, est ornée de deux cornes, courtes, tronquées et revêtues de poils; enfin, au milieu du front se dresse une troisième corne, plus large et plus courte.

Ajoutons à ce tableau quelques traits qui ont chacun leur originalité : " Les oreilles sont membraneuses, en forme de cornet et rejetées en arrière. Les narines ne sont point percées dans un mufle, c'est-à-dire que la peau qui les environne n'est point dénudée comme celle des boeufs, par exemple. La bouche a des lèvres longues et mobiles, mais la lèvre supérieure n'est point fendue comme celle des chameaux; elle laisse à chaque instant sortir une langue noirâtre, longue et flexible avec laquelle l'animal saisit sa nourriture, et dont il aime à enfoncer la pointe effilée dans ses narines..."

La première Girafe qui parvint en Europe fut adressée en 1827 à Charles X par le pacha d'Egypte Méhemet-Ali.

L'illustre naturaliste Geoffroy-Saint-Hilaire rédigea tout un programme de

précautions pour son voyage, qui, de Marseille à Paris, s'accomplit par petites journées. Le grand Cuvier alla l'attendre à la barrière et la conduisit à l'Orangerie,



Une famille de girafes.

transformée en provisoire écurie, car on n'en avait point trouvé d'asez haute pour abriter le gigantesque ruminant. Le 9 juillet, la Girafe fut présentée officiellement au roi,, à Saint-Cloud, et Sa Majesté daigna lui tendre des feuilles de rose. Tout Paris se passionna pour l'étrange bête. La Mode créa des chapeaux, des cols, robes, souliers, manches, une couleur à la Girafe.

Depuis, un peu partout ,on possède des girafes dans les établissements géologiques où on les fait venir à grands frais.

Ce n'est pas une petite affaire que de transporter et d'embarquer une Girafe de 12 ou 18 pieds de haut qui pèse, avec la caisse capitonnée qui la renferme, plus d'une tonne. Cette caisse a, au départ, toute la hauteur de l'animal et est assez large pour lui permettre de se retourner complètement. Mais parfois, il faut réduire la hauteur de cette caisse de près de 6 pieds pour la faire passer sous les ponts de la ligne du chemin de fer, de telle sorte que, pendant ce long voyage, la Girafe doit constamment garder le cou baissé.

C'est un trajet au cours duquel elle doit souvent regretter le charme de la liberté perdue; en récompense, à l'arrivée, l'animal est choyé, bien nourri et bien soigné pour la plus grande satisfaction des curieux qui viendront le voir ensuite.

C'est toujours une compensation!

Les Animaux Paresseux et Cambrioleurs

—— o ——

La paresse se manifeste de différentes façons chez les animaux, et se rencontre pour ainsi dire dans tous les groupes.

Le plus connu, à cet égard, est le Paresseux, qui passe presque toute son existence, immobile accroché par les quatre pattes à une branche d'arbre.

Il arrive quelquefois que des oiseaux, par trop paresseux pour construire eux-mêmes, s'emparent, pour nicher, du nid de leurs congénères ou de celui d'autres espèces.

Ce cas n'est pas régulier, mais, quoique accidentel, il se rencontre fréquemment. C'est ainsi que les Moineaux volent les nids des Hirondelles, et les Casse-noix nichent dans les nids d'Ecureuils, après en avoir chassé les légitimes propriétaires.

A signaler encore un rapace, le Kobez vespéral, qui s'empare souvent des nids de Pie et le Milan royal qui vole quand il le peut un nid de Corneille ou une aire de Faucon abandonnée.

Un des oiseaux les plus voleurs de nids est le Martinet, qui malgré son aspect n'a pas du tout les mêmes moeurs que les Hirondelles. Il niche dans les crevasses des murs et des clochers.

Le plus souvent il chasse les Moineaux et les Etourneaux de leurs nids pour s'en emparer : s'il ne peut obtenir la demeure ensuite, il tourmente tellement la couveuse que finalement elle est obligée de lui céder la place.

Même quand il est obligé de construire son nid lui-même, le Martinet en emprunte les matériaux à un autre nid, de Moineau par exemple, ou bien les saisit au vol. Il les réunit ensuite grossièrement en les agglomérant avec sa salive visqueuse.

D'autres oiseaux montrent leur paresse en ne faisant que des nids informes ou mal établis.



Le Paresseux

Parmi les nids informes, il faut compter ceux de l'Etourneau qui ne consistent qu'en brins de paille et d'herbe déposés pêle-mêle dans le creux d'un arbre.

Les Pyranguas de l'Amérique comptent parmi les oiseaux dont le nid est mal établi à la branche qui le supporte : il suffit d'une secousse pour le faire tomber. Ce nid est formé en dehors de chaumes et de

racines, en dedans d'herbes tendres.

Certains oiseaux même ne font pas de nids du tout.

La Chevêche commune et autres espèces voisines ne construisent pas de nids, elles se bornent à choisir une cavité convenable sous des pierres, dans un rocher, un vieux mur, le tronc d'un arbre vermoulu et à y déposer leurs oeufs sans y mettre le moindre objet étranger.

De même le Scops se contente de déposer ses oeufs dans les trous des murs, les creux des vieux arbres, ou encore sous le toît des maisons.

L'Effraye ne se donne pas non plus la



Le Coucou

peine de construire un nid : elle pond ses oeufs dans un coin, sur un tas de plâtras.

Les Engoulevents, de même que les oiseaux de la même famille, pondent leurs oeufs sur le sol, dans un endroit caché, mais sans creuser le sol pour le recevoir, ni approprier un peu la couche sur laquelle ils reposent.

Les Lummes pondent leurs oeufs sur la pierre nue, au milieu des cailloux, qu'ils ne se donnent même pas la peine d'enlever.

* * *

Certains oiseaux pondent même leurs oeufs dans les nids d'autres oiseaux.

Ainsi, le Coucou ne fait pas de nids et est, au point de vue de la reproduction, un véritable parasite. Il effraye les autres oiseaux au moment où ils couvent et, quand ils sont partis, s'empresse de déposer un oeuf dans le nid et d'en faire tomber un ou deux de ceux qui y sont déjà.

Quand le légitime propriétaire revient, il se met à couver l'oeuf du Coucou, conjointement avec les siens. Comment se fait-il qu'il ne rejette pas l'oeuf étranger, très facilement reconnaissable?

On a émis l'hypothèse qu'il agit ainsi dans la crainte du Coucou qui reste dans le voisinage.

Le Coucou pond ainsi dans les nids de la plupart des oiseaux, plus d'une cinquantaine d'espèces. Quand le petit naît, il est fort méchant et rejette bientôt au dehors ses frères de lait. Si bien qu'à la fin il reste seul : les parents forcément adoptifs continuent néanmoins à lui donner la becquée.

Le Geai pond de même ses oeufs dans les nids des Corneilles et des Pies.

De même que le Coucou, le Molothre des troupeaux pond ses oeufs dans le nid d'autres oiseaux. On sait que ces oiseaux vivent dans l'Amérique du Nord en bandes très nombreuses, toujours au voisinage des Boeufs et des Chevaux. " Un jour, raconte un touriste, je vis une femelle s'éloigner ainsi en cherchant ; curieux de savoir ce qu'elle allait faire, je montai à cheval et la suivis.

" De temps en temps, je la perdais de vue ; cependant elle revenait toujours s'offrir à mes regards. Elle volait vers tous les bouquets d'arbres, les fouillait attentivement, portait surtout ses recherches là où les petits oiseaux ont l'habitude de nicher ; à la fin, elle se précipita dans un épais buisson d'aulnes et de ron-

ces, y resta cinq ou six minutes, puis retourna vers ses compagnons.

" Dans le buisson, je trouvai le nid d'un Gorge-jaune renfermant un oeuf de cette espèce, à côté duquel était un oeuf de Molothre des troupeaux. En volant çà et là, cette femelle se dirigea encore vers un cèdre, disparut à plusieurs reprises au milieu des branches, avant de se décider à s'en éloigner.

" Là, je trouvai un Moineau dans son nid ; le Molothre y aurait certainement pondu un oeuf si le propriétaire légitime avait été absent.

" Je crois que le parasite s'introduit quelquefois dans un nid en employant la force, en en dépossédant violemment les premiers occupants. Au besoin, il emporte par la ruse ce qu'il ne peut obtenir de force. La femelle de Gorge-jaune arriva pendant que j'étais encore près de son nid. Incontinent elle se sauva pour revenir bientôt après accompagnée de son mâle. Tous deux gazouillaient avec énergie comme s'ils parlaient avec animation et se consultaient au sujet de l'insulte qui venait de leur être faite."

* * *

Il est bon nombre d'oiseaux qui, trop paresseux pour se fabriquer un nid, se contentent d'une cavité naturelle.

Les Perroquets préfèrent parfois aux creux des arbres, — leurs nids habituels, — les cavités naturelles des rochers. Si la nature de ceux-ci est tendre, ils vont même jusqu'à creuser le trou eux-mêmes.

Beaucoup d'autres oiseaux nichent dans les creux des troncs d'arbres vermoulus. Ainsi fait la Huppe. En Europe, la Huppe niche de préférence dans le creux d'un tronc d'arbre, quelquefois dans un trou de mur, ou dans une crevasse de rocher. En Egypte, elle construit presque toujours son nid dans les trous des murs, souvent même des maisons habitées.

Elle n'est d'ailleurs pas fort difficile quant à l'emplacement de son nid. Elle l'établit au besoin sur le sol, dans un endroit un peu abrité ; dans les steppes, elle le cache parfois dans les carcasses des animaux : on a trouvé un nid, avec sept petits, dans la cage thoracique d'un squelette humain. D'ordinaire, elle ne se donne même pas la peine de tapisser l'intérieur de la cavité de l'arbre où elle a fixé sa demeure ; quelquefois, elle y dépose quelques brins d'herbe, quelques racines ou un peu de bouse de Vache.



Une Huppe et son nid.

Quand elle niche à terre, elle construit un nid avec des herbes desséchées, des racines et du fumier. Chaque couvée est de quatre à sept oeufs relativement petits, allongés, d'un verdâtre sale ou d'un gris jaunâtre, semés de points blancs très petits ; d'autres sont complètement unicolores ; du reste ils varient énormément.

A propos de la Huppe, on peut faire une remarque au sujet de la propreté des nids.

La très grande majorité de ces oiseaux prennent grand soin de la propreté de leur nid ; les parents notamment vont tou-

jours fienter au dehors et les petits, dès leur naissance, ont l'instinct de faire tomber leurs déjections à l'extérieur. Si, d'aventure, la cavité du nid est souillée, la femelle enlève les taches avec son bec ou en grattant avec ses pattes.

Les parents enlèvent aussi avec soin les restes du déjeuner des petits.

La Huppe fait exception à la règle. Elle laisse accumuler dans le nid les déjections des petits (non les siennes), de sorte que ceux-ci y sont littéralement enfouis jusqu'au cou. Le nid exhale une puanteur insupportable et les jeunes Huppes la conservent pendant longtemps. Leur chair la garde même indéfiniment au point qu'elle est immangeable.

Le Rollier vulgaire n'est pas plus propre. Comme les parents n'ont aucun souci d'enlever les ordures, dit Naumann, les jeunes finissent par se trouver enfouis dans un monceau d'excréments et de débris de toute espèce, et le nid exhale une odeur repoussante.

* * *

Peuvent être aussi considérés comme paresseux, les Bernards l'Ermite, qui, au lieu de se fabriquer une demeure, se contentent de la coquille vide d'un mollusque.

C'est un bien singulier animal que le Bernard l'Ermite, et, au premier abord incompréhensible, même pour les personnes ayant déjà des notions d'histoire naturelle. Quand sur la plage, on retourne une de ces grosses pierres, de ces blocs de rochers si communs à la grève, il n'est pas rare de trouver de petites coquilles turbinées de mollusques donnant asile à un animal qui rentre immédiatement dans son logis et disparaît bientôt à la vue. Qu'est-ce à dire? Voilà tout à côté une coquille absolument semblable, de laquelle on voit sortir un animal au corps mou qui a l'air de se préoccuper fort peu de notre présence et qui ne se presse guère de rentrer chez lui quand nous l'excitons quelque peu.

Voilà qui est vraiment extraordinaire : la même coquille pourrait donc contenir deux animaux très différents et dont l'un même, le premier, nous a paru posséder des pattes et des antennes? Ceci mérite d'être examiné de plus près.

Rapportons quelques échantillons à la maison et mettons-les dans une cuvette remplie d'eau de mer. Nous ne tarderons pas à voir sortir de certaines coquilles un animal mou qui, à n'en pas douter, est un mollusque.

Si nous l'excitons, il rentre dans la coquille, dont l'orifice se trouve dès lors bouché par une petite plaque cornée, l'opercule. En cassant la coquille avec un marteau, nous pourrons voir que le mollusque est réuni très intimement à la coquille par un muscle puissant qui, en quelque sorte, fait corps avec elle : coquille et mollusque sont un seul et même animal.

En est-il de même pour l'autre animal? A peine l'aurons-nous mis dans notre aquarium que nous verrons sortir une tête énorme avec de gros yeux supportés par des pédoncules, des antennes, des pinces, des pattes, etc. Toutes ces parties sont recouvertes par une carapace calcaire qui nous indique immédiatement que notre animal est un crustacé, comme le Homard, la Langouste, le Crabe, etc. Cassons la coquille et nous verrons que le Bernard l'Ermite est simplement cramponné à son habitation, mais qu'il n'y adhère intimement en aucun point.

Nous pouvons déduire de là que le Bernard est un crustacé qui s'est logé dans une coquille de mollusque. Ici une nou-

velle question se pose : comment le Bernard se trouve-t-il ainsi dans une coquille, et comment s'est-il emparé de celle-ci? Lorsque les mollusques meurent, leur corps se décompose et disparaît, tandis que leur coquille, vide dès lors, subsiste et devient le jouet des flots. Beaucoup de naturalistes pensent que le Bernard s'empare seulement de coquilles vides.

Il est cependant remarquable que celles-ci sont toujours d'une grande fraîcheur, au lieu d'être usées et cassées, comme cela devrait être si elles avaient été roulées par les vagues.

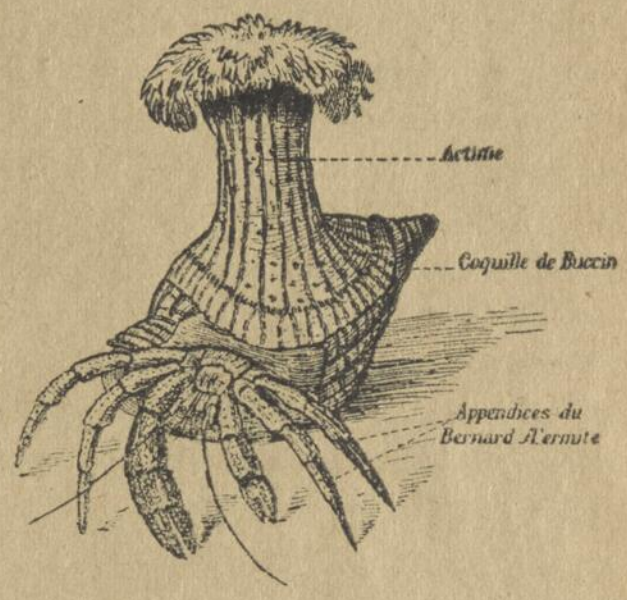
Peut-être le Bernard commence-t-il par tuer le mollusque, pour le dévorer, et s'emparer ensuite de son domicile? Les Bernards l'Ermite sont souvent désignés scientifiquement sous le nom de Pagures.

En Angleterre, on les appelle "Soldier-crabe," c'est-à-dire "Crabes soldats," allusion, sans doute, à leur livrée rouge et à leur humeur batailleuse. Sur beaucoup des côtes françaises, en Normandie par exemple, on les appelle aussi des "soldats." Au Portel, ce sont les "Consilieux," (mot venant de "conseilleur"?.

Quand ils sont jeunes et de petite taille, ils vivent sur les côtes, mais quand ils deviennent plus vieux, ils se réfugient au sein de la mer, d'où les pêcheurs les ramènent en grand nombre dans la pêche au chalut ou à la drague.

Quand un Bernard change de coquille, il a soin d'en choisir une trop volumineuse pour lui : il peut ainsi grandir pendant quelque temps sans être obligé de changer continuellement de domicile. La partie antérieure seule de l'animal est recouverte d'une carapace. La partie postérieure, l'abdomen, est molle et entièrement cachée par la coquille. A signaler qu'une des pinces est beaucoup plus grosse que l'autre.

Les Bernards sont des bêtes batailleuses, ne demandant qu'à faire un mauvais coup : quand on en met plusieurs dans un même aquarium, ils se livrent des combats acharnés, des plus amusants, et à la suite desquels l'un des deux adversaires reste souvent sur le carreau. Sur nos côtes, les pêcheurs mangent volontiers les nombreux "soldats" qu'ils ramènent accidentellement dans leurs chaluts.



Le Paqure ou Bernard l'Ermite

On les met tout près du feu, à sec, ou encore sur une plaque de fer chauffée. Ils cuisent ainsi lentement. On les fait cuire aussi dans de l'eau comme les Crabes, on mange la grosse pince, qui a le même goût que celles des Crabes ou des Ecrevisses. Mais c'est surtout l'abdomen qui constitue le régal des marins : le foie et les muscles qu'il contient sont pour eux un met "select."

—— o ——

LE ROYAUME DU SEL

La mine de sel gemme de Wieliczka, dans la Pologne autrichienne, est certainement de beaucoup la plus considérable du globe, sa production annuelle est, en effet, d'un million de quintaux.

Une légende locale en attribue la découverte à sainte Cunégonde, femme du duc Boleslas V, lequel régnait sur Cracovie vers 1250. A la vérité, les plus anciens puits de la célèbre mine paraissent remonter au douzième, sinon même au onzième siècle.

Le conduit principal, muni aujourd'hui d'une benne semblable à celles de nos mines de houille, descend jusqu'à l'énorme profondeur de 1100 pieds, c'est-à-dire à plus de 180 pieds au-dessous du niveau de la mer.

Il donne accès à d'innombrables galeries disposées en trois étages, dont chacun correspond à une qualité de sel et a son exploitation propre.

Le premier étage, c'est-à-dire le moins profond, donne un sel fortement coloré en vert et qui, mélangé de sable et d'argile, a besoin d'une épuration avant d'être livré au commerce ; le second donne le "spiza", déjà beaucoup plus pur, mais teinté de gris.

Le troisième étage enfin, produit ce qu'on nomme dans la langue du pays : le "tzibik"; c'est un sel absolument pur, d'une blancheur éclatante, dont une certaine quantité, soigneusement choisie, inutile de le dire, est envoyée, chaque année, aux empereurs de Russie, d'Autriche et d'Allemagne, chefs des trois puissances qui se partagent la Pologne.

La mine de Wieliczka, outre son intérêt économique considérable, présente des curiosités nombreuses : tout d'abord, la "salle du lustre," ainsi nommée à cause d'un pendentif colossal descendant du plafond et sculpté à même le sel.

Les ornements, les colonnes, la chaire et l'autel, les statues même d'une autre salle nommée "chapelle de Saint-Antoine," sont sculptés également à même les parois ou taillés dans des blocs presque transparents.

Vient ensuite comme curiosité naturelle : "Le lac" (d'eau salée, naturellement), dont les eaux ne renferment aucun être animé, pas même de microbes, dit-on ; et, enfin, la "salle Poniatowsky," la plus grande de la mine, ainsi appelée en souvenir du bal qu'y donnait, en 1813, le célèbre général, peu de temps avant sa mort dans les flots de l'Elster.

Une petite ville est bâtie sur la mine même, dont elle porte d'ailleurs le nom, qui compte parmi ses six mille habitants, près de 1,500 mineurs, c'est-à-dire la presque totalité de sa population mâle adulte, car les femmes ne travaillent pas à Wieliczka et les hommes, depuis fort longtemps, jouissent de la journée de huit heures ; c'est le socialisme avant la lettre.

Accidents Bizarres

—— o ——

UN ouvrier, perdant l'équilibre, dégringole du toit sur lequel il exécute des réparations. En bas, dans la rue, un marchand a posé devant lui sa hotte chargée de primeurs et s'est arrêté pour allumer sa pipe. Il s'apprête à frotter son allumette.

Cette peine lui sera épargnée: dans sa chute, le couvreur frôle le bras du colporteur et, ô miracle!... l'allumette s'enflamme sous cette commotion inattendue, tandis que le couvreur, qui s'est abattu sur la hotte, se relève sans aucun mal.

Voilà un accident bizarre. Peut-être est-ce simplement une anecdote?... On peut tout imaginer dans le domaine de la singularité. il serait aisé de créer de toutes pièces des enchaînements de circonstances plus extraordinaires encore.

Auront-ils toujours l'apparence de la réalité?... Nous en doutons. Le vrai lui-même paraît souvent invraisemblable. A l'appui de cette assertion, nous allons faire défiler sous vos yeux quelques faits authentiques et assez extraordinaires. Hâtons-nous d'ajouter que cette énumération, qui n'a d'autre but que de justifier son titre, ne comporte aucun enseignement et nulle conclusion philosophique.

Il y a quelque temps, le "Manchester Guardian" reproduisait le câblogramme suivant que lui adressait son représentant de New-York:

Pendant une représentation de "Nuits Arabes", un grand opéra de Hamilton, un accident extraordinaire vient de se produire.

Durant la scène du duel, où figurent les danseurs russes Mordkin et Pavlowa, Mordkin brandissait un sabre au-dessus de sa tête, faisant de terribles moulinets, lorsque la lame s'en détacha et, volant avec la force d'une flèche, alla frapper, dans le public, M. Robert Shiverick, et s'y fixa un instant ainsi qu'un javelot.

Un grand tumulte se produisit dans la salle, tandis que Mordkin, poignée en main, cherchait, ahuri, la lame de son sabre.

Deux mois plus tard, à Chicago, au McVicker's Theatre, une des scènes les plus réputées de cette cité, se produisait un incident non moins curieux. Au cours d'une pièce, "The Round Up", drame de la vie des cowboys, on assistait à l'exécution sommaire de deux Indiens.

Or, par une fatalité inexplicable, un des fusils était chargé. L'arme part au commandement: "feu!" et la balle, traversant la salle du spectacle, va jusqu'à la buvette des deuxièmes galeries où elle fracasse une bouteille d'eau gazeuse entre les mains de la barmaid qui s'apprêtait à servir un whisky soda.

Les cambrioleurs modernes qui, dans leurs opérations nocturnes, se flattent de ne rien livrer au hasard et de procéder "scientifiquement", doivent aussi se méfier des accidents bizarres.

Un raid accompli le mois dernier à

Stockwell, un faubourg de Londres, et au cours duquel 30 maisons furent successivement dévalisées par une bande, montre à point l'intervention de l'"inattendu" dans les coups les mieux combinés.

Les bandits chargés de butin visitaient la dernière maison inscrite sur leur carnet d'opérations. Partout, ils avaient "travaillé" sans encombre. Or, en fouillant dans le tiroir d'une commode, un des apaches met, par mégarde, la main entre les mâchoires d'acier d'une ratière.

Sous l'effet de la douleur et de l'émotion, il ne peut retenir un cri: c'en est fait, l'alarme est donnée, la police accourt, les hommes sont conduits au poste.

Les médecins légistes, bien souvent, voient leur perspicacité aux prises avec les plus délicats problèmes. La mort est-elle naturelle ou non?... Y a-t-il eu crime ou suicide ou accident?

Il faut, pour terminer, dire aussi deux mots de ces accidents étranges, bien faits pour frapper l'imagination, et qui semblent l'effet d'une fatalité maligne en raison des circonstances curieuses qui les entourent.

Le monde du turf, voici quelques années, s'endeuillait de la mort du jockey Boon, qui se tua en steeple le 15 décembre 1901.

Il avait décidé de renoncer à monter en courses pour devenir entraîneur. Il clôturiat sa dangereuse carrière ce jour-là.

C'était son dernier acte de jockey. Or ce fut le dernier jour des courses, la sixième, et au dernier obstacle, la haie qui précède le poteau, que le malheureux garçon tomba et se tua net.

LA REVELATION DU MORT

Parmi les nègres des tribus du Soudan on croit fermement que le chef ne peut mourir que dans un combat ; s'il est emporté par ce que nous appelons, nous, sa mort naturelle, les sorciers expliquent cette fin scandaleuse par l'intervention des maléfices, et ils se chargent de demander aux Esprits le nom du traître qui a causé cet irréparable malheur.

Avec un appareil solennel, le mort est porté devant les fétiches sacrés, dans la mystérieuse retraite de la forêt qui sert de sanctuaire aux dieux bons et mauvais.

Le chef, serré dans des feuilles d'arbres et des lianes, est dressé contre un arbre, toute la tribu fait cercle, exaspérée de cette mort anormale, haletante de terreur superstitueuse, se demandant sur qui va tomber la désignation redoutable des dieux, car la plupart des assistants ont déjà vu des scènes pareilles et savent comment elles se terminent ; sans doute, chacun se sent innocent de sortilèges et maléfices, mais qui sait?... L'Esprit, souvent, est partial!...

Le chef des sorciers interpelle le défunt, l'interroge longuement : " Pourquoi es-tu parti? Pourquoi nous as-tu abandonnés? Etais-tu mécontent de tes guerriers, de tes femmes, de tes enfants? Craignais-tu tes ennemis des autres tribus? Voyais-tu des traîtres autour de toi?" etc, etc.; il l'adjure de dire la vérité, de désigner le coupable, maintenant que, réfugié auprès du Dieu, il n'a plus à craindre les humains.

Après chaque incantation, le sorcier se tait, il tend le cou pendant un instant, comme pour saisir dans l'air la fugitive réponse ; la foule frissonne, les malheureux se regardent, se soupçonnant les uns les autres.'. mais rien encore... le griot recommence sur un ton tantôt pleurard, tantôt impératif, il gesticule, il supplie, il menace...

Enfin, le mort a parlé avec la permission de l'Esprit. La figure du sorcier prend une expression grimaçante et exprime toute l'horreur ressentie pour un crime si abominable, ses yeux cherchent dans la foule et se fixent enfin sur une victime qu'ils désignent de cette façon muette, et condamnent sans appel.

Aussitôt, des hurlements éclatent, chaque individu est heureux de se sentir délivré du cauchemar qui pesait sur lui, et, sans pitié, se jette sur le malheureux qui, paralysé par la crainte, étourdi d'une accusation contre laquelle il ne saurait fournir aucune preuve, ne tente même pas de se défendre ; il est traîné devant le chef défunt et immolé à ses pieds..

Autour des deux cadavres, les nègres de la tribu, rendus à la joie, dansent avec des cris farouches.

D'après les coutumes de ce pays, les biens de celui qui est ainsi sacrifié, appartiennent aux sorciers ; c'est assez dire que toujours la désignation fatale atteint un homme riche.

Si, parmi les premiers de la tribu, quelque imprudent s'est attiré la haine des féticheurs par un abus d'autorité ou un acte injurieux, il peut être certain qu'à la mort du chef on lui fera payer cher l'offense restée sans vengeance, et c'est lui qu'atteindra la suprême révélation d'outre-tombe, que seule l'oreille du sorcier peut saisir au passage.

Abonnez-vous a

La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré de 132 pages

pour $1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,
200, Bld St-Laurent, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouvez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $1.00 pour un an, 50c pour six mois, (rayer les mots inutiles) d'abonnement à la **Revue Populaire.**

Nom . . . . . .

M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue . . . . . .

Localité . . . . . .

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

ABONNEZ - VOUS

— A —

LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Francais

POUR

50 cts par an.

VOUS AVIEZ DROIT

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux, Recettes de Cuisine.

AVIS IMPORTANT

Les abonnées seulement ont droit pour chaque achat de patrons à un COUPON PRIME d'une valeur de 5 cents à échanger contre des articles de fantaisie. (Catalogue de Prime adressé gratis.)

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No. Spécimen de la REVUE DE LA MODE à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

LA REVUE POPULAIRE,

DEPARTEMENT DES PATRONS,

200, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTREAL.

COUPON-MODE 'REVUE POPULAIRE'

Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode.** L'abonnement commence le mois suivant celui ou l'ordre est envoyé.

Nom . . . . . .

M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse . . . . . .

. . . . . .

Le Samedi

Magazine Hebdomadaire Illustre

40 pages de texte humoristique, sentimental, dramatique et instructif.

Plus de soixante gravures par numéro.

Les plus beaux romans d'auteurs célèbres.

Concours avec beaux prix, étc.

En vente chez tous les dépositalres ou chez les Edit-Propriétaire,

Poirier, Bessette & Cie., 200 Blvd. St-Laurent, Montreal

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $2.50 pour un an, $1.75 pour six mois, (rayer les mots inutiles) d'abonnement au **Samedi.**

Nom . . . . . .

M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue . . . . . .

Localité . . . . . .

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200, Boul. St-Laurent, Montréal.

Science Populaire

La Peche du Trepang

—— o ——

Si les raffinements culinaires sont un indice d'une civilisation avancée, il faudrait placer les Chinois au premier rang de l'humanité, car nulle cuisine du monde ne peut rivaliser avec la leur pour l'excentricité des matières alimentaires qui y sont employées.

Nids d'hirondelles, ailerons de requins oeufs de canards conservés durant plusieurs années, petits chiens engraissés, poissons arrivés à un état de décomposition inquiétante, constituent les suprêmes délices d'un élégant gourmet du Céleste Empire.

Mais de tous ces mets étranges le plus apprécié, le plus rare, payé parfois au poids de l'or, c'est le trépang, ou limace de mer.

Le trépang appartient à la famille des holothuries, sorte de vers répandus dans toutes les mers du globe. Dans nos régions, l'holothurie commune ou "concombre de mer," présente la forme d'un cylindre allongé et vermiforme, mesurant une longueur de quelques pouces. L'espèce du Pacifique, qui fournit le trépang, rappelle au contraire par son aspect la limace des jardins.

Il existe quatre variétés principales de ces holothuries, désignées dans le commerce oriental sous le terme général de "sea slug" (limace de mer), ou de "bech-di-mar" (corruption du mot français loche de mer). Ce sont le "tit fish," le "pink fish" ou trépang rose, le trépang rouge et le noir.

De ces quatre variétés, les deux plus estimées, le tit et le pink, se trouvent dans les baies de l'archipel Malais et les îles de la Mélanaisie.

Des milliers de jonques sont équipées tous les ans pour la pêche du trépang. Les pêcheurs malais apportent à cette pêche une patience et une dextérité remarquables. Penchés sur l'avant de leurs embarcations, ils tiennent à la main de longs bambous, terminés par un crochet acéré.

Leurs yeux, exercés à cette pêche, distinguent à une distance qui souvent n'est pas moindre de 30 verges, les holothuries qui rampent sur les rochers sous-marins ou les coraux. Le pêcheur lance son harpon de cette énorme distance, et il manque rarement sa proie.

Pour s'emparer de ces monstres culinaires, qnand les eaux sont peu profondes, c'est-à-dire quand elles n'ont que quatre à cinq brasses, on se contentt d'envoyer des plongeurs, qui les saisissent à la main, et peuvent de cette manière en ramasser cinq ou six à la fois. Mais ces eaux sont infestées de grandes pieuvres fort dangereuses et qui parfois, saisissant le plongeur avec leurs longs

tentacules, le retiennent sous l'eau et le noient avant de le dévorer.

Quand il s'agit de préparer l'holothurie pour son transport sur les marchés et pour sa conservation, les pêcheurs malais ou chinois la font bouillir dans l'eau et l'aplatissent avec des pierres. Ensuite on l'étend sur des cordes de bambou, pour la faire sécher, d'abord au soleil, puis à la fumée. Ainsi préparées, on les enferme dans des sacs, et on en charge des jonques, qui vont les vendre dans les ports du Céleste Empire. Cette pêche se fait aux mois d'avril et de mai.

Le célèbre navigateur Dumont d'Urville nous a donné dans son journal de voyage une pittoresque description de cette pêche au trépang, qui se pratique aujourd'hui même d'une façon identique. Son navire était alors ancré dans la baie Rafles, sur les côtes de la Nouvelle-Guinée, dont il explorait les rives.

" Souvent dans mes courses, dit-il, j'avais remarqué sur divers points, de petits murs construits en pierres sèches, et affectant la forme de plusieurs demi-cercles accolés les uns aux autres. Vainement j'avais cherché à me rendre compte de l'usage auquel étaient destinées ces petites constructions, lorsque les pêcheurs malais arrivèrent. A peine leurs bateaux étaient-ils ancrés, qu'ils se hâtèrent de descendre dans l'île plusieurs grandes chaudières en fonte affectant la forme d'une demi-sphère, dont le diamètre atteignait souvent la longueur de 3 pieds ; ils les placèrent sur les petits murs en pierre dont j'ai parlé et qui leur servent de foyers.

" Près de ces fourneaux improvisés, ils élevèrent ensuite des hangars en bambous, composés de quatre forts piquets fichés en terre, supportant une toiture qui recouvrait des claies destinées probablement à faire sécher le poisson lorsque le temps est à l'orage. Pendant leur séjour sur cette rade, ces pêcheurs, servis par un temps favorable, ne firent aucun usage de ces hangars, qu'ils avaient mis en état, je présume, par mesure de précaution.

" Cette foule d'hommes travaillant avec activité à établir leurs laboratoires, avait donné à cette partie dt la baie un aspect inaccoutumé qui ne pouvait tarder d'attirer vers ce point les sauvages habitants de la Grande-Terre. Bientôt, en effet, ils accoururent de tous côtés ; presque tous atteignirent la petite île soit à la nage, soit en traversant à gué la nappe d'eau peu profonde qui la sépare de la Grande-Terre. Je n'aperçus qu'une seule pirogue en écorce d'arbre mal assemblée, et qui avait donné passage à trois de ces visiteurs. Lorsque la nuit arriva, les Malais avaient terminé tous leurs apprêts ; quelques-uns d'entre eux seulement restèrent à la garde des objets déposés à terre, tous les autres regagnèrent leur bateau...

" Sur ces entrefaites, un canot étant venu porter quelques visiteurs sur l'île, j'en profitai pour aller visiter un des "praos" les plus proches, où nous fûmes reçus avec politesse, et même avec cordialité par le patron ou le capitaine du bateau ; il nous fit parcourir son petit navire, dont nous pûmes examiner tous les détails. La carène nous parut solidement établie, les formes même ne manquaient pas d'élégance ; mais le plus grand désordre semblait régner dans l'arrimage ; au-dessus d'une espèce de pont formé par des bambous et des claies en jonc, on voyait au milieu des cabines, ressemblant à des cages à poules, une infinité de paquets, des sacs de riz, des coffres, etc., etc. En dessous se trouvaient la cale à eau, la soute du trépang et le logement des matelots.

" Chacun de ces bateaux est muni de

deux gouvernails (un de chaque côté), qui se soulèvent à volonté lorsque le bateau touche le fond. Ces navires vont ordinairement à la voile ; ils sont munis de deux mâts sans haubans qui peuvent à volonté se rabattre sur le pont au moyen d'une charnière. Leurs ancres sont toutes en bois, car le fer n'entre que bien rarement dans les constructions malaises. Leurs câbles sont en rotin ou en gomoton. L'équipage se compose de trente-sept hommes environ. Le nombre des embarcations est de six pour chaque bateau. Au moment de nos visites, elles étaient toutes occupées à la pêche et quelques hommes à peu près nus plongeaient pour aller chercher le trépang au fond de l'eau. Le patron de l'embarcation seul se tenait debout et ne plongeait pas. Un soleil ardent dardait ses rayons sur leurs têtes sans les incommoder ; il n'y a pas d'Européen qui puisse tenir plus d'un mois à faire un pareil métier. Il était près de midi, et notre capitaine malais nous assurait que c'était le moment le plus favorable pour la pêche. Nous apercevions, tn effet, facilement chacun des plongeurs,revenant chaque fois à la surface de l'eau, en tenant au moins un poisson et souvent deux à chaque main. Il paraît que plus le soleil est élevé audessus de l'horizon, mieux ils peuvent distinguer leur proie et la saisir facilement. Les plongeurs paraissaient à peine à la surface pour rejeter dans le canot le poisson qu'ils avaient saisi, et ils replongeaient immédiatement. Lorsque ces embarcations étaient suffisamment chargées, elles étaient remplacées par des canots vides, et conduites à la plage de l'île. Je suivis l'une d'elles pour assister à la cuisson du trépang qu'elle apportait.

" Les trépangs ou holothuries de la baie Rafles, avaient à peu près cinq à six pouces de long sur deux pouces de diamètre. C'est une masse charnue affectant la forme d'un cylindre aplati et dans laquelle on ne distingue à l'extérieur aucun organe. Ce mollusque colle sur le fond de la mer, et comme il n'est susceptible de prendre qu'un mouvement très lent, les Malais le saisissent facilement ; le premier mérite du bon pêcheur c'est de savoir parfaitement plonger et d'avoir un oeil exercé, pour le distinguer sur le fond de l'eau.

" Pour le conserver, les pêcheurs le jettent encore vivant dans une chaudière d'eau de mer bouillante, où ils le remuent constamment au moyen d'une longue perche de bois qu'ils appuient sur une fourche fichée en terre afin de faire levir. Le trépang rend en abondance l'eau qu'il contient : au bout de deux minutes environ, on le retire de la chaudière.

" Un homme armé d'un large couteau l'ouvre pour en extraire les intestins, puis il le rejette dans une seconde chaudière où on le chauffe de nouveau avec une très petite quantité d'eau et de l'écorce de "mimosa."

"Il se forme dans la deuxième chaudière de la fumée en abondance produite par l'écorce qui se consume. Le but de cette dernière opération semble devoir être de fumer l'animal, afin d'assurer sa conservation. Enfin, en sortant de là, le trépang est placé sur des claies et exposé au soleil afin de se sécher. Il ne reste plus ensuite qu'à l'embarquer.

"Il était deux heures de l'après-midi lorsque les plongeurs cessèrent de pêcher, et vinrent à terre ; bientôt ma tente en fut entourée. Au milieu d'eux je pus reconnaître le capitaine du préo que j'avais visité dans la journée ; il s'approcha de moi et examina avec beaucoup d'attention tous les instruments de physique qui se trouvaient à l'observatoire, et dont il

cherchait à comprendre l'usage. Il m'offrit ensuite du trépang préparé en m'engageant à y goûter.

" Je trouvai à ce poisson préparé un goût rapprochant beaucoup de celui du homard : mes hommes le trouvèrent fort bon, et ils acceptèrent avec reconnaissance l'offre du capitaine. Pour moi, j'éprouvai une répugnance invincible même à le goûter.

" Le trépang se vend sur les marchés de Chine ; d'après les renseignements qu'a pu nous donner notre capitaine malais, le prix de cette denrée serait quinze roupies (6 dollars environ) le pikoul ou les-cent vingt-cinq livres Il estimait son chargement à environ 600 dollars ; il suffit de trois mois pour le faire.

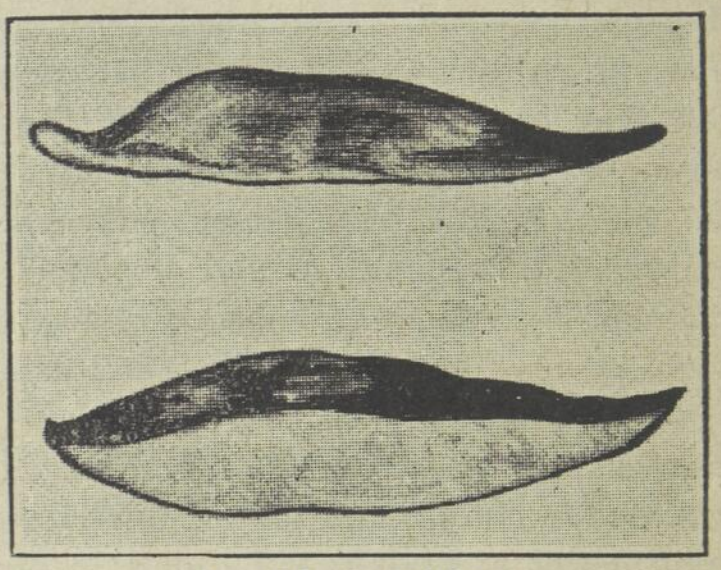
" De tout temps, les pêcheurs malais ont exploité exclusivement ce commerce, et il sera toujours difficile aux Européens d'élever à cet égard une concurrence, à cause de l'économie que les Malais peuvent apporter dans leurs armements, grâce à la sobriété excessive de ces hommes qui ne manquent ni d'intelligence ni d'activité.

" Il était près de quatre heures lorsque les Malais terminèrent leurs opérations. En moins d'une demi-heure, ils eurent embarqué leur récolte, les hangars furent démontés et rapportés, ainsi que les chaudières sur les bateaux qui se préparèrent à appareiller ; à huit heures du soir, ils avaient hissé leurs voiles et ils sortaient de la baie."

On peut se faire une idée de l'importance et de l'étendue de la pêche des holothuries, par le nombre des bateaux qu'elle attire dans les mers de cette partie de l'Orient.

Le capitaine Kings assure que deux cents vaisseaux quittent chaque année Batavia pour se livrer à la pêche des Limaces de mer.

Quoique les diverses espèces d'holothuries fournissant le trépang soient répandues dans toutes les régions du Pacifique occidental, depuis les îles Kermadec jusqu'aux Fidji, c'est, comme nous l'avons dit au voisinage de la Nouvelle-Guinée, et principalement autour des îles Salomon, que se rencontrent les variétés les plus estimées.



Le Black Fish.

La pêche de ces régions est si productive, que le gouvernemtnt anglais a cru devoir en faire un monopole de l'Etat. Ce trépang indien, préparé avec grand soin, se paie deux ou trois fois plus cher que celui de la Malaisie.

Quelle est la valeur culinaire du trépang? Elle est fort médiocre. Ce mets n'a cependant rien de répugnant par son apparence.

Une fois cuit, un plat de trépang se présente à nous comme une gelée fortement imprégnée de phosphore qu'apprécient à un haut degré les gourmets chinois qui pensent que c'est à la présence de ce corps que le trépang doit ses propriétés fortifiantes et toniques.

En somme peut-être ont-ils raison. Nos médecins modernes ne recommandent-ils pas les aliments phosphatés.

L'Hopital des Poupéés

PAN!...

—La petite sotte, elle n'en fait jamais d'autres, s'écria la maman. Ce matin, une tasse en porcelaine ; maintenant, sa poupée qu'elle laisse tomber. Où allons-nous, grands dieux, avec de pareils enfants!

Jeannette était restée bouche bée, les yeux fixés sur le bébé gisant la face contre le parquet.

—Qui sait, murmurai-je timidement, elle n'a peut-être pas grand mal. Relève-la, Jeannette, ta poupée.

Jeannette, enahrdie par mon observation, se précipita sur le précieux jouet. A peine l'eut-elle ramassé qu'elle éclata en sanglots. Ce qui était arrivé est facile à deviner: dans sa chute, la pauvre poupée s'était écrasée... Son joli visage rose n'avait plus apparence... humaine.

—Ma poupée, ma Lucie chérie... hi!.. hi!... hi!...

Les pleurs ont toujours le don de calmer les mères irritées. Celle de Jeannette ne put se soustraire à leur influence, et c'est d'un ton plus que radouci qu'elle reprit:

—Allons, Jeannette, ne pleure pas. Nous en achèterons une autre.

—Hi... hi... hi... Non! non! je veux ma petite Lucie. Hi... hi... hi... papa me l'a donnée pour ma fête, hi!... hi!... hi!... hi!... hi!... hi!...

—On t'en rachètera une autre plus jolie encore, tu verras... Ecoute, Jeannette, elle respirera; celle-là ne faisait que marcher et dire "papa, maman".

—Non, je n'en veux pas d'autre, hi! hi! hi! Ma Lucie! ma Lucie.

Jeannette faisait peine à voir. Nous savions tous qu'elle tenait à sa Lucie, un cadeau de son papa qui adore sa fillette. J'ajoute que c'était un fort joli jouet, choisi exprès, et me plaçant au point de vue de l'enfant, je comprenais sa douleur.

—Hi! hi! hi!, pleurait toujours Jeannette. Y a bien un médecin pour César, le chien de la tante, y en a donc pas pour les poupées... hi! hi! hi!

—Mais si, il y en a, m'écriai-je, la mémoire soudain éclairée, mais si Jeannette, il y a même un hôpital pour les poupées, spécialement, tiens, pas loin d'ici, rue des Marais...

—Un hôpital...

—Avec des chirurgiens en tablier blanc. On ampute bras jambes, têtes, on les remplace... Et au contraire des hôpitaux pour hommes ou bêtes, jamais il n'y a d'opérations de manquées. Pas de temps à perdre. Vous permettez, madame, fis-je en me tournant vers la maman, que j'emmène Lucie à l'hôpital?

—Toujours le même, répliqua la maman, en acquiesçant d'un sourire. Toujours l'homme de ressources. A la vérité je crois bien qu'il n'en existe pas deux comme vous.

On est toujours sensible à un compliment, surtout quand il émane de la bouche d'une jolie femme. Je me surpris

donc à rougir.

—Dis, maman, bonne maman, fredonnait Jeannette, toute joyeuse, je vais l'habiller en malade... Et puis il va falloir que je la visite tous les jours pour lui apporter des gâteaux et des bonbons.

—Fais comme tu veux, Jeannette.

Sitôt dit, sitôt fait, deux minutes d'écoulées et Jeannette reparaissait, sa pauvre Lucie encapuchonnée dans de la belle mousseline blanche.

Moins d'un quart d'heure après, un "sapin" nous débarquait, Jeannette, tenant sa Lucie étroitement serrée sur son coeur, et moi-même, dans cette rue des Marais, berceau séculaire de centaines de ces petites industries qui font la gloire d'une ville.

Grâce à mon... flair... naturel, je découvris vite l'hôpital... autrement dit la maison du réparateur des poupées. C'est dans le fond de la cour, un petit pavillon vitré. Comme je l'avais prédit, un ouvrier en tablier blanc et e nbras de chemise vint nous ouvrir.

—Est-ce que M. le docteur est là? commença Jeannette impétueusement, je...

—Monsieur le docteur?... un regard sur la poupée emmitouflée de Jeannette amena un sourire sur les lèvres du brave travailleur. Le voilà, tout de suite.



Opération délicate. Une jeune tête sur de vieilles épaules

Un second personnage, à l'aspect plus grave, le patron sans doute, sortit d'une pièce voisine...

—Qu'y a-t-il mon enfant? dit-il d'un ton paternel.

—Monsieur le docteur, c'est Lucie qui est tombée ce matin.

—Alors Jeannette, dis la vérité et raconte au monsieur que tu l'as laissée tom-

ber toi-même.

—C'est toujours le même résultat, remarqua sentencieusement le docteur. Et qu'est-ce qu'elle a ta Lucie?

Jeannette tendit la poupée.

En moins de temps qu'il en faut pour le décrire, notre interlocuteur avait séparé la tête et la jambe droite du tronc...

Je vous laisse à penser les exclamations de Jeannette.

—Hi! hi! hi! ma pauv' petite Lucie... Le méchant docteur... Tu lui fais bobo, voyons!

—Console-toi, il n'y a rien de grave. Le mécanisme intérieur est intact. Une tête et une jambe à remplacer, ça nous connait. Vois-tu, mon enfant, il rentre ici des poupées mutilées, estropiées, décapitées, elles ressortent toutes neuves... plus belles qu'avant. Demain, à une heure, tu pourras venir rechercher la tienne, plus rien n'y paraîtra.

Cependant le docteur venait de secouer Lucie et l'auscultait.

—Ce n'est rien, dit-il... Voyez-vous, m'expliqua-t-il, c'est que le monde des poupées a bien changé depuis trente ans.

Autrefois, avec un pot de colle, de la ficelle et du fil de fer, on fabriquait une poupée. Aujourd'hui, les yeux remuent, les bouches s'ouvrent et se ferment, les bras et les jambes sont mécaniques et on a recours à des sortes de phonographes pour imiter la respiration.

La première chose dont nous nous enquérons, c'est si le mécanisme intérieur est intact ou non. Dans ce dernier cas la réparation devient difficile.

—Et vous faites beaucoup de réparations?

—Enormément. Pensez qu'il se fabrique chaque années de trois à quatre millions de poupées. Aujourd'hui, il n'est pas rare de payer une poupée de 4 à 5 dollars, et quelques-unes, automates, auxquelles il ne manque que la pensée, valent jusqu'à 20, 25 et 30 dollars. Il y a donc tout intérêt à faire faire une réparation. Sans compter que certains enfants sont attachés à ces jouets plus qu'on ne l'imagine, et on risquerait de nuire à leur santé en leur achetant une poupée à laquelle ils ne seraient pas habitués.

—Tant que ça?

—Tenez. Je me souviens d'une petite fille qu'emportait dans la tombe une maladie incurable. Elle aimait sa poupée aussi tendrement qu'une soeur, davantage peut être. Un jour, le jouet tomba du lit et s'abîma horriblement; la douleur de la petite malade fut telle qu'elle faillit rendre le dernier soupir.

On lui en acheta une autre, mais elle ne lui fit même pas l'aumône d'un regard. Une amie indiqua notre "hôpital". Mis au courant du cas, je fis en sorte que deux heures après son entrée ici, la poupée réapparaissait si bien réparée, si bien renouvelée, que l'enfant ne put contenir son admiration.

Ses parents sont persuadés que ce fut le moyen de prolonger l'existence de leur bien aimée de plusieurs semaines... La pauvre fillette mourut pressant sa poupée chérie contre son coeur, et on les ensevelit toutes deux dans le même cercueil.

—Au fait, reprit le "docteur", après quelques secondes de silence, passons donc par l'atelier, cela va intéresser la petite fille.

A droite, à gauche, s'élevèrent des caisses de jambes, de bras, de têtes, de troncs, puis des tas d'yeux bleus, noirs, gris. Au fond, un monceau de poupées... les unes bien malades, c'est le cas de le dire, attendant la visite du docteur.

Autour de longues tables travaillent

fiévreusement des ouvriers et ouvrières, qui stimulent la peau du crâne, des cheveux naturels: c'est ainsi qu'on confectionne la chevelure des poupées chères. D'autres fixent des têtes toutes neuves à des corps d'un âge respectable. D'autres encore font le teint...

Jeannette se croyait dans le royaume des poupées.

— Et les madames? me demanda-t-elle en me désignant les ouvrières en tablier blanc.

—Les infirmières, répondirent notre guide.

. . . . . .

Jeannette prétend que le bon docteur lui a rendu sa Lucie en bien meilleure santé qu'avant et qu'elle aurait beau tomber qu'elle ne se casserait pas. Mais elle se laisse facilement dissuader de tenter l'expérience. Quant à sa maman, elle me reproche d'avoir conduit Jeannette dans l'atelier, car, paraît-il, la petite fille se voit souvent en rêve vêtue d'un tablier blanc et réparant tête bras, jambes, à d'innombrables et fantastiques poupées. Il ne se passe pas deux jours qu'elle dise à ses parents:

—N'est-ce pas, quand je serai grande, vous me laisserez faire comme je veux?

—Certainement, quand tu auras l'âge. Et qu'est-ce que tu feras?

Jeannette répond invariablement:

—Je me mettrai infirmière de poupées pour empêcher les petites filles de mourir.



Le Chalutage et les Chalutiers

Il n'est pas nécessaire d'être très versé dans les choses de la mer pour savoir que les quantités énormes de poissons qui sont capturés en mer, et expédiés sur les marchés des diverses villes ne sont pas pour la plus grosse part pêchés à la ligne !

Assurément, les lignes rendent des services dans l'industrie de la pêche maritime ; lignes qui ne sont pas, comme de juste, emmanchées au bout de la canne à pêche classique, mais qui sont lancées à l'eau en portant sur leur longueur toute une série d'hameçons ; parfois même, comme c'est le cas pour la pêche du thon, les bateaux de pêche portent latéralement de longues et robustes gaules de bois, qui maintiennent à bonne distance de la coque les lignes où mordent les poissons.

Le plus ordinairement, toutefois, c'est aux filets que l'on recourt pour capturer rapidement de grandes quantités de poissons.

Parmi ces filets, celui qui rend le plus de services et qui effectue, avec une certaine brutalité d'ailleurs, les captures les plus fructueuses, c'est le chalut ; et il est curieux, à ce titre, de bien se rendre compte de son fonctionnement, d'autant qu'il a été l'objet de perfectionnements très importants qui se poursuivent encore à l'heure actuelle.

C'est, de plus, pour le chalutage qu'on a commencé d'introduire couramment la vapeur à bord des bateaux de pêche ; et cette mise à contribution de la propulsion mécanique a révolutionné l'industrie des pêches maritimes.

Elle est venue diminuer la fatigue des pêcheurs en même temps que les dangers qu'ils courent ; elle permet de pêcher plus rapidement le poisson et, par suite, de le vendre meilleur marché, au grand bénéfice de tous les consommateurs ; elle donne le moyen de regagner très vite le port d'où, grâce aux chemins de fer, le produit de la pêche est expédié aussitôt sur les lieux de consommation, qui reçoivent de la sorte du poisson en excellent état de fraîcheur.

Il faut bien se rendre compte tout d'abord de la disposition de ce filet qu'on appelle le chalut, de son mode d'action et de capture du poisson.

Voici bien longtemps sans doute qu'il a été inventé, et on le rencontre en usage, dans des dimensions très modestes, à bord de petites barques à voiles, travaillant suivant des procédés très primitifs.

Ce chalut est, en somme, une poche en filet, une sorte de nasse ; et il rappelle, une fois qu'il est à l'eau, ces poches en filet que l'on pousse devant soi, le long des plages, pour pêcher la crevette. Mais il n'a pas le cadre de bois de ce filet à crevette, et c'est la traction qu'on exerce sur lui au moyen du câble auquel il est attaché, et aussi sa monture toute spéciale, qui l'obligent à s'ouvrir.

Si on le traîne sur le fond de la mer, il va engouffrer, pour ainsi dire, tout ce qui

se présentera sur sa route ; les poissons rencontrés se trouveront brusquement pris dans le fond de sa poche, et ils ne sauront pas en sortir, étant donné que la poche continue constamment d'avancer tirée par le bateau.

Le chalut primitif comporte une longue tige de bois, presque grosse comme un petit mât, et qui a souvent 40 à 50 pieds de long ; il est muni, à chaque extrémité, d'une armature en fer de forme particulière, qu'on appelle un patin, et qui maintient la tige de bois et le haut de l'ouverture de la poche à une certaine distance du fond ; le bas de cette ouverture est au contraire garni d'une chaîne de fer qui abaisse cette partie du filet au contact du sol.

De cette manière, la bouche du chalut demeure constamment ouverte, prête à avaler, comme nous l'avons dit, tout ce qui se trouve sur sa route. Et cette bouche se maintient verticalement.

Dans les toutes petites barques qui font du chalutage, la barre de bois, la perche du chalut, n'aura pas plus de quinze pieds de long ; et les patins seront remplacés de la façon la plus primitive par des gros galets qui se maintiennent tant bien que mal verticaux.

Dans ces conditions, le haut de l'ouverture du filet ne se trouve guère qu'à un pied du fond, et il entre peu de poisson dans le chalut.

Il en est différemment avec le chalut de grandes dimensions et muni de patins métalliques.

Il en est encore bien autrement du chalut tout à fait perfectionné qu'on appelle de son nom anglais otter-trawl, ou souvent aussi chalut à plateaux. Cette dernière désignation est caractéristique de la construction de ce type de chalut.

Nous retrouvons toujours la poche de filet que l'on promène au fond de l'eau, la bouche largement ouverte ; mais l'ouverture en est obtenue par des moyens particuliers.

En haut, est une corde solide munie de lièges qui, naturellement, ont tendance à monter constamment et, par suite, à soulever la partie supérieure de la bouche du filet.

Le bas, au contraire, est muni de ce qu'on appelle une corde de plomb, qui doit l'alourdir et l'obliger à frotter sur le sol.

En fait, cette "corde de plomb" est construite d'un gros câble d'acier entouré de corde pour le préserver de l'usure. Quant aux plateaux, nous les trouvons sous la forme de grands rectangles de bois blanc, qui ont près de 9 pieds de long sur 6 de large, et qui sont disposés aux deux extrémités de l'ouverture du filet, et en bas de cette ouverture.

En bas, ils sont dotés d'une lourde garniture en fer : cela a l'avantage de les protéger de l'usure, mais surtout de les faire se tenir verticalement dans l'eau, puisqu'ils sont lestés inférieurement.

Des chaînes sont fixées aux quatre coins de chaque plateau, elles se relient au câble de traction qui permet au bateau de traîner le chalut une fois mis à l'eau et descendu au contact du fond. Et les choses sont disposées de telle manière que les plateaux se mettent obliquement : la résistance de l'eau les maintient dans cette position, et ils obligent l'ouverture de la poche du chalut à demeurer largement béante.

Ces deux types de chalut doivent pêcher au contact du fond et en y traînant ; c'est même un peu leur inconvénient, car ils détruisent les jeunes poissons qui sont

immobiles à l'abri des herbes et des cailloux de ce fond, ils capturent beaucoup de poissons trop petits pour être consommés. Et cela d'autant plus que le chalut est traîné plusieurs heures durant sans être relevé.

Quand on le ramène au jour avec ses captures accumulées dans la poche, les poissons les plus petits et les plus susceptibles ont été écrasés par la masse des autres, et il ne servirait guère alors de les rejeter à l'eau : ils sont incapables de revenir à la vie. C'est là l'explication des reproches de dévastation que l'on fait au chalutage et au chalut, et c'est pour cela qu'on en cherche en ce moment un autre type.

On a inventé le chalut en forme de parapluie, qui a cet avantage considérable de pouvoir se traîner en pleine eau, et de capturer les poissons à une certaine distance du fond. Ce filet se replie tout à fait comme un parapluie, et tient fort peu de place alors.

Toutefois, il est encore peu usité, et c'est au chalut classique, et principalement au chalut à plateaux, que l'on recourt.

Ce dernier assure des captures bien plus importantes, et on le voit à bord de tous les chalutiers qui vont pêcher au large.

Nous avons fait comprendre sommairement le fonctionnement du chalut ; la mise à l'eau est une opération déjà fatigante, mais le relevage l'est encore bien davantage.

Il faut hâler sur le câble de remorque, ou "fune," au moyen d'un cabestan que les hommes de l'équipage "virent" à bras, si nous sommes sur un voilier ; puis on remontera de même la poche suspendue au filet jusqu'à ce qu'elle commence de sortir de l'eau.

Il faut alors que tous les hommes se penchent par-dessus bord et qu'ils ramènent soigneusement la dite poche sur le pont, et ce n'est pas mince besogne si elle est lourdement chargée.

Souvent aussi, le temps est mauvais pendant cette opération, le bateau demeure immobilisé comme par une ancre



Pont de chalutier après une journée de pêche

par le chalut pendant à la fune ; les paquets de mer s'abattent sur les matelots. Et quand on est dans la saison d'hiver, la manutention du filet glacé est particulièrement pénible.

Lorsque le temps devient brusquement mauvais, commt il est impossible d'effectuer rapidement cette manoeuvre du rele-

vage du chalut, l'équipage, pour se sauver, est parfois obligé de couper la fune et d'abandonner au fond et la pêche et le chalut, qui représente une somme ronde.

Avec l'emploi de la vapeur, ou même des moteurs à pétrole, des moteurs automobiles et tonannts (puisqu'il existe maintenant des chalutiers qui en sont munis), les choses changent étrangement.

Tout d'abord, on est toujours en état de relever rapidement le chalut ; tandis qu'avec le vent et une voilure, on est à la disposition de cet élément capricieux, et on s'arrêtera brusquement s'il vient à manquer : ce qui permettra à une bonne partie du poisson qui est dans la poche de trouver "la porte de sortie."

Grâec à la force mécanique, le relevage du chalut n'est plus qu'un jeu; elle actionne le treuil ou le cabestan, et permettra de soulever le fond de la poche, de l'amener très vite et sans grande peine au-dessus du pont ou de l'ouverture de la cale. Et en défaisant un noeud qui ferme cette poche à son extrémité, on verra toute la prise tomber sur le pont ou dans la cale.

Tout cela s'effectue avec une rapidité stupéfiante pour ceux qui étaient habitués au chalutage à la voile.

Si la mer devient tout à coup mauvaise, on a toujours le temps d'effectuer le relevage, qui demandait couramment trois heures avec les anciens procédés.

Le vapeur ou le moteur qui actionne l'hélice dont est doté le chalutier moderne et perfectionné, lui permet enfin, comme nous l'avons déjà dit, de regagner bien vite le port où il ira vendre son poisson.

Celui-ci arrivera en parfait état de fraîcheur, et tout le monde y gagnera, à commencer par l'équipage, qui touche "une part", c'est-à-dire est payé proportionnellement aux bénéfices faits.

Il y a encore quelques années, bien des marins et aussi des gens intelligents et instruits qui auraient dû mieux comprendre les choses et avoir des vues moins courtes, affirmaient que les chalutiers à vapeur allaient amener la ruine des populations du bord de la mer.

Ils pensaient qu'il suffirait de quelques chalutiers à vapeur pour fournir tout le poisson qu'on pourrait consommer, et que, par suite, une foule de pêcheurs ne trouveraient plus à employer leurs bras.

Mais il s'est passé ce qui arrive toujours quand on recourt aux machines : comme le poisson revient moins cher, on en consomme davantage, et il faut "chaluter" bien plus que jadis.

Les marins pêcheurs courent bien moins de dangers, sont payés plus cher, parce que la sortie et une journée d'un bateau rapportent bien plus, et tout le monde profite de cette transformation.

Il faut bien se figurer, du reste, que ce n'est pas la France qui a vu la première se développer le chalutage à vapeur, quoique, depuis nombre d'années, il se soit constitué une Société de pêcheries à vapeur dont le port d'attache se trouvait dans le bassin d'Arcachon.

C'est en Grande-Bretagne que la pêche à vapeur a pris un développement vraiment extraordinaire, puisque le Royaume-Uni possède actuellement plus de 2000 vapeurs se livrant au chalutage.

Le port de Grimsby, en particulier, voit affluer ces chalutiers, dont les captures sont tantôt conservées vivantes dans les viviers, tantôt entassées dans les cales avec de la glace qui les garde en parfait état de fraîcheur.

Ce sont les chalutiers à vapeur qui four-

nissent à Londres la plus grosse part des 700 à 800 tonnes de poisson frais que reçoit quotidiennement la capitale.

Ceux de nos lecteurs qui ont visité Londres savent l'excellent poisson qu'on y mange, et en abondance.

En Belgique aussi, on s'est mis à pratiquer régulièrement le chalutage à vapeur ; et, tout comme les chalutiers anglais, ceux de Belgique ne craignent point d'aller fort au large poursuivre le poisson.

En Allemagne, depuis une trentaine d'années, le chalutage s'est développé avec une rapidité extraordinaire également ; à Geestemunde, il existe un port de débarquement de la marée qui est admirablement organisé ; de même qu'à Grimsby et dans beaucoup d'autres ports anglais, des trains se forment plusieurs fois par jour qui emportent le poisson à peine débarqué sur tous les points de l'Empire.

Il est très fréquent de voir rentrer un chalutier à vapeur avec 60,000 livres et plus de poisson ; quelquefois, il sera chargé de 120,000 livres et même davantage.

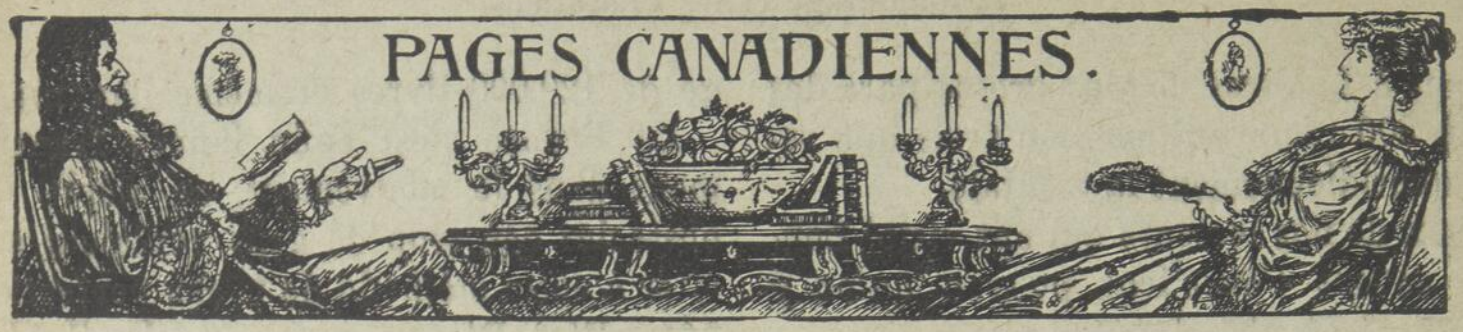
La France s'est enfin lancée franchement dans le mouvement, en dépit des obstacles qeu trop de gens voulaient susciter à cette méthode de pêche perfectionnée . Et à Dieppe, par exemple, il n'est guère possible de fréquenter le port durant une ou deux heures, sans voir sortir ou rentrer un vapeur de pêche.

L'important port de pêche de La Rochelle possède lui aussi des chalutiers à vapeur, en même temps que des chalutiers à voiles, qui sont encore bien plus nombreux.

Mais c'est surtout à Boulogne qu'on peut juger du rôle que joue le chalutage à vapeur. Et ces chalutiers, de même que ceux de Dunkerque, ne craignent pas de pousser jusqu'en Islande pour pêcher la morue.

C'est grâce à eux et à cette application nouvelle de la machine à vapeur, que les gens de ressources modestes peuvent maintenant se procurer à bon compte cette excellente nourriture qu'est le poisson de mer.





FAITS ET ANECDOTES

LES DEBUTS DE L'IMPRIMERIE AU CANADA

Au Canada ,si nous tenons compte de toutes les provinces qui forment aujourd'hui la Puissance, c'est à Halifax à qui revient l'honneur d'avoir été la pionnière de l'imprimerie. En effet, dès 1757 John Bushell imprimait un petit journal intitulé: "The Halifax Gazette". Cette publication ne parut que quelques mois, mais fut de nouveau ressuscitée en 1760. Après la mort de Bushell, arrivée à l'automne de 1760, la continuation en fut continuée en 1761, par Anthony Henry. Le tirage de cette gazette était de 75 exemplaires en 1765. En 1770, Henry changea le titre de son journal en celui de "The Nova-Scotia Gazette, and the Weekly Chronicle". La "Gazette" cessa de paraître vers 1800.

Le premier journal de Québec fut la "Gazette de Québec" en 1764; et à Montréal, la "Gazette de Montréal", en 1775. Le premier était publié par William Brown et Thomas Gilmore; et le second, par Charles Berger et Fleury Mesplet.

La première brochure connue imprimée au Canada, est sortie de la presse de Bushell, à Halifax en 1753. Elle est intitulée: "Treaty, or, Articles of Peace and Friendship renewed, between His Excellency Peregrine Thomas Hopson, Esq., captain general and governor in Chief in and over His Majesty's Province of Nova-Scotia or Acadie, etc., and major Jean-Baptiste Cope, Chief Sachem or the tribe of Mickmack Indians," etc. Cette plaquette n'a que quatre pages in-folio.

L'introduction de l'imprimerie dans la province de Québec paraît remonter à 1764, d'après la plupart des écrivains qui se sont occupés de la question, et qui s'accordent à dire que le premier imprimé est le numéro prospectus de la "Gazette de Québec" publié le 21 juin 1764. Cependant, M. Philéas Gagnon est d'opinion qu'il y a eu des imprimés canadiens avant cette date. D'après lui, il y aurait eu au moins un atelier typographique en Canada ,quelque temps avant la cession. (Voir "Bulletin des Recherches Historiques", vol. X., j. 190).

S'il est évident qu'il ait existé une petite presse en 1759, devons-nous conclure que l'origine de l'imprimerie au Canada, doit remonter à cette époque? Je ne crois pas, car les seuls échantillons qui nous restent de cette petite presse ne sont que des feuilles volantes.

L'honneur de la fondation de l'imprimerie dans notre province doit rester, jusqu'à la preuve du contraire, à Brown et Gilmore, et le premier imprimé canadien, la "Gazette de Québec" dont le numéro prospectus fut publié le 21 juin 1764.

La "Gazette de Québec" a cessé de paraître le 30 octobre 1874.

C'est à Québec à qui revient l'honneur d'avoir été le berceau de l'imprimerie. Ce n'est que onze ans plus tard que parut la première plaquette imprimée à Montréal. Elle était intitulée: "Règlement de la Confrérie de l'Adoration Perpétuelle du Saint-Sacrement et de la bonne mort", et fut publiée par F. Mesplets et C. Berger. C'est une petite brochure in-32, de 40 pages, dont on ne connaît que quelques exemplaires, conservés jusqu'à nos jours.

Cependant, s'il fallait en croire les assertions du Dr Hubert Neilson, dont l'ancêtre, Samuel Neilson, a hérité de l'atelier que William Brown avait à Québec, le catéchisme de Mgr Languet ne serait pas le premier volume imprimé dans la province de Québec.

Dans une correspondance qui parut dans le "Mail" de Toronto, en 1888, en réponse à un article de M. Philéas Gagnon, qui signait du psudonyme de Biblo d'intéressantes études dans l'"Union libérale" le Dr Neilson affirmait, en s'appuyant sur le journal de Brown et Gilmore. qu'il a en sa possession, une brochure qui parut avant le catéchisme mentionné plus haut. Cette brochure serait intitulée: "Presentment of the grand Juries, their workship's stritures thereon, and the grand juries remarks on these strictures.

"M. Neilson m'a assuré, dit M. Gagnon, dans le "Courrier du Livre," vol. III, p. 188, avoir en sa possession un exemplaire de cette brochure intéressante, d'à peu près 36 pages in-4. mais malgré tout le zèle que j'y ai mis je n'ai pu réussir à la voir de mes yeux pour en donner le titre exact."

Raoul Renault.

UN ARCHEOLOGUE QUEBECQUOIS

Alfred Hawkins

En causant un soir avec mon savant ami et collègue de la société royale, l'abbé H. R. Casgrain, sur nos champs de bataille, qu'il a décrit avec tant de charmes, j'eus l'occasion de lui signaler un livre publié à Québec, il y a près de soixante-dix ans, précieux par ses renseignements sru cette intéressante matière: "Hawkins' picture of Quebec".

—Avez-vous connu l'auteur, me demanda l'abbé?

—Oui, lui répliquai-je, bien qu'il soit trépassé depuis plusieurs décades. Non seulement j'ai connu M. Hawkins dont le fils Alfred a été employé à la douane de cette ville, mais un homme digne de foi, feu l'honorable juge Henry Black, vers 1865, m'a raconté de fil en aiguille l'origine de cet excellent ouvrage dont il avait bien conçu tous les collaborateurs.

—Vous devriez, ajouta l'abbé, consigner par écrit vos souvenirs avant qu'il soit trop tard; et voilà!

Alfred Hawkins, né à Bridport, Angleterre, avant d'être "shipping master" du port de Québec, avait été marchand de vin. Il aimait les lettres, surtout l'histoire. Il s'éprit tout-à-coup des annales canadiennes au point de devenir un ardent collectionneur de plans, de cartes, de manuscrits, de mémoires se rattachant à l'histoire du Canada, qu'il achetait chez les antiquaires et les libraires anglais de Londres et d'ailleurs.

Si j'ai bonne souvenance ce fut l'érudit et éloquent Andrew Stuart, M.P.P., le père de feu le juge en chef Andrew Stuart, un des protecteurs du juge Black, qui engagea M. Hawkins, dont il était le commensal, à entreprendre ce

charmant volume pour remplacer les "Quebec guides, incomplets, publiés en 1829 et 1831 par le lettré colonel, plus tard général Cockburn et par le ministre Brown. Ces "Quebec guides" étaient ornés de gravures sur acier, gravées par un artiste en renom, Wm. Smillie.

En 1834, on ne trouvait pas des hommes de lettres à toutes les portes à Québec; les annales canadiennes y comptaient pourtant quelques sectateurs ardents : George Barthélemi Faribault, le docteur John Charlton Fisher, ex-rédacteur du célèbre journal le "Allison", de New-York, que lord Dalhousie, gouverneur en chef, importait, en 1823, pour batailler en sa faveur contre la "Gazette de Québec", Adam Thom, plus tard juge, littérateur élégant, le lieutenant Baddeley, plus tard général, du Génie royal, le capitaine Bayfield, hydrographe distingué, Amable Berthelot d'Artigny, antiquaire et puriste (il publia une grammaire), le vénérable et savant abbé Jérôme Demers, du séminaire de Québec.

M. Hawkins, lié de goûts et d'amitié avec ces esprits d'élite, s'aboucha avec un libraire bien connu, l'honorable John Neilson, M. P. P., que, plus tard, on désigna comme le Nestor de notre presse.

M. Stuart, aidé probablement de M. Faribault, s'engagea à fournir les recherches historiques, le docteur Fisher se chargea de leur prêter cet atticisme de forme que chacun y admire, le juge Thom prépara sa brillante introduction ou prospectus, le lieutenant Baddeley écrivit le chapître sur la géologie de Québec et des environs.

Pour une raison ou pour une autre, l'oeuvre de M. Hawkins, au début et longtemps après, ne fut pas appréciée à sa valeur, excepté de quelques connaisseurs. Je me rappelle encore l'éloge que m'en fit le regretté abbé Ferland. J'oubliais de dire que ce fut M. A. R. Russell, arpenteur, qui dessina les portes de la ville et le vieux château Saint-Louis, qui brûla la même année. Les dessins furent lithographiés par E. Sproule.

M. Hawkins enrégistra son droit d'auteur à Québec et plus tard à New-York.

D'année en année, le livre de Hawkins acquiert de la valeur auprès des bibliophiles: il se vend de $10 à $20. Il n'y a pas bien longtemps un exemplaire élégamment relié s'est vendu $30.

En 1841, M. Hawkins se rendait à Londres et y faisait exécuter un superbe plan (4 x 3 pieds) des opérations navales en face de Québec, pendant l'été du grand siège de 1759. Cette toile, ornée de dessins bien exécutés de l'ascension des Highlanders au Foulon, le treize septembre 1759, d'une vue de la mort de Wolfe par West et d'autres incidents du siège, est très utile et très appréciée.

C'est une reproduction du plan des opérations navales de Wolfe et de Saunders, publié à Londres, en 1760, dans le volume in-quarto de Thos Giffery, hydrographe du prince de Galles, et dédié au premier ministre, l'honorable William Pitt.

J.-M. Lemoine.

—— o ——

Malgré son jeune âge, Pic de la Mirandole fut justement célèbre à cause de l'universalité de ses connaissances. A dix-huit ans il savait vingt-deux langues. A vingt-quatre ans il soutint publiquement à Rome une thèse qui comprenait quatorze cents propositions sur tous les objets des sciences.